

# STUDIA ROMANICA

Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth  
nominatae

*Redigit T. GORILOVICS*

SERIES LITTERARIA  
FASC. VI.

---

TIVADAR GORILOVICS  
LA LÉGENDE DE VICTOR HUGO  
DE PAUL LAFARGUE

ISBN 963 471 065 4

KOSSUTH LAJOS TUDOMÁNYEGYETEM, DEBRECEN

1979



## Situation de Lafargue

L'intérêt pour l'oeuvre et la personnalité de Paul Lafargue semble renaître, depuis quelque temps, en France. Le mérite en revient d'abord à des historiens : Claude Willard, auteur d'une imposante monographie sur les guesdistes (1965), Maurice Dommanget à qui l'on doit une nouvelle présentation du *Droit à la Paresse* (1969), Jacques Girault, biographe de Lafargue jusqu'en 1891 (1970).<sup>1</sup> Quant à Lafargue, critique littéraire, c'est encore Claude Willard qui s'est chargé de le présenter dans un numéro thématique du *Mouvement social* (1967), dans un bref article qui n'a pu évidemment combler une lacune qui avait mis quelque quarante ans à se creuser. Tout dernièrement enfin, la revue *Philologica Pragensia* a publié une étude de Roger Fayolle (1976), également auteur d'un court chapitre que l'*Histoire littéraire de la France* (1977) accorde, entre autres critiques socialistes, à Lafargue. C'est un progrès de toute façon et aussi une espèce (ou plutôt un début) de consécration, puisque Lafargue n'a jamais eu droit auparavant à un tel honneur dans les manuels d'histoire littéraire. Parmi les historiens de la critique littéraire, seul Pierre Moreau ne l'a pas oublié totalement, encore faut-il dire qu'il ne lui a consacré que quelques lignes (*La critique littéraire en France*, 1967). La situation de Lafargue étant ce qu'elle est, on ne doit pas trop s'en étonner. La question serait plutôt de savoir pour quelles raisons la critique marxiste elle-même, si naturellement portée à cultiver ses ancêtres, n'a manifesté que si peu d'intérêt pour celui dont elle reconnaissait par ailleurs le mérite, non seulement d'avoir introduit le marxisme en France, mais encore de l'avoir appliqué le premier à la littérature. Sa place était acquise, disait-on, à côté de Mehring et de Plékhanov. Et pourtant, Lafargue attend toujours d'être "réhabilité", sans que l'on sache dire exactement de quel procès injuste il a pu être la victime. On soupçonne parfois Sorel, qui "se moqua impitoyablement" de lui<sup>2</sup>, "ses chantres passés et présents", res-

<sup>1</sup> Pour toutes ces références, comme pour celles à venir, v. notre *Bibliographie*, p. 86.

<sup>2</sup> Jean VARLET, *Paul Lafargue, théoricien du marxisme*, p. 7.

posables peut-être de sa “détraction systématique”<sup>3</sup>; on a imputé, mais c’était dans les années trente, la “méconnaissance” de Lafargue au “faible développement de la théorie marxiste en France”<sup>4</sup>, à la “prédominance des tâches pratiques” et “l’incuriosité scientifique”<sup>5</sup>; on s’est demandé aussi si ses erreurs (assez nombreuses), ses “paradoxes”, toute sa personnalité “complexe, déroutante”<sup>6</sup> n’étaient pas finalement à l’origine de son effacement dans la mémoire vivante de la postérité. (Une exception pourtant à signaler, dès maintenant, en ce qui concerne la vie posthume de Lafargue, critique littéraire: le soviétique Hoffenschefer qui s’est consacré tout au long de sa carrière de chercheur à l’étude de cette partie de l’oeuvre. Son livre de synthèse, paru en 1967 à Moscou, semble avoir échappé à l’attention de la critique en France.) Il faut également noter que l’histoire de la critique littéraire socialiste, dont l’oeuvre de Lafargue fait évidemment partie, n’est pas dans son ensemble assez bien connue<sup>7</sup>, alors que sa connaissance est indispensable si l’on veut situer Lafargue par rapport à son époque.

Cela dit, on peut se demander à plus d’un titre ce qui justifie le choix précisément de *La légende de Victor Hugo* pour une nouvelle présentation. Claude Willard n’est certainement pas le seul à penser que c’est là une étude “d’intérêt fort secondaire”, “la plus célèbre,” sans doute, “mais qui est loin d’être la meilleure”<sup>8</sup>. On peut en effet apprécier l’intérêt de la *Légende* en fonction de sa valeur *actuelle* et mettre en relief la “conception étroite, unilatérale” de son auteur<sup>9</sup>. Mais on peut aussi poser la question autrement ou, si l’on veut, ailleurs. Le message de la *Légende* nous parvient à travers une *histoire* dont le moins qu’on puisse dire est qu’elle ne lui a pas été favorable. C’est cette histoire-là — fort instructive, révélatrice même en un sens — qui doit nous intéresser en premier lieu. “Une oeuvre littéraire, disait Lafargue, alors même qu’elle n’aurait aucune valeur artistique, acquiert une haute valeur historique, du moment que le succès l’a consacrée; le critique matérialiste peut l’étudier avec la certitude de saisir sur le vif les impressions et les opinions des contemporains.”<sup>10</sup> Ce qui est vrai de la réception de l’oeuvre littéraire, ne l’est pas moins de celle d’une oeuvre critique. Le succès de la *Légende*, qu’on ne saurait nier, même s’il est excessif de parler à son propos de “succès de scandale”<sup>11</sup>, réside dans le fait qu’elle a répandu dans certains milieux socialistes et pour quelque temps du moins une certaine image de Hugo, “*type représentatif* d’une classe, d’une épo-

<sup>3</sup> Claude WILLARD, *Paul Lafargue, critique littéraire*, p. 102.

<sup>4</sup> Jean VARLET, *ibid.*, p. 20.

<sup>5</sup> Jean FRÉVILLE, *Introduction des Critiques littéraires* de P. L., p. IX.

<sup>6</sup> Claude WILLARD, *loc. cit.*

<sup>7</sup> Cf. Madeleine REBÉRIOUX, *Critique littéraire et socialisme . . .*, présentation du numéro thématique du *Mouvement social* d’avril—juin 1967.

<sup>8</sup> Art. cité, p. 103

<sup>9</sup> *Ibid.*, note 7.

<sup>10</sup> *Les origines du romantisme*, dans *Critiques littéraires*, p. 119.

<sup>11</sup> Comme le suggère Jean FRÉVILLE, *Avant-propos*, p. VII.

que<sup>12</sup>, avec tout ce que cette représentativité comportait nécessairement de négatif, puisque la classe en question était la bourgeoisie libérale de XIX<sup>e</sup> siècle. Mais le succès ainsi obtenu a si peu résisté à l'usure du temps que, trente ans après la publication de la *Légende* dans la *Revue Socialiste*, en 1891, personne n'y pensait plus en France. En 1933, Hoffenschefer devait "rappeler" à Jean Fréville, dans la dédicace de son étude sur *Paul Lafargue, praticien de la critique marxiste*, "qu'il a existé en France un critique marxiste, un certain Paul Lafargue . . ."<sup>13</sup>. Et pour comble de paradoxe, si l'on peut dire, au moment même de sa réédition et de sa redécouverte en 1936, la *Légende* allait être condamnée, plus que jamais, à l'oubli, obscurcie comme de juste par l'étoile montante de Hugo. Une nouvelle page était tournée, non seulement dans la vie posthume de Lafargue, mais aussi dans celle de Victor Hugo.

Le moment est venu de poser, avec Pierre Albouy, "la grande question": "pourquoi y a-t-il eu (et y a-t-il encore) une bataille de Victor Hugo? Pourquoi existe-t-il l'hugolâtrie et l'hugophobie?"<sup>14</sup> Le cas de Lafargue est d'autant plus intéressant dans l'histoire de cette "hugophobie" qu'il sort du schéma qui veut que les détracteurs du poète aient été surtout ce que Henri Guillemin appelle ironiquement les "honnêtes gens"<sup>15</sup>: catholiques conservateurs, monarchistes attardés, hommes de droite de toutes obédiences, antisémites à l'occasion, d'Edmond Biré à Charles Maurras, de Léon Daudet à Jacques de Lacretelle. L'idée s'est cristallisée d'une manière extrêmement nette en 1952, au moment de la commémoration du cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Hugo. Georges Cogniot soulignait<sup>16</sup>: "Victor Hugo a été particulièrement haï et calomnié par les forces de la réaction de son vivant et depuis sa mort". Aragon, dans un discours prononcé au Comité National des Écrivains, le 1<sup>er</sup> mars 1952, s'écriait: "les ennemis de Victor Hugo ne sont-ils pas nécessairement les ennemis de la France et les ennemis de la Paix?"<sup>17</sup> Pierre Albouy, au terme du résumé critique qu'il fait de la *Légende*, observe lui-même: "Il vaudrait la peine de retracer l'histoire des rapports de Hugo avec les socialistes et les socialismes, avant et après sa mort — de Lafargue à Maurice Thorez, admirateur des romans de Hugo (et à Aragon.) Mais c'est, on s'en doute, de la droite que venaient les attaques les plus rudes et les plus constantes."<sup>18</sup> Quant à la "prise en charge d'Hugo par les communistes", elle correspondait, dit-il, "à une réalité": "Hugo se situe à gauche", il est "plus chez lui avec les communistes qu'avec les maurassiens", même s'il lui est arrivé d'être "mal servi en ces années de jdanovisme"<sup>19</sup>.

<sup>12</sup> Lafargue emprunte l'expression à Emerson. V. le texte, p. 82.

<sup>13</sup> V. Jean FRÉVILLE, *Avant-propos*, p. VIII.

<sup>14</sup> *La vie posthume de Victor Hugo*, p. II.

<sup>15</sup> *Victor Hugo par lui-même*, p. 84.

<sup>16</sup> *Le cent-cinquantième anniversaire de Victor Hugo*, p. 161.

<sup>17</sup> Reproduit dans l'*Europe* de févr.-mars 1952, p. 245.

<sup>18</sup> *La vie posthume de Victor Hugo*, p. XIV.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. XXXIV.

*La légende de Victor Hugo* commence seulement à sortir du "purgatoire" où les "fautes" de son auteur l'ont reléguée. Lafargue n'avait-il pas rejoint, du moins en apparence, les ennemis de Hugo lorsqu'il l'avait présenté comme "un héros de la phrase" ?<sup>20</sup> L'"obscur Batault" dont parle Henri Guillemin<sup>21</sup>, n'a-t-il pas publié un livre intitulé: *Le Pontife de la Démagogie, Victor Hugo?* Et pourtant, en 1936, Jean Fréville n'avait pas le sentiment de se commettre ni de se confondre avec la gent réactionnaire lorsqu'il saluait dans la *Légende* "une attaque violente contre le libéralisme bourgeois, ses mensonges et sa phraséologie", contre ses "effusions démagogiques".<sup>22</sup> Pour expliquer cela, il ne suffit pas de constater que Lafargue a été "injuste" dans sa critique de Hugo. "On peut approuver ou non le rapport de Lafargue avec Hugo, dit Hoffenschefer<sup>23</sup>, mais il ne faut pas moins en comprendre les ressorts, de même que, par exemple, les circonstances qui ont amené Pissarev à détruire le mythe de Pouchkine". "Il est facile aujourd'hui, fait remarquer Roger Fayolle<sup>24</sup>, d'accuser Lafargue de schématisme ou de dogmatisme . . . C'est faire trop bon marché d'une oeuvre examplaire dans ses insuffisances et dans sa précarité mêmes."

Si la *Légende* pêche contre les méthodes de la critique historique, telle que nous l'entendons aujourd'hui, c'est Lafargue le tout premier qui doit en profiter lorsqu'il en devient à son tour l'objet. Il faut traiter d'abord la *Légende* comme un produit d'époque, le produit d'un certain courant de pensée et d'une certaine mentalité dont on peut essayer de retrouver les sources et de mettre en relief les éléments constitutifs, tout en tenant compte, dans la mesure du possible, de leur rapport avec d'autres courants et d'autres mentalités. Et puis la *Légende* est aussi l'oeuvre d'un homme, le produit d'un tempérament qui ne laisse pas de lui imprimer son propre mouvement. Dans le duel qui l'avait opposé à Hugo, Lafargue apportait la caution et le poids d'un engagement humain à toute épreuve, dont il serait injuste de ne pas reconnaître la valeur, sous prétexte que lui-même n'était pas à l'abri de l'erreur.

## Un projet abandonné

L'idée première de la *Légende* ou, plutôt, d'un écrit sur Hugo remonte, d'après le témoignage de Lafargue lui-même, à 1869. Dans la note explicative qu'il a placée en tête de son étude, il affirme en effet qu'il l'a écrite "sur des notes recueillies en 1869".<sup>25</sup> Ces notes avaient été probablement destinées à nourrir un de ces articles qui auraient dû paraître dans *La Renaissance* de

<sup>20</sup> *Légende*, p. 78.

<sup>21</sup> Op. cit., p. 85.

<sup>22</sup> Jean FRÉVILLE, *Introduction*, p. XII.

<sup>23</sup> Dans sa monographie de 1967, p. 176—177.

<sup>24</sup> Dans l'*Histoire littéraire de la France*, V, p. 504.

<sup>25</sup> *Légende*, p. 56..

Blanqui, mais qui n'ont jamais paru, le journal n'ayant pu sortir faute de cautionnement.<sup>26</sup> L'idée même d'écrire sur Hugo venait-elle de Lafargue lui-même ou de Blanqui, c'est ce qu'on ne peut pas établir avec certitude.<sup>27</sup> On ignore également ce que ces notes contenaient exactement. D'après ce que nous savons des circonstances de la rédaction de la *Légende*, telle que nous la connaissons, on peut tenir pour certain qu'en 1869, les recherches de Lafargue ont porté principalement sur les vingt dernières années de la vie publique de Victor Hugo et, notamment, sur le rôle que le poète avait joué dans la crise qui devait aboutir à la chute de la deuxième république et au coup d'État de Louis Bonaparte. On ne saurait imaginer en effet qu'il ait pu se livrer, dans la prison de Sainte-Pélagie où il s'était mis à la rédaction de sa "brochure", au dépouillement du journal *L'Événement* dont il a certainement lu les numéros jusqu'au mois de novembre 1848, puisque leur analyse critique tient une place importante dans le quatrième chapitre de la *Légende*. En ce qui concerne les *Châtiments*, les *Misérables* ou *William Shakespeare*, il est de toute évidence que ces œuvres de Victor Hugo ont fait partie de la documentation de 1869. "Les *Châtiments*, dit Lafargue dans la *Légende*, l'ouvrage le plus populaire de Victor Hugo, apprit à la jeunesse de l'Empire la haine et le mépris des hommes de l' Empire."<sup>28</sup>

Reste à savoir dans quel esprit et dans quelle intention Lafargue a recueilli toutes ces notes. Membre depuis des années de l'Association Internationale des Travailleurs, ayant subi tour à tour l'influence de Proudhon, de Blanqui et finalement de Marx dont il était devenu, pendant son séjour à Londres, le familier, puis le gendre, Lafargue était déjà habité par la passion et l'intransigeance du révolutionnaire de vocation, juge d'autant plus sévère de l'opposition républicaine qu'il en avait fait partie à ses débuts comme étudiant en médecine. Fils de bourgeois aisés, qui aurait pu "faire fortune en mettant sa plume au service de la bourgeoisie"<sup>29</sup>, et qui plus est, homme de couleur<sup>30</sup>, il a vite fait de passer du non-conformisme à la révolte et de la révolte à la rupture définitive, irréversible.

<sup>26</sup> Cf. Jacques GIRAULT, *Introduction*, p. 23.

<sup>27</sup> J. GIRAULT écrit: "Sous l'influence de Blanqui, Lafargue effectue des recherches sur Victor Hugo" (op. cit., 23). Maurice DOMMANGET est moins affirmatif: "on doit peut-être à son inspiration le travail de recherches opéré par Lafargue en 1869 sur l'auteur des *Misérables*, première ébauche de sa brochure, *La Légende de Victor Hugo*" (*Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*, p. 180).

<sup>28</sup> *Légende*, p. 73.

<sup>29</sup> J. GIRAULT, *Introduction*, p. 9.

<sup>30</sup> "Dans les veines de Lafargue, dit le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* de Jean MAITRON, coulait le sang de trois races opprimées, Mulâtres, Juifs, Indiens, disaient ceux qui voulaient étaler ses lettres de noblesse révolutionnaire. D'autres ne manquaient pas de plaisanter ses origines mêlées et de souligner que ses ancêtres n'avaient pas amassé que des malédictions. Sa mère lui laissa effectivement quelque avoir auquel s'ajouta, en 1895, l'héritage de la fortune d'Engels. Cependant, le plus souvent, Lafargue, à la suite de Marx, vécut des libéralités d'Engels et ne jouit donc pas à proprement parler, selon une formule célèbre, des avantages du patriarcat tout en goûtant les douceurs de la philosophie plébéienne."

“On nous a jeté à la face, comme une insulte, le mot: *homme de couleur*. C’est à nous, mulâtres révolutionnaires, à le relever, à nous en parer, à nous en montrer dignes”, s’écriait-il en 1866, dans un article sur l’esclavage aux États-Unis.<sup>31</sup>

Maurice Dommanget a relevé deux influences décisives sur la formation révolutionnaire de Lafargue: “Après Marx, Blanqui!”<sup>32</sup> Marx ouvrait les yeux de Lafargue sur la théorie du matérialisme historique et formait son jugement, Blanqui lui offrait l’exemple d’une vie.

“C’est parce que j’ai pu contempler de près ce terrible lutteur que trente années de prison n’ont pas encore battu et dont le cœur et l’esprit sont remplis de l’amour le plus pur de la révolution que je sens mon ardeur augmenter pour elle et que je suis décidé à la servir toute ma vie et par tous les moyens.”<sup>33</sup>

Dans un article intitulé *La nouvelle génération*, paru dans *La Rive gauche* du 1<sup>er</sup> juillet 1866, Lafargue opposait Blanqui à ces “démocrates assermentés de l’opposition” qui “ne détestaient l’empire que parce qu’il leur avait enlevé la tribune où ils faisaient la roue, et qu’il les empêchait de satisfaire leur gloire et leur ambition personnelle”: “A Sainte-Pélagie, on rencontra heureusement un révolutionnaire — Blanqui — c’est lui qui nous a transformés.”<sup>34</sup>

*L’Histoire générale du socialisme* de Jacques Droz caractérise Blanqui comme “l’homme du refus”, comme un révolutionnaire qui n’admet pas de “conciliation possible entre le capitaliste et le travailleur, entre le «parasite et sa victime»”<sup>35</sup> et, en effet, le vieux révolutionnaire s’est montré excessivement sévère dans les jugements qu’il a portés sur l’opposition républicaine: à l’en croire (on reconnaît là le sentiment qui a inspiré l’article de Lafargue), les républicains se contentent “d’imprécations contre l’égoïsme, la lâcheté, la dégradation de la France”, mais “leurs déclamations ne sont qu’un habile déguisement destiné à donner le change”. “Histoire de catins qui jouent les dragons de vertu . . .”<sup>36</sup> Quant à Victor Hugo, il n’a pas échappé non plus à la critique du “Vieux”; lorsqu’on a publié sa “Bible socialiste”, c’est-à-dire les *Misérables*, et que les évêques espagnols, ayant jugé le livre dangereux, en ont demandé, en juin 1863, la proscription, Blanqui a rompu le silence qu’il avait gardé jusqu’alors pour remarquer avec dédain: “Ils vont accorder les honneurs du martyr à un livre fort peu révolutionnaire, qui est un pas rétrograde de son auteur.”<sup>37</sup>

“Peut-être trouvera-t-on excessif ce jugement de Blanqui, dit Maurice Dommanget dans son commentaire, mais il est clair que le “Vieux” ne pouvait

<sup>31</sup> Cité par J. GIRAULT, *Introduction*, p. 20.

<sup>32</sup> Nouvelle présentation du *Droit à la Paresse*, p. 16.

<sup>33</sup> Cité par J. GIRAULT, *ibid.*, p. 12.

<sup>34</sup> *Textes choisis*, p. 80.

<sup>35</sup> Tome I, p. 396.

<sup>36</sup> Lettre à Lacambre, 16 sept. 1862, citée par M. DOMMANGET, *Blanqui et l’opposition révolutionnaire . . .*, p. 47—48.

<sup>37</sup> Lettre à Lacambre, 4 juillet 1863.

que trouver "fort peu révolutionnaire" une épopée de la Misère enténébrée à chaque page par l'idée d'un Dieu de bonté et qui, non seulement glorifie le soldat, le prêtre, le policier et le "bon patron", mais place l'apôtre, le martyr socialiste Babeuf, dans l'échelle des êtres, immédiatement au-dessus de l'assassin Lacenaire.<sup>38</sup> — Proudhon, lui aussi, jugeait sans indulgence *Les Misérables*, pensant du fond "encore plus de mal que du style". Il voyait dans les éloges outrés prodigués à ce roman une marque et de la dépravation des intelligences et de la vanité littéraire, il en annotait soigneusement les deux premiers volumes, ce qui pour Baudelaire devait constituer «une merveille de drôlerie: la logique corrigeant l'absence de logique».<sup>39</sup>

Lafargue qui, de la fin de l'année 1869 au printemps de 1870, allait souvent voir Blanqui, alors en clandestinité<sup>40</sup>, était d'autant plus disposé à partager ses vues sur Hugo qu'il n'avait pas la moindre velléité de pardonner au poète ce qu'il reprochait au bourgeois. Une lettre de Marx adressée à Lafargue fait allusion à des propos par lesquels ce dernier se serait déclaré "un réaliste" de la vie, un "homme si positif" qu'il eût volontiers consenti à "abolir la poésie" . . .<sup>41</sup> En parlant de cette période de la vie de Lafargue, Roger Fayolle en vient à constater: "Il n'accorde guère d'attention aux littérateurs et . . . il semble bien n'avoir aucun respect pour la gloire littéraire".<sup>42</sup> L'admiration dont on entourait Victor Hugo, dans les milieux estudiantins en particulier ("M. Victor Hugo est notre religion", confiait un étudiant à Paul Meurice, à la veille de la reprise d'Hernani en 1867, à Paris) irritait d'autant plus Lafargue qu'il en avait passé lui-même par là quelques années auparavant, à l'époque où il était encore guidé par les "fantômes de son imagination juvénile".<sup>43</sup> Il en voulait maintenant à ces "fantômes", comme il en voulait en général à l'idéalisme, "notre ennemi le plus cruel", comme il l'avait appelé dans son premier article, *La méthode idéaliste et la méthode positive*.<sup>44</sup> Depuis sa participation au Congrès international des Étudiants à Liège, à l'automne de 1865, depuis son exclusion, à la suite de ce congrès, de toutes les académies de l'Empire pour deux ans, Lafargue évoluait rapidement vers des positions de plus en plus radicales, tout en empruntant d'abord l'itinéraire intellectuel plus ou moins commun de la jeunesse de l'époque. Ce qui explique que, dans *La nouvelle génération*, où il n'oubliait pourtant pas de rappeler "les mitraillades de Juin", il ait rendu hommage à des maîtres à penser qui étaient fort éloignés de toute idée révolutionnaire

<sup>38</sup> Lafargue ne manquera pas, dans la *Légende*, de citer textuellement cet endroit du roman. V. p. 79, note 23.

<sup>39</sup> M. DOMMANGET, op. cit., p. 28.

<sup>40</sup> Cf. J. GIRAULT, *Introduction*, p. 23.

<sup>41</sup> La lettre en question est reproduite par J. GIRAULT (p. 17—18), qui fait remarquer à juste titre qu'elle fait apparaître "des éléments supplémentaires de la personnalité de Lafargue" (p. 17).

<sup>42</sup> *Paul Lafargue, critique littéraire* . . . , p. 119.

<sup>43</sup> Cité par M. DOMMANGET, *Le Droit à la Paresse*, p. 13.

<sup>44</sup> Cité par R. FAYOLLE, p. 119.

et dont certains allaient devenir les patrons involontaires du naturalisme naissant.

“L’Empire nous condamna au silence et à l’étude. Ainsi nous présentons-nous à la lutte, le cœur fort et le cerveau bien développé.

Les philosophes allemands (Kant, Hegel, Feuerbach) ont été traduits et lus; les matérialistes allemands (Virchow, Moleschott, Vogt, Büchner . . .) ont trouvé de nombreux lecteurs. Fourier, Saint-Simon, Comte, Proudhon, Darwin, Littré, Taine, Claude Bernard. Robin ont fait d’ardents disciples”.<sup>45</sup>

On comprend que, dans cette galerie, indépendamment de toute considération politique, Hugo ne pouvait guère trouver de place. Lafargue était d’ailleurs persuadé que la littérature contemporaine, dans son ensemble, méritait bien cette critique par le vide. Il l’a assimilée, purement et simplement, à la “corruption bourgeoise” (c’était là le titre de la troisième partie d’une longue étude intitulée *La lutte sociale*):

“En littérature, le cloaque déborde. L’amour fiévreux, maladif, est devenu le thème favori et unique de nos romanciers. La fortune, la puissance de l’or ont été exaltées. L’adultère, le vol, l’assassinat sont les principaux moyens employés pour exciter une curiosité malsaine . . . Le tribadisme, la pédérastie . . . ont trouvé des chœurs inspirés.”<sup>46</sup>

Victor Hugo, décidément peu coupable de ce genre de corruption, dont la dénonciation avait peut-être visé des écrivains tels que Baudelaire et Flaubert, n’en a pas moins trouvé sa place dans ce tableau critique qui traitait aussi de certains aspects de l’idéologie bourgeoise:

“Nos braves bourgeois reconnaissent toute l’utilité de la religion pour le pauvre peuple . . . A eux les doux loisirs, à la plèbe les rudes labeurs. Que voulez-vous y faire? . . . Il faut tout de même donner aux pauvres une consolation, leur mettre une Bible entre les mains et leur entrouvrir les portes du Paradis. On trouvera cette théorie développée tout au long dans les études religieuses de M. Renan, dans les dernières pages de *Claude Gueux* de M. Victor Hugo, et cependant c’est son meilleur livre.”<sup>47</sup>

Les notes que Lafargue avait réunies sur Hugo en 1869, ont dû avoir le même caractère. Il n’était pas question, pour lui, de faire de la critique littéraire proprement dite, mais d’établir une documentation sur le cas Hugo, si l’on peut dire, au point de vue politique et idéologique. C’est ainsi qu’il a été amené à s’interroger sur le “socialisme” de Hugo. Sans en avoir la preuve formelle, on devine qu’il a dû tomber en arrêt devant certains passages de *William Shakespeare*, comme par exemple celui-ci:

“La transformation de la foule en peuple, profond travail. C’est à ce travail que se sont dévoués, dans ces quarante dernières années, les hommes qu’on

<sup>45</sup> R. FAYOLLE, *ibid.*, p. 120.

<sup>46</sup> R. FAYOLLE, *ibid.*, p. 121.

<sup>47</sup> R. FAYOLLE, *ibid.*, p. 121.

appelle socialistes. L'auteur de ce livre . . . est un des plus anciens; le *Dernier jour d'un condamné* date de 1828 et *Claude Gueux* de 1834. S'il réclame parmi ces philosophes sa place, c'est que c'est une place de persécution".<sup>48</sup>

"Qu'on ne l'oublie pas, explique Hugo au même endroit de son essai, le socialisme, le vrai, a pour but l'élévation des masses à la dignité civique, et pour préoccupation principale, par conséquent, l'élaboration morale et intellectuelle. La première faim, c'est l'ignorance; le socialisme veut donc, avant tout, instruire."

Lafargue, qui venait de découvrir la lutte des classes, qui avait passé par l'école de Marx et de Blanqui, comment aurait-il pu admettre ce socialisme que Hugo avait d'ailleurs eu le soin de distinguer de "certaines théories sociales" qui le faisaient penser "au couvent, à la caserne, à l'encellulement, à l'alignement"<sup>49</sup> ? N'était-ce pas viser précisément ceux que Lafargue considérait comme les seuls révolutionnaires authentiques ? Que penser, en outre, de thèses comme celle-ci : "Romantisme et socialisme, c'est, on l'a dit avec hostilité, mais avec justesse, le même fait".<sup>50</sup> N'était-ce pas là une supercherie de bourgeois libéral, susceptible d'augmenter la confusion des esprits, au lieu de les éclairer sur le véritable caractère du mouvement socialiste ? D'autant plus que Hugo se présentait en même temps comme l'homme de tous les sacrifices et donnait par là à ses idées un poids supplémentaire :

"A temps nouveaux, devoirs nouveaux. La fonction des penseurs aujourd'hui est complexe; penser ne suffit plus, il faut aimer. Penser et aimer ne suffit plus, il faut agir; penser, aimer et agir ne suffit plus, il faut souffrir. *Posez la plume, et allez où vous entendrez de la mitraille. Voici une barricade; soyez-en. Voici l'exil; acceptez. Voici l'échafaud; soit.*"<sup>51</sup>

Or, la seule lecture de l'*Événement* a pu persuader Lafargue de quel côté de la barricade le poète s'était placé en juin 1848, quel rôle il avait joué dans la répression. Si sa manière d'interpréter la signification des *Châtiments* n'avait probablement pas encore la netteté qu'elle devait avoir quelque quinze ans plus tard, il a déjà dû les juger à la lumière des journées de Juin. Quant à son opinion sur les *Misérables*, elle ne devait différer en rien de celle de Blanqui ou de Proudhon. Rien ne nous permet, cependant, d'affirmer qu'il a associé du même coup Hugo à ces "démocrates assermentés de l'opposition" dont il disait que leur rôle était simplement de servir de "soupape de sûreté".<sup>52</sup> Il devait expliquer plus tard, dans les éclaircissements qu'il a fournis au sujet de son étude sur Hugo que, s'il avait finalement renoncé à utiliser ses notes,

<sup>48</sup> Dans l'édition Hetzel—Quantin, *Philosophie II*, p. 316—317, Deuxième partie, Livre V, chap. II.

<sup>49</sup> Deuxième partie, Livre V, chap. III, p. 319.

<sup>50</sup> Troisième partie, Livre II, chap. I, p. 401.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 405.

<sup>52</sup> Dans *La nouvelle génération*, V. *Textes choisis*, p. 80.

c'était "dans l'intérêt de la propagande antibonapartiste et républicaine" avant la chute de l'Empire; par souci, "après le 16 mai", de ne pas "troubler les dernières années d'un homme âgé, dont le rôle était fini".<sup>53</sup> Ce qui revient à dire que Victor Hugo ne l'intéressait en fait qu'en fonction du rôle qu'il pouvait jouer à un moment donné. La *Légende* n'aurait peut-être jamais vu le jour si, en 1885, au lendemain de la mort du poète, Lafargue n'avait pas compris que ce "rôle" n'était point encore fini et que la "légende" qui, depuis 1852, "s'est emparé de Hugo", attendait une réfutation, dans l'intérêt cette fois de la propagande socialiste.

### A l'assaut des préjugés bourgeois

Lafargue, qui a dû quitter la France au lendemain de la Commune, rentre d'émigration au début de 1882. Dès le mois de décembre, il subit sa première arrestation et se voit inculpé, en compagnie de Guesde, pour provocation directe à meurtre, pillage et incendie. En avril 1883, la Cour d'Assises de Moulins le condamne à six mois de prison et cent francs d'amende. Il profite de sa détention à Sainte-Pélagie, du 21 mai au 21 novembre, pour remanier son célèbre pamphlet, *Le Droit à la Paresse* que l'*Égalité* a déjà publié en feuilleton trois ans plus tôt.<sup>54</sup> Cette oeuvre, dont l'appréciation par la critique socialiste est loin d'être unanime, éclaire d'une vive lumière l'état d'esprit et les préoccupations de son auteur dans la période même qui verra sortir de sous sa plume *La légende de Victor Hugo*. Lafargue qui partage, avec les guesdistes de l'époque, ce que Claude Willard appelle leur "messianisme révolutionnaire"<sup>55</sup>, est persuadé que "la révolution est proche": "il suffira du choc de deux nuages pour déterminer l'explosion au bout de laquelle il y a l'explosion humaine", écrit-il dès 1882.<sup>56</sup> C'est dans cette perspective qu'il invite les socialistes révolutionnaires, campés bien en face de l'ennemi de classe, à se livrer "à l'assaut de la morale et des théories sociales du capitalisme":

"que notre critique démolisse les préjugés bourgeois, en attendant que notre action révolutionnaire bouleverse la propriété bourgeoise."<sup>57</sup>

Cette campagne contre l'idéologie et la mentalité bourgeoises n'est point destinée, faut-il le dire, à "convertir" les bourgeois eux-mêmes, qu'ils soient grands ou petits, conservateurs ou démocrates. Lafargue se montre réfractaire à toute idée d'alliance, préoccupé qu'il est de prévenir la classe ouvrière contre toute infiltration d'idées étrangères à sa propre idéologie. Les socialistes révolutionnaires "ont à démolir, dans les têtes de la classe appelée à l'action,

<sup>53</sup> *Légende*, p. 56.

<sup>54</sup> Cf. J. GIRAULT, *Introduction*, p. 55.

<sup>55</sup> Claude WILLIARD, *Les Guesdistes*, p. 30.

<sup>56</sup> Cité dans l'*Histoire générale du socialisme*, t. II, p. 156.

<sup>57</sup> *Dédicace* du *Droit à la Paresse*, 23 juin 1880, dans *Textes choisis*, p. 101.

les préjugés semés par la classe régnante”.<sup>58</sup> Aux yeux de Lafargue, un Victor Hugo non seulement ne fait pas exception, mais se présente, au contraire, pour reprendre l’expression dont il se servira dans la *Légende*, comme l’une des plus parfaites et des plus brillantes personnifications de cette bourgeoisie.<sup>59</sup> Dans le chapitre 2 du *Droit à la Paresse*, intitulé *Bénédictions du travail*, il ne manque pas de l’éreinter au passage :

“Notre époque est, dit-on, le siècle du travail ; il est en effet le siècle de la douleur, de la misère et de la corruption.

Et cependant, les philosophes, les économistes bourgeois, depuis le péniblement confus Auguste Comte, jusqu’au ridiculement clair Leroy-Beaulieu ; les gens de lettres bourgeois, depuis le charlatanesquement romantique Victor Hugo, jusqu’au naïvement grotesque Paul de Kock, tous ont entonné les chants nauséabonds en l’honneur du dieu Progrès, le fils aîné du Travail. A les entendre, le bonheur allait régner sur la terre ; déjà on en sentait la venue.”<sup>60</sup>

Hugo n’est donc pas épargné et Roger Fayolle explique à ce propos que ce n’est pas là une position particulière à Lafargue : “La lecture de *L’Égalité*, «organe collectiviste révolutionnaire», auquel Lafargue collabore régulièrement à partir de janvier 1880, montre en effet que Victor Hugo était une des cibles favorites des amis de Jules Guesde. Ses interventions contre l’extradition d’Hartmann, pour la célébration du 14 juillet, «fête nationale, populaire et universelle», ou pour la grâce des «nihilistes» russes, sont systématiquement tournées en dérision.”<sup>61</sup>

Ce qui se passe, dans ces années 80, autour de Victor Hugo n’échappe certainement pas à Lafargue. Un Ingres de la Troisième République aurait pu peindre le poète dans un tableau non moins officiel que l’*Apothéose d’Homère* de 1827. On peut laisser de côté, si l’on veut, Biré et son *Victor Hugo avant 1830*, paru en 1883, mais il est impossible, pour caractériser le moment, de ne pas tenir compte de protestations autrement significatives contre ce climat d’apothéose. Ne voit-on pas, en effet, Zola — pour ne citer que son exemple — s’insurger, dans le *Figaro* du 13 juin 1881, contre “l’aïeul” en qui on respecte

<sup>58</sup> *Avant-propos du Droit à la Paresse*, 1883, dans *Textes choisis*, p. 102.

<sup>59</sup> *Légende*, p. 59.

<sup>60</sup> V. *Textes choisis*, p. 110.

<sup>61</sup> *Paul Lafargue, critique littéraire* . . . , p. 123—124. Reste à savoir, cependant, si on peut se fier à la seule lecture de ce journal pour caractériser l’attitude des guesdistes. Guesde lui-même, par exemple, d’après Claude WILLARD, était un admirateur de la poésie de Hugo et, lecteur enthousiaste, à l’âge de quatorze ans (c’est-à-dire en 1859), des *Châtiments*, “dans sa vieillesse, il en [récitait] encore des tirades entières”. (Préface des *Textes choisis* de Guesde, Éditions sociales, Les Classiques du Peuple, 1959, p. 7—8). Claude WILLARD affirme d’ailleurs, dans son article sur *Paul Lafargue, critique littéraire* (p. 103, n. 7) que “de nombreux guesdistes” ne partageaient pas la conception de Lafargue et il cite à ce propos un exemple concret : “à Béziers, au cours d’une soirée de famille réservée aux membres du P.O.F. pour l’anniversaire de la Semaine sanglante en 1895, un ouvrier typographe parle des écrivains démocrates, spécialement de Hugo ; il termine son exposé en déclamant la grande tirade de Ruy Blas, «frénétiquement applaudie» (Archives départementales de l’Hérault, 4 M 361 rapport du commissaire spécial, 20 mai 1895.)”

“l'honneur et la gloire de famille jusqu'à mentir” ? “On le sacre grand poète, grand dramaturge, grand romancier, grand critique, grand philosophe, grand historien, grand politique, ou, pour mieux dire, on lui donne le siècle de haut en bas, de long en large; il serait à lui tout seul le XIX<sup>e</sup> siècle. Je ne raille pas, je résume une opinion courante. — Eh bien! le respect m'échappe, devant cette énormité.”<sup>62</sup> Et l'impétueux Zola, tout en reconnaissant le génie lyrique de Hugo, termine son article par un appel à la jeunesse au moins aussi caractéristique dans son genre que la *Légende* de Lafargue le sera dans le sien, puisqu'il veut enseigner à cette jeunesse “la haine des idoles, surtout des idoles de rêverie humanitaire”.<sup>63</sup> Parti de convictions tout à fait différentes, Lafargue dira à son tour: “Les hugolâtres se scandaliseront de ce qu'une critique *impie* ose porter la main à leur *idole* . . .”<sup>64</sup>

L'exploitation de la gloire du poète comme du poète lui-même à des fins politiques est manifeste. Pour s'en rendre compte, il suffit de transcrire ici un passage de la biographie de Maurois<sup>65</sup>:

“En 1881, l'entrée de Victor Hugo dans sa quatre-vingtième année fut célébrée comme une fête nationale. Un arc de triomphe avait été élevé avenue d'Eylau. Le peuple de Paris fut invité à défiler, le 26 février, sous les fenêtres du poète. Les villes de province envoyèrent de nombreuses délégations et des fleurs. Le président du Conseil, Jules Ferry, était venu la veille associer le gouvernement à cet hommage.<sup>66</sup> Toutes les punitions furent levées dans les lycées, collèges et écoles. . . La semaine suivante, quand il entra dans la salle du Luxembourg, le Sénat se leva et applaudit. Léon Say<sup>67</sup>, qui présidait, dit simplement: «Le génie a pris séance et le Sénat l'a salué de ses applaudissements». On n'avait jamais rien vu de tel . . . En juillet, l'avenue d'Eylau fut rebaptisée: *Avenue Victor-Hugo*, et les amis purent écrire: «*A Monsieur Victor Hugo, en son avenue*,» Le 14 juillet, nouveau défilé de musiques, de fanfares, d'orphéons et cent fois *La Marseillaise*, qu'il aimait.”

Le 31 août 1881, Hugo a rédigé son testament en précisant: “Mes exécuteurs testamentaires sont MM. Jules Grévy, Léon Say, Léon Gambetta. Ils s'adjoindront qui ils voudront.”<sup>68</sup> Romain Rolland dira que “le nom du vieux Hugo était marié à celui de la République”.<sup>69</sup> Sans doute, mais ces liens, le poète les comprend de telle manière qu'ils soient non seulement étroits, mais au

<sup>62</sup> Dans *Une Campagne (1880—1881)*, éd. Bernouard, 1928, p. 33—34.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>64</sup> *Légende*, p. 56.

<sup>65</sup> *Olympio ou la vie de Victor Hugo*, p. 550—551.

<sup>66</sup> Cf. ce passage de la *Légende*: si Victor Hugo “avait sacrifié n'importe quoi pour ses idées, un cortège de bourgeois, aussi nombreux, ne l'aurait pas accompagné au Panthéon; M. Jules Ferry lui souhaitant sa fête, deux ans avant sa mort, ne l'aurait pas salué du nom de Maître” (p. 74).

<sup>67</sup> Qu'un discours de Lafargue apostrophe ainsi en 1886: “les Say, les Rothschild et les autres coquins cosmopolites” (*Textes choisis*, p. 189—190).

<sup>68</sup> André MAUROIS, *op. cit.*, p. 561—562.

<sup>69</sup> *Le Vieux Orphée, Europe*, février-mars 1952, p. 18.

plus haut point officiels. Lafargue n'hésitera pas à dire que le testament de Hugo a été rédigé "dans le but de pousser le gouvernement à la générosité et d'obtenir des funérailles triomphales sans bourse délier."<sup>70</sup> Boutade de pamphlétaire, sans doute, mais qui n'est pas pour autant dénuée de tout fondement.

Tout cela n'est finalement qu'une question d'optique. La meilleure preuve en est le témoignage de Romain Rolland qui nous offre de la même apothéose une image foncièrement différente. Le Vieux Orphée, explique-t-il

"C'était le titre d'un dessin en couleur, que j'ai conservé, une caricature-apothéose de Ch. Gilbert-Martin, dans son journal de portraits-charges: *Le Don Quichotte*, numéro du 23 juin 1882. Le vieux homme, auréolé de ses cheveux blancs, de sa barbe blanche, en robe blanche, touchant la lyre. A ses pieds, un livre: *Torquemada*, qui venait de paraître. Une feuille: *Appel* . . . Dans le fond, des nuées sanglantes, où s'inscrivait le nom: *Russie*. Des tigres furieux déchiraient vieillards, enfants et femmes, qui tendaient leurs mains aux cieux. La ruée féroce de la répression tsariste qui avait suivi l'assassinat d'Alexandre II . . . Une fois de plus, «le Vieux Orphée» . . . élevait sa voix pour les victimes contre les oppresseurs — ainsi qu'il faisait contre tous les grands crimes, d'un bout à l'autre de la terre. Il s'était institué le gardien de tout l'immense troupeau des hommes. Et peu importait que le troupeau fût mal gardé — que la vieille voix, grandiloquente, qui chevrotait, ne suffît pas à les défendre, qu'elle n'intimida guère les bourreaux, et qu'elle fût même tournée en dérision par la Foire sur la Place de Paris, — nous les millions, nous écoutions ses lointains échos, avec piété, avec fierté . . . Il était l'apôtre de l'humanité. Nous nous sentions sous sa tutelle."<sup>71</sup>

C'est cette image-là et ce genre d'influence justement que Lafargue veut combattre, pour discréditer l'une et empêcher l'autre. Il n'ignore pas que le poète a de nombreux admirateurs parmi les socialistes, Benoît Malon, par exemple, qui lui a même réservé, dans son *Histoire du socialisme*, en 1883, une place d'honneur.<sup>72</sup> Que Victor Hugo soit fêté par la bourgeoisie, il n'y a là rien que de normal, à condition que le prolétariat, le mouvement ouvrier révolutionnaire ne soient pas associés à cette fête. C'est là le principal souci de Lafargue, le véritable ressort de sa "critique impie". On peut être tout à fait d'accord avec Roger Fayolle, lorsqu'il souligne que la *Légende* "n'est pas une simple manifestation de mauvaise humeur", mais, en réalité, "l'aboutissement d'une longue querelle".<sup>73</sup> Il faut également tenir compte, pour expliquer l'attitude hostile de certains socialistes, de cette remarque pénétrante de Pierre Albouy: "Je me demande, cependant, si Hugo n'a pas été victime d'une sorte

<sup>70</sup> *Légende*, p. 85.

<sup>71</sup> Art. cité, p. 18—19.

<sup>72</sup> V. plus loin, p. 26—27.

<sup>73</sup> *Paul Lafargue, critique littéraire*, pp. 123, 124.

de contretemps: tout se passe comme si l'idéologie des droits de l'homme avait trouvé en lui son expression la plus éclatante au moment précis où elle devait devenir de plus en plus mensongère."<sup>74</sup>

### Mai 1885, moment critique de la lutte des classes

Lafargue, dont la vie, à cette époque-là, est "ponctuée de séjours en prison"<sup>75</sup>, est entré une nouvelle fois à Sainte-Pélagie à la veille précisément de la mort de Hugo, le 21 mai 1885. Cette fois, il est écroué pour n'avoir pas payé l'amende à laquelle on l'a condamné à Moulins.<sup>76</sup> Rien n'éclaire mieux son tempérament, le côté brusque de son caractère que cet emprisonnement "absurde" (le mot est de sa femme, Laura). On a organisé une souscription pour couvrir cette amende, mais Lafargue préfère rester en prison deux mois et verse l'argent dans la caisse du Parti.<sup>77</sup> Pendant qu'on prépare, à grand renfort de publicité, qui fera accourir les journalistes de toute l'Europe, les funérailles nationales du poète, Lafargue est préoccupé par un événement autrement significatif à ses yeux, parce que susceptible de changer de tout au tout les conditions mêmes de la lutte ouvrière. Hoffenschefer, dans son explication de la *Légende*, attribue une importance capitale à cet événement et à ses conséquences.<sup>78</sup> Lafargue lui-même fait allusion dans son texte à "la promenade du drapeau rouge" et aux "charges policières du Père-Lachaise", qui "revivifiaient les souvenirs de la Semaine sanglante."<sup>79</sup>

Le 24 mai 1885, un défilé se rendait, comme de coutume, au Mur des Fédérés pour commémorer la Commune. Le défilé s'est rapidement transformé en manifestation et on a vu surgir des drapeaux rouges. Le déploiement du drapeau rouge ayant été interdit par le gouvernement, la police intervenait et finissait par tirer sur les manifestants. Le bilan fut de quatre morts et de nombreux blessés.

Laura Lafargue, dans une lettre à Engels<sup>80</sup>, affirmera qu'il s'est agi d'une provocation délibérée: "Cela a été une opération infâme, perpétrée de sang-froid par le gouvernement. Guesde, Vaillant, Grimpe et d'autres témoins

<sup>74</sup> *La vie posthume de Victor Hugo*, p. III.

<sup>75</sup> J. GIRAULT, *Introduction*, p. 54.

<sup>76</sup> V. plus haut, p. 12.

<sup>77</sup> Cf. J. GIRAULT, *ibid.* p. 56. On peut rapprocher cet épisode de certaines accusations de Lafargue, dont il constituerait en quelque sorte l'arrière-plan psychologique. Ainsi, lorsqu'il s'en prend à la légende d'un Hugo désintéressé: "Non! Victor Hugo n'a jamais été assez bête pour mettre au service de la propagande républicaine, même quelques milliers de francs de ses millions" (*Légende*, p. 74).

<sup>78</sup> Dans l'analyse qui suit, j'en ai largement tenu compte, sans pour autant entrer dans tous les détails de la question. V. chez Hoffenschefer p. 171 et suiv.

<sup>79</sup> *Légende*, p. 57.

<sup>80</sup> 27 ou 28 mai 1885, *Corr.* I, 291.

oculaires sont unanimes en ce qui concerne la belle attitude du peuple et la conduite ignoble de la police.”

Lafargue, dans sa lettre du 1<sup>er</sup> juin à Engels<sup>81</sup>, explique l'événement d'une manière plus nuancée, dans la mesure où il ne met pas la provocation directement sur le compte du gouvernement: “il est aujourd'hui démontré que [la police] avait mêlé dans la foule des agents provocateurs qui ont été bel et bien sabrés par leurs camarades en uniforme; il est à peu près certain que la police a outrepassé les volontés du ministère et la preuve en a été donnée lundi dernier à l'enterrement de Cournet.<sup>82</sup> Les révolutionnaires furieux s'[y]étaient rendus avec leurs revolvers et des munitions plein les poches; sûrement si la police n'avait reçu des ordres stricts, il y aurait eu bataille et bataille sanglante; mais devant l'indignation du public, le gouvernement n'a pas osé assumer la responsabilité d'une telle échauffourée. Le gouvernement a dû même donner des garanties au parti radical: Clémenceau était furieux, il aurait dit: «J'aime mieux le ministère voleur de Ferry que le ministère assassin de Brisson».”

L'affrontement sanglant du 24 mai n'est d'ailleurs que l'aboutissement fatal de la tension extrême qui règne à Paris depuis quelque temps. Engels en a déjà fait état à Bebel, dans sa lettre du 4 avril, où il disait son espoir que cette excitation n'aboutirait pas à un “coup d'État”.<sup>83</sup> Il semble bien que la question qui se pose à ce moment-là devant Lafargue, comme devant d'autres socialistes révolutionnaires, est bel et bien celle de l'opportunité d'une insurrection armée. Ce qui explique cette phrase de Lafargue, dans sa lettre à Engels: “Vous avez parfaitement raison, rien ne serait plus malheureux qu'une émeute en ce moment.”<sup>84</sup>

Le rapport de ces événements avec l'enterrement de Hugo ne s'éclaire vraiment que quand on sait que la question du drapeau rouge s'est posée de nouveau à la veille des funérailles. Il s'agissait de savoir si les socialistes révolutionnaires se joindraient au convoi funèbre et si oui, s'ils renonceraient à y porter leurs drapeaux. “Je ne crois pas, écrit Lafargue à Engels le jour même de l'enterrement, qu'il se passera rien à propos du drapeau rouge. Toutes les organisations socialistes et révolutionnaires ont décidé de ne pas assister au convoi de ce plus grand des charlatans, de ce réactionnaire faux-bonhomme. Il n'y a que *La Bataille* qui s'est distinguée: Lissagaray, hugo-lâtre idiot, a voulu faire une manifestation; . . . mais il n'est parvenu à faire partager son enthousiasme à personne, si ce n'est à deux de ses rédacteurs, qui à eux trois ont constitué un comité des déportés et des proscrits de 1871.”<sup>85</sup> C'est là cette “affaire Victor Hugo” dont parle Engels dans sa lettre du 3

<sup>81</sup> *Corr.* I, 293.

<sup>82</sup> Ancien communiste, son enterrement a eu lieu le 25 mai au Père-Lachaise.

<sup>83</sup> Citée par HOFFENSCHER, p. 171.

<sup>84</sup> *Lettre du 1<sup>er</sup> juin*, loc. cit.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 292—293.

juin 1835 à Sorge et dont il dit qu'elle n'a eu heureusement "aucune suite", c'est-à-dire qu'elle n'a pas donné lieu à une éventuelle insurrection, vouée de toute façon à l'échec.<sup>86</sup>

La participation des socialistes révolutionnaires n'a pas posé du reste que le problème insurrectionnel. L'insurrection en fait n'a été envisagée que comme une éventualité dangereuse dont il fallait à tout prix éviter les risques. L'abstention avait d'autre part une signification politique précise que Lafargue n'a pas manqué de mettre bien en évidence dans la *Légende*, à savoir que la participation avait été souhaitée par bon nombre de républicains, notamment les radicaux: "tous semblaient à l'envie convier les révolutionnaires à s'assembler autour du cercueil de Victor Hugo, comme centre de ralliement des partis républicains."<sup>87</sup> Or, rien ne paraissait plus important ni plus urgent à Lafargue que de couper tous les ponts qui pouvaient relier le prolétariat au parti radical, d'autant plus que dans la clientèle de ce parti, on trouvait encore beaucoup d'ouvriers.<sup>88</sup> La *Légende* fait partie, en ce sens, d'une campagne à la fois politique et idéologique, menée parallèlement contre l'idéologie républicaine de la classe régnante et pour l'autonomie idéologique de la classe ouvrière. Ce qui explique la manière tranchante dont Lafargue y traite la bourgeoisie de l'époque. Ce qui explique aussi que la seule chose qui, selon lui, distingue Hugo de la moyenne de sa classe, c'est son génie verbal: "Hugo ne se distingue ni par les idées, ni par les sentiments mais par la forme."<sup>89</sup> Lafargue a une vision si monolithique de la bourgeoisie et une conception si rigoureuse du déterminisme social qu'il n'hésite pas à proclamer que "Hugo fut bourgeois jusque dans la moindre de ses actions"<sup>90</sup>. Les conflits qui opposent entre eux tous ces bourgeois, il n'y attache pas plus d'importance qu'aux changements qui en découlent. Il a l'air de dire avec Alphonse Karr: "Plus ça change, plus c'est la même chose." Il expliquera un peu plus tard aux lecteurs du *Socialiste*:

"Dans ce siècle, Paris a non seulement donné le mot d'ordre révolutionnaire, mais il a fait la révolution pour toute la France. Cette concentration du mouvement révolutionnaire n'était possible que parce que les révolutions de ce siècle étaient non de vraies révolutions, mais de simples crises parlementaires, avec accompagnement de barricades, de coups de fusil et de pompes déclat-

<sup>86</sup> Citée par HOFFENSCHER, p. 171.

<sup>87</sup> *Légende*, p. 59.

<sup>88</sup> Engels n'en pensait pas moins que la victoire des radicaux était souhaitable: "Clemenceau est toujours un progrès sur Ferry et Wilson"; s'il arrive au pouvoir, "il sera plus ou moins *forcé* de tenir ce qu'il a promis" (Lettre à Lafargue, 12 octobre 1885, publiée dans le *Socialiste* sous le titre de *Lettre à un camarade français*, Corr. I, 310). D'autre part, l'écart inévitable entre le programme radical et son application dans la pratique devrait avoir pour conséquence que "les ouvriers parisiens seront bientôt guéris de la foi qu'ils ont placée dans le radicalisme" (Lettre à Bebel, 4 avril 1885, citée par HOFFENSCHER, p. 174).

<sup>89</sup> *Légende*, p. 82.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 84.

mations sur les grands principes, sur la liberté, la justice et autres balivernes. . . mais pendant que le drame des rues se jouait, les Ledru—Rollin, Louis Blanc, Jules Favre, Jules Ferry de l'opposition se glissaient dans les places toutes chaudes de leurs devanciers, que l'on venait de culbuter, et *les choses économiques continuaient leur cours ordinaire.*"<sup>91</sup>

On n'aurait pas dû trop pousser Lafargue pour l'amener à reprendre à son compte cette pensée de Michel Chevalier, saint-simonien devenu conseiller économique de l'Empire: "Il y a aujourd'hui deux natures humaines, la nature bourgeoise et la nature prolétaire."<sup>92</sup> Le regard qu'il jette, à travers le personnage *légendaire* de Victor Hugo, sur la bourgeoisie et son histoire, se heurte partout à cette différence de nature, dont on peut résumer, je crois, l'essentiel en disant que le bourgeois est un être par nature égoïste, incapable par conséquent, de se vouer "à la réalisation d'une idée".<sup>93</sup> Ce n'est pas plus compliqué que cela. Si Hugo "dut mettre à son chapeau toutes [les] cocardes", la faute — "si faute il y a" — en retombe sur la bourgeoisie elle-même qui "acclama et renversa successivement" tous les gouvernements.<sup>94</sup> C'est par là justement que Hugo devient, aux yeux de Lafargue, un *type représentatif*.

François Fejtő, qui a consacré, avant la guerre, un article perspicace à Lafargue, critique littéraire, a très bien vu ce qu'une telle attitude avait d'historiquement nécessaire. Ses conclusions restent valables aujourd'hui encore:

"Cette étude, écrit-il à propos de la *Légende*, est naturellement unilatérale et injuste. Lafargue a mis trop d'aveuglement dans sa manière de voir la bourgeoisie. Il l'a considérée comme une masse purement réactionnaire, grandiloquente et pleine de ruses, il lui déniait tout esprit de sacrifice, tout élan supérieur. L'Affaire, Dreyfus allait bientôt démontrer que cette conception était erronée. . . Lafargue était donc injuste et unilatéral. Mais chaque nouvelle tendance dans l'histoire sociale commence par être injuste et unilatérale. Les mouvements intellectuels, une fois consolidés, peuvent se permettre le luxe de la tolérance et de l'indulgence, mais tant qu'ils sont de faibles débutants, ils sont contraints d'accentuer énergiquement et jusqu'à l'exagération leur vérité à eux, même aux dépens des autres."<sup>95</sup>

Lafargue aurait d'ailleurs lui-même admis qu'il y avait "trop d'accusations politiques et sociales" dans son étude sur Hugo.<sup>96</sup> Quoi qu'il en soit, il est difficile d'imaginer qu'il ait pu l'écrire autrement. La *Légende* était inscrite en quelque sorte dans la logique du mouvement socialiste révolutionnaire de l'époque.

<sup>91</sup> *Le lendemain de la révolution*, dans *Textes choisis*, p. 240—241.

<sup>92</sup> Cité par André Marc VIAL, *Germinal et le "socialisme" de Zola*, Éditions sociales, 1975, p. 28.

<sup>93</sup> Ce que la *Légende* dit à propos de Hugo, p. 68.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>95</sup> Ferenc FEJTŐ, *Paul Lafargue, az irodalmár* (= P. L. littérateur) dans le numéro du 30 janvier 1937 du quotidien social-démocrate *Népszava*.

<sup>96</sup> Cité par HOFFENSCHER, p. 164, sans indication de source.

## La rédaction du texte de la LÉGENDE

Si *La légende de Victor Hugo* n'est pas "une simple manifestation de mauvaise humeur", cela ne veut pas dire, bien entendu, que l'humeur soit absente de cette "étude historique". "L'enthousiasme pour Hugo, écrit Lafargue à Engels le 15 juin 1885, a dépassé tellement les limites permises que je n'ai pu tenir. . ."97 Laura remarque non sans ironie : "nous sommes tous obsédés par Victor Hugo, tant pis pour nous".98 Lafargue, qui se trouve au "Pavillon des Princes" ("C'est du bon côté de la prison, le quartier politique. . . C'est une prison «en chambre!»")99, n'a pas du tout l'air malheureux. "Paul va très bien, écrit Laura, il est assez heureux et passablement occupé. Il écrit une brochure sur notre Poète-Soleil (. . .) et il a toutes sortes de travaux en train."100

En attendant qu'il mette au point sa "brochure"<sup>101</sup>, Lafargue, pour se soulager d'une partie de sa bile, écrit un article pour *La Défense des Travailleurs*, journal socialiste de Reims, dans lequel il traite le poète de "commerçant en gros, spéculateur, lanceur de prospectus ronflants et pipeur de gogos".<sup>102</sup> Il en envoie le texte à Engels<sup>103</sup> qui le remet à son tour à Kautsky qui le traduira pour la *Neue Zeit*.<sup>104</sup> Le 15 juin, Lafargue annonce à Engels que sa "brochure" "sera prête dans deux ou trois semaines".<sup>105</sup> Le 18 juillet, Laura a le manuscrit en main et affirme que "la brochure de Paul sur Victor Hugo est sur le point de paraître".<sup>106</sup>

Lafargue a dû se mettre au travail au début de juin. La rédaction du premier chapitre de la *Légende* date certainement de cette période, puisqu'on en retrouve certains éléments caractéristiques dans sa lettre du 1<sup>er</sup> juin à Engels.

"Aujourd'hui on panthéonise Victor Hugo : nom prédestiné dit un journaliste, puisqu'il renferme les deux initiales de Virgile et d'Homère ! Non, jamais on n'aurait cru les Français aussi bêtes : V. H. est le plus grand homme du siècle, le plus grand poète de tous les temps ! etc. et ces bêtises sont impudemment débitées par des littérateurs, voire même par des savants."<sup>107</sup>

Cette indignation devant la "bêtise", qui n'est pas sans rappeler les éclats de colère d'un Flaubert, explique non seulement ce que Madeleine Rebérioux ap-

<sup>97</sup> *Corr.* I, 297.

<sup>98</sup> Lettre à Engels, [11] juin [1885], *Corr.* I, 296.

<sup>99</sup> Laura à Engels, *Corr.* I, p. 291.

<sup>100</sup> V. ci-dessus, n. 98.

<sup>101</sup> Lafargue et Laura parlent dans leur correspondance de "brochure". En réalité, la *Légende* ne paraîtra sous forme de brochure qu'en 1902. Cf. HOFFENSCHEFER, p. 169, n. 1. et, plus loin, dans la présente étude, p. 34.

<sup>102</sup> Cf. *Corr.* I, 297, en note. L'article a paru dans le N° 80 de *La Défense des Travailleurs*, le 14 juin 1885.

<sup>103</sup> Cf. sa lettre du 15 juin, *Corr.* I, 297.

<sup>104</sup> L'article paraîtra dans le numéro d'août. Cf. HOFFENSCHEFER, p. 169 note 1.

<sup>105</sup> *Corr.* I, 297.

<sup>106</sup> *Corr.* I, 303.

<sup>107</sup> *Corr.* I, 292.

pelle, à propos de la *Légende*, le “choix délibérément iconoclaste” de Lafargue<sup>108</sup>, mais aussi la contradiction qui semble infirmer la position de l’auteur dans le dernier chapitre de son pamphlet. Lafargue déclare, en effet, au début de la *Légende*, qu’il a voulu simplement “mettre en lumière le véritable caractère de Victor Hugo, si étrangement méconnu”, “le côté de sa vie publique que j’envisage n’ayant été ni étudié, ni critiqué”.<sup>109</sup> Ce qui ne l’empêche pas, dans son dernier chapitre, de suggérer un parallèle entre Hugo et le Cavalier Marin dont “les lettrés du XVII<sup>e</sup> siècle annonçaient que l’*Adone* effacerait à jamais le *Roland furieux*, la *Divine Comédie* et l’*Illiade*”. “Shakespeare, remarque-t-il, mourait oublié de son siècle.”<sup>110</sup> A l’en croire, “Hugo, aux yeux du gros public, accapara la gloire de la pléiade romantique, non parce qu’il fut le plus grand poète, mais parce que sa poétique embrasse tous les genres et tous les sujets, de l’ode à la satire, de la chanson d’amour au pamphlet politique: et parce que, il fut le seul qui mit en vers les tirades charlatanesques de la philanthropie et du libéralisme bourgeois.”<sup>111</sup> Si Lafargue s’écarte aussi visiblement de l’objectif qu’il s’est lui-même fixé — étudier la vie publique de Hugo —, c’est parce qu’il est excédé par les superlatifs dont on comble alors “le plus grand poète qui eût jamais existé”.<sup>112</sup> Une dizaine d’années plus tard, dans *Les origines du romantisme*, il se montrera plus compréhensif et plus pénétrant.

Reprenons maintenant sa lettre du 1<sup>er</sup> juin, qui contient déjà les traits essentiels de la description que la *Légende* donnera du déroulement et de l’ambiance générale des obsèques de Hugo.

“Les boutiquiers, écrit Lafargue, envisagent la gloire de Hugo à un tout

<sup>108</sup> Op. cit., p. 16.

<sup>109</sup> V. p. 56, 57, n. 1.

<sup>110</sup> P. 82.

<sup>111</sup> P. 84.

<sup>112</sup> V. p. 57. Le vocabulaire de Lafargue met clairement en relief le motif de sa révolte. Par l’évocation des “jours d’enthousiasme et d’apothéose” (p. 82) qui ont précédé les funérailles du 1<sup>er</sup> juin, “dignes du mort qu’on panthéonisait” (p. 58), il souligne le caractère sacré du personnage comme de l’événement. “Les hugolâtres, dit-il, se scandaliseront de ce qu’une critique impie ose porter la main sur leur idole” (p. 56). La légende qu’il veut détruire, il la définit comme le produit d’une “cristallisation de la fantaisie, en quête de demi-dieux” (p. 56). La vérité qu’il veut rétablir, c’est que Hugo, loin d’être un demi-dieu, n’a été qu’un type représentatif, sans doute brillant, de sa classe, mais qu’on ne saurait mettre à pied d’égalité avec ces géants dont parle Engels, à propos de la Renaissance, dans *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Lafargue, grand admirateur de l’époque héroïque de la bourgeoisie, du XVIII<sup>e</sup> siècle en particulier, ne voit dans l’enthousiasme pour Hugo que le signe des temps, la preuve d’un déclin. Ce n’est pas un hasard s’il rend hommage aux grands scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle, de Lamarck à Darwin: c’est pour pouvoir dire que Hugo, “le penseur du XIX<sup>e</sup> siècle”, “vécut indifférent au milieu de ce prodigieux mouvement d’idées” (*Légende*, p. 81). Sous ce rapport, la *Légende* exprime une conception de l’histoire qui dénie à la bourgeoisie moderne, d’après la Révolution, toute capacité de gérer de véritables valeurs, qu’elles soient héritées ou nouvellement acquises. “Les bourgeois, nos maîtres, ces fils dégénérés des Rabelais, des Diderot”, disait Lafargue dans sa dédicace du *Droit à la Paresse*. Et dans l’*Avant-propos* du même livre: “Les socialistes révolutionnaires ont à recommencer le combat qu’ont combattu les philosophes et les pamphlétaires de la Bourgeoisie” (*Textes choisis*, pp. 100, 102). Nous avons là une des clés qui peuvent expliquer la *Légende* en tant que pamphlet.

autre point de vue; l'un d'eux disait à Laura: «Il faudrait qu'il meure un Hugo toutes les semaines, ça ferait aller le commerce.» Et il va le commerce: commerce de fleurs, de bouquets, de rubans, de crêpe, de crêpe surtout, d'écharpes, d'emblèmes, de médailles en plomb et en autre métal aussi vil que la gloire de Hugo, commerce de vin et charcuterie: — depuis deux jours on mange sur le pouce pour aller voir la maison du grand homme, l'arc de triomphe en deuil; et l'on se soule en parlant du mort sublime, avec qui «finit l'art». — Les gens désappointés, désespérés, sont les propriétaires, les cafetiers des grands boulevards; ils comptaient que l'on promènerait le cadavre «auguste» par-devant leurs portes et fenêtres: mais en revanche ceux qui sont dans la joie délirante, sont ceux qui possèdent une fenêtre sur le boulevard Saint-Germain; c'est une bénédiction céleste; on loue les fenêtres des centaines de francs; ils vont en un seul jour gagner leur loyer d'une année et plus. Les brasseries de femmes du boulevard Saint-Michel nagent dans la joie, la bière et les alcools; elles ont enlevé leur devanture pour établir des gradins, où l'on paie pour s'asseoir, griller au soleil et avaler au poids de l'or de l'eau déguisée en bière de Strasbourg."<sup>113</sup>

La manière dont Lafargue caractérise ici, puis dans la *Légende* l'ambiance du jour des funérailles est à peine caricaturale. On se rappelle le mot de Romain Rolland: "Une Kermesse de Jordaens."<sup>114</sup> Lafargue ne dit pas autre chose: "La foule houleuse et de belle humeur témoignait bruyamment sa satisfaction du temps et du spectacle. . ."<sup>115</sup> Seulement Lafargue, à la différence de Rolland, y voit la preuve que "la multitude immense n'avait ni regrets pour le mort, ni souvenirs pour l'écrivain: Hugo lui était indifférent"<sup>116</sup> L'intention est évidente: le peuple ne se reconnaît pas en Hugo, Hugo n'est pas vraiment un poète populaire.

Pour cette partie de la *Légende*, Lafargue, tout en profitant de tout ce que lui raconte Laura, se documente principalement dans les journaux.<sup>117</sup> Pour le reste, il reprend d'une part ses propres notes de 1869, il se fait apporter, d'autre part, le *Victor Hugo avant 1830* de Biré qu'il exploitera largement dans son réquisitoire, notamment dans les nombreux passages qui se réfèrent à *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.<sup>118</sup> Sa documentation est à la fois partielle et partielle. On a remarqué qu'il ignore dans son étude la plupart des oeuvres proprement littéraires de Hugo, excepté les *Châtiments* et les *Misérables*, et qu'il accorde une place privilégiée aux documents journalistiques et biogra-

<sup>113</sup> *Corr*, I, 292.

<sup>114</sup> *Le Vieux Orphée*, p. 25.

<sup>115</sup> *Légende*, p. 57—58.

<sup>116</sup> *Ibid.*

<sup>117</sup> Sous ce rapport, on n'y trouve qu'une seule référence précise, ajoutée en note après coup (renseignements fournis par le *Temps* du 4 septembre 1885, p. 85). Dans son système de références, Lafargue est passablement capricieux. Leur identification donnerait pas mal de travail à un philologue.

<sup>118</sup> Cf. R. FAYOLLE, art. cité, p. 125.

phiques.<sup>119</sup> Ce qui ne veut pas dire qu'il les connaît ou qu'il les utilise tous. La façon cavalière dont il expédie, par exemple, dans sa biographie de Hugo, la période allant de 1830 à 1848, s'explique probablement par les lacunes mêmes de sa documentation. Mais cela s'explique aussi — et peut-être même surtout — par son point de départ, qui n'est pas celui d'un historien, quoi qu'il en pense, mais bien celui d'un pamphlétaire. Le Victor Hugo des lendemains de la révolution de juillet ne l'intéresse pas, parce que "la préface des *Feuilles d'Automne*, publiée en 1831, le montre *hésitant*".<sup>120</sup> Il a hâte de retrouver son carriériste dans le courtisan de Louis-Philippe, comme s'il voulait échapper à la moindre tentation de nuancer son portrait.

"Il n'est rien de plus facile, dit Henri Guillemin<sup>121</sup>, que d'établir, du même homme, et à l'aide de traits également véridiques, deux images contradictoires, l'une agréable, l'autre laide. Il suffit de choisir et d'exclure. Biré n'a pas toujours dit vrai et s'est trompé parfois, trop prompt à accueillir ce qui pouvait accabler son ennemi. Il n'en est pas moins hors de doute que l'on peut, au moyen de détails exacts, mais triés, composer de Victor Hugo une physionomie morale détestable, — comme il est aisé, tout aussi bien, de le peindre à son avantage. . ."

Il ne s'agit pas de nier que Lafargue à son tour se montre trop prompt à accueillir ce qui peut accabler Hugo. L'éloge qu'il fait du livre de Biré le montre assez.<sup>122</sup> On peut s'étonner aujourd'hui du naturel avec lequel il utilise cet auteur dont il doit pourtant savoir, puisqu'il l'a lu que, politiquement, il se situe à droite et que l'esprit qui l'inspire est franchement rétrograde. Il devrait se méfier et, surtout, s'interroger, non pas sur les raisons de la haine de Biré, elles sont évidentes pour lui<sup>123</sup>, mais sur le risque qu'il court ainsi de se fier à un guide trop intéressé. A vrai dire, il n'y pense même pas, persuadé qu'il est d'assister à une simple querelle de famille, dont il a le droit — lui, homme de l'autre bord — de profiter pour appuyer sa thèse, laquelle, de toute façon, n'attendait pas Biré pour être faite. De même, il s'empresse de faire sienne l'explication qui ne voit dans l'exil et les *Châtiments* que la conséquence d'un échec: l'échec de Hugo d'obtenir du prince Napoléon "le ministère si ardemment convoité".<sup>124</sup> Il répète avec d'autres que Hugo "s'était enrichi en ruinant

<sup>119</sup> "Lafargue semble n'accorder aucune importance aux qualités "littéraires" de l'oeuvre de Hugo: le théâtre est ignoré, aucun vers n'est cité, sinon deux vers ridicules d'une ode de 1823, à tel point que, paradoxalement, les vers de Baudelaire sont moins mal traités dans cette étude sur Hugo que ceux de Hugo lui-même!" (R. FAYOLLE, art. cité, p. 127).

<sup>120</sup> *Légende*, p. 67.

<sup>121</sup> *Victor Hugo par lui-même*, p. 24.

<sup>122</sup> Il dit de cette étude "si érudite et si spirituellement écrite": "On ne saurait trop en recommander la lecture aux Hugolâtres qui désirent connaître intimement leur héros" (v. p. 68, n. 19).

<sup>123</sup> Cf. le début du chap. II. p. 59.

<sup>124</sup> *Légende*, p. 72.

ses éditeurs, ce qui ne s'était jamais vu".<sup>125</sup> D'un autre côté, il est vrai, et là ses choix sont d'un poids différent, il lui oppose Baudelaire, "cet esprit mal venu dans ce siècle de Mercantilisme, ce mal appris qui abominait le commerce"; Stendhal, "qui, pas plus que Baudelaire, n'entendait rien au commerce des lettres" et qui a reproché à Hugo, ce qui n'était pas mal vu, d'être "toujours exagéré à froid"<sup>126</sup>; Heine, qui traitait le poète d'*hugoïste*, "ce qui est pire qu'égoïste"<sup>127</sup>; Musset même qui a envoyé le montant d'un prix de l'Académie "aux victimes de Juin", ce qui permet à Lafargue de monter en épingle un commentaire pour le moins curieux de l'*Événement*.<sup>128</sup>

Lafargue, qui se propose de "dégager la vérité enfouie sous les mensonges et les exagérations"<sup>129</sup>, écarte comme tels tout ce qui pourrait jeter sur le personnage de Hugo un éclairage plus favorable. On aurait tort cependant de ne voir en lui qu'une espèce de "Biré socialiste". D'abord, parce que Biré s'en prend à Hugo *de son vivant*, ce qui n'est pas un détail dénué d'importance. Ensuite, parce qu'il se pose en juge impartial<sup>130</sup>, ce qui n'est pas du tout dans les manières de Lafargue. C'est cette feinte impartialité justement qui fait de lui "le plus nocif" des adversaires de Hugo<sup>131</sup>, et son style, ironique, insidieux, sournois, se montre exactement à la mesure de son attitude. Lafargue, c'est le moins qu'on puisse dire, attaque à visage découvert, proclame d'emblée son appartenance au mouvement des socialistes révolutionnaires et n'oublie pas de signaler qu'il a écrit son étude en prison. Il se laisse emporter par la passion, son langage, parfois brutal<sup>132</sup>, est à l'opposé même de celui de Biré, toujours homme du monde, toujours respectueux des normes de bienséance et de bon usage. Il est là tout entier dans son texte, impétueux et caustique, "méchante langue" lui-même, un vrai artiste dans le genre qui est le sien, le pamphlet.

Aussi n'est-il pas du tout surprenant que son manuscrit n'ait d'abord pas trouvé d'éditeur. On ignore pour quelles raisons Laura Lafargue a pu écrire que la *Légende* était "sur le point de paraître". Y a-t-il eu un refus au dernier moment ou a-t-elle simplement anticipé un peu la chose? Il est en tout cas peu probable qu'elle se soit adressée à la *Revue socialiste* de Malon, non seule-

<sup>125</sup> Ibid., p. 59.

<sup>126</sup> Ibid., p. 63 et n. 8.

<sup>127</sup> Ibid., p. 68.

<sup>128</sup> Ibid., p. 76, n. 21.

<sup>129</sup> Ibid., p. 56.

<sup>130</sup> "Je m'efforcerais, dit-il, d'apporter dans ce travail ce souci d'exactitude et de précision dont la critique contemporaine se fait une loi..." (*Victor Hugo avant 1830*, p. 7). "Pendant ce temps, s'empresse-t-il d'ajouter, j'en ai peur, le MAITRE, si ces pages tombent par hasard [ce qu'il espère vivement, sans l'avouer] sous ses yeux, trouvera sans doute mes éloges [parce qu'il en adresse au poète qu'il veut traiter "comme un classique"] bien pâles et bien tièdes" (ibid. p. 7-8).

<sup>131</sup> Comme le dit Pierre ALBOUY, *La vie posthume de Victor Hugo* p. XIV.

<sup>132</sup> A titre d'exemple, ce passage de la *Légende*, p. 67, n. 16, où Lafargue monte en épingle la manie de Hugo de conserver "ses moindres excréments littéraires"...

ment parce que les rapports de Malon et de Lafargue n'étaient pas sur le moment sans nuages, mais surtout parce qu'elle ne pouvait ignorer l'hommage qu'un auteur de la revue avait rendu au "Titan littéraire" dans son numéro de juin.<sup>133</sup>

Toujours est-il que la *Légende*, avant de paraître enfin en France, en 1891, a d'abord paru en traduction dans la *Neue Zeit*<sup>134</sup>, saluée par Engels en ces termes: "Le Victor Hugo de Paul dans la *Neue Zeit* est très bon. Je me demande ce qu'on en dirait en France si on pouvait le lire."<sup>135</sup> Cette appréciation a certainement fait beaucoup de plaisir à Lafargue, qui avait confié quelque deux ans plus tôt à Engels lui-même. "Je suis enchanté de votre bonne opinion sur mes articles du *Socialiste*; c'est difficile de vous plaire."<sup>136</sup> Engels approuvait donc cette oeuvre et si, quelques années plus tard, on peut relever dans sa correspondance un jugement plus favorable (teinté il est vrai d'ironie) sur Hugo, ce n'était pas, selon Hoffenschefer, une contradiction, mais plutôt la preuve d'une certaine évolution que le critique soviétique caractérise ainsi: "En 1892, du haut des conquêtes réalisées par le mouvement ouvrier socialiste dans les pays européens en général et en France en particulier, Engels a pu se permettre le luxe de poser sur le personnage de Hugo un regard plus calme et plus objectif. Ce n'était plus comme en 1885. . ."<sup>137</sup>

## Hugo dans la REVUE SOCIALISTE

Lorsque six ans après la mort du poète, la *Revue socialiste* se décide enfin à publier la *Légende*, le rédacteur en chef, Benoît Malon juge nécessaire de l'accompagner d'une note de la rédaction ainsi conçue:

"Le jugement porté sur Victor Hugo dans le présent article est personnel à l'auteur. A la *Revue socialiste* où le grand poète compte tant d'admirateurs, on ne saurait en accepter la responsabilité. Cette libre critique pourra comporter une libre réponse."

On se heurte rarement à de telles notes dans la revue de Malon, et lorsqu'elles surgissent, c'est presque toujours à propos d'écrits polémiques dont le ton est jugé excessif par la rédaction.<sup>138</sup> C'est que la revue, qui se veut non seule-

<sup>133</sup> V. le chapitre suivant, p. 27.

<sup>134</sup> Dans les numéros d'avril—mai—juin 1888, pp. 169—176, 215—222, 263—271. Cf. Cl. WILLARD, *Les Guesdistes*, p. 709.

<sup>135</sup> Lettre à Laura Lafargue, 9 mai 1888, *Corr.* II, 129.

<sup>136</sup> *Corr.* I, 331.

<sup>137</sup> *Op. cit.*, p. 170.

<sup>138</sup> Ainsi, un article dont l'auteur s'en prend à Jules Vallès, provoque cette observation: "Aussi décidée que soit la Direction de la *Revue socialiste* à laisser à chacun son franc parler, il nous est impossible de laisser passer sans protester cette appréciation. . ." (1888, I, p. 45). Étant donné qu'il s'agit de Vallès, la réaction est en dernier ressort compréhensible. Ce qui est, par contre, bien plus surprenant, c'est la manière dont la rédaction réagit à un article, dont l'auteur — mais c'était "le citoyen Desmoulin, gendre et

ment "un chantier de travail en commun", mais aussi "un terrain neutre"<sup>139</sup>, chaque fois qu'il arrive à un auteur de toucher à des personnes, craint de compromettre "son impartialité de jugement", comme il est dit dans une autre note, jointe à un article d'actualité.<sup>140</sup> On comprend, dans ces conditions, que le pamphlet de Lafargue y suscite de sérieuses réserves, pour au moins deux raisons: d'une part, il déplaît par son style même, d'autre part, il va à l'encontre de l'idée que Malon et la plupart de ses collaborateurs se font de Hugo. Prenons d'abord le cas de Malon.

En parlant, dans son *Histoire du socialisme*, de la période 1830—1848, il part de l'idée que la littérature de ce temps "était saturée de socialisme" et que "l'on voyait même des conservateurs . . . jeter des cris de détresse et réclamer une réorganisation sociale."<sup>141</sup> Victor Hugo, lui, "faisait entrer la philanthropie dans ses vers", ce qui amène Malon à reproduire trois strophes entières de la *Charité* (dont on trouve même une illustration dans l'ouvrage). Une longue note de la même page<sup>142</sup> explique que, depuis, "le socialisme de V. Hugo s'est un peu accentué" et pour preuve, Malon renvoie aux *Misérables*, d'une part, à *Quatre-vingt-treize*, d'autre part. Il extrait deux passages de ces deux romans pour illustrer cette évolution. Il vaut la peine de les transcrire ici, tant ils sont diamétralement opposés à l'idée que Lafargue, au contraire de Malon, se fait d'une telle évolution.

"Encouragez le riche (!) [le point d'exclamation est de Malon], protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez fin à l'injustice, abus du fort au détriment du faible . . . proportionnez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, faites l'enseignement gratuit et obligatoire pour l'enfance, faisant de la science la base de la virilité; faites l'éducation des intelligences, tandis que vous occupez les bras, soyez en même temps un peuple puissant et une famille de gens heureux, démocratisiez la propriété, non pas en l'abolissant, mais en l'universalisant, de manière que tous sans exception deviennent propriétaires, chose plus facile qu'on ne croit. (*Les Misérables*)"

"Vous voulez la misère secourue, je veux la misère supprimée. D'abord supprimez les parasitismes du prêtre, du juge, du soldat; que tout homme ait une terre, que toute terre ait un homme; appliquez la science à la production, faites travailler pour vous la nature et ses forces . . . Donnez l'égalité à la femme.

Soyons la société humaine, plus grande que nature. Au lieu de la bête

disciple de Pierre Leroux" — se laisse emporter contre l'Académie: "Nous laissons à l'auteur l'entière responsabilité de ses appréciations . . ." (1888, I, p. 159). On se demande pourquoi tant de respect pour une Académie qui n'en manifeste aucun pour le socialisme.

<sup>139</sup> B. MALON, "Entrée en ligne", 1885, I, pp. 2, 3.

<sup>140</sup> 1891, I, 385.

<sup>141</sup> T. II, chap. XV: *Le socialisme en France de 1830 à 1848*, p. 290.

<sup>142</sup> Ibid., p. 291.

ouvrière, comme la fourmi et l'abeille, devenons l'intelligence reine. La société, c'est la nature sublimée. (*Quatre-vingt-treize*)"

Dans un autre chapitre du même ouvrage<sup>143</sup>, Malou cite textuellement un discours de Hugo, dirigé contre les gens du parti de l'Ordre, et le commente en ces termes: "Ce jour où il dit ces paroles, le grand poète expia dignement l'erreur qui l'avait fait aller d'abord du côté de la rue de Poitiers." Malou préfère ne pas s'appesantir sur cette "erreur", il lui arrivera même de l'oublier tout à fait, comme dans cette longue étude sur *Les collectivistes français* où, à propos des journées de Juin, il trouvera le moyen d'assimiler Lamartine lui-même aux Cavaignac, Falloux, Lamoricière, Thiers, etc., "tous acharnés à l'écrasement du prolétariat", sans seulement faire allusion à Hugo.<sup>144</sup>

En juin 1885, un certain "Almaviva" rend hommage à Hugo dans un long article de la *Revue socialiste*. "Le Titan littéraire, dit-il, . . . touche au socialisme par sa pitié intellectuelle pour les faibles; par sa haine tenace du despotisme, par son culte de la liberté et de l'humanité, par son « . . . Obstination farouche d'être doux. » La peine de mort n'eut pas d'ennemi plus constant, on se rappelle *Le Dernier jour d'un condamné*, l'instruction populaire d'apôtre plus fervent, la bienfaisance de chantre plus pénétrant . . . Nos troubles politiques le virent toujours parler de clémence aux vainqueurs. Il fut bien, comme le dit Rochefort dans *l'Intransigeant*, le grand Amnistieur . . . Le premier acte politique de Victor Hugo fut de sauver, en 1839, Barbès de l'échafaud, et si en Juin 1848, il fut si malheureusement avec les Falloux, les Cavaignac, les Lamoricière contre le peuple, en 1871, il ne siégea pas à Versailles. Le jour de la défaite, il trouva de nobles accents pour plaindre les accablés, pour célébrer leur courage devant la mort et pour sommer, bien vainement hélas! le funeste Thiers de modérer la répression . . . Il fit plus, il offrit un asile aux proscrits de la Commune, et c'est pour cela qu'il fut expulsé de la Belgique . . . Certes, *l'Année terrible* a plus d'un vers regrettable sur la Commune que le grand poète jugea un peu d'après les Tyrtées sanglantes du massacre versaillais . . . Mais, au moins, il fut toujours l'apôtre de l'amnistie. — Si donc comme hommes, comme Français, nous devons saluer dans son Panthéon le plus grand génie littéraire du siècle, comme socialistes nous lui devons un souvenir."<sup>145</sup> D'autant plus que le poète "fut à ses heures socialiste, très modéré, il est vrai . . ."<sup>146</sup> Plus loin, Almaviva cite longuement diverses pièces de *l'Année terrible* qu'il commente ainsi: "Il y a bien là quelques incorrections socialistes. Victor Hugo aime le peuple sans le connaître assez et plus en Olympio qu'en Prométhée. Mais n'oublions pas que lorsqu'il chantait ainsi nos morts [ceux de la Commune], les plus grands

<sup>143</sup> T. II, chap. XIX: *Le Socialisme pendant la seconde République française*, p. 533—534.

<sup>144</sup> *Revue socialiste*, 1887, I, 125.

<sup>145</sup> *Ibid.*, 1885, I, 493—494.

écrivains de la France démocratique, Louis Blanc et George Sand non exceptés, faisaient chorus contre les socialistes avec les pourvoyeurs versaillais, tant était fort le vent de calomnie et de haine déchaîné par le trop coupable Thiers contre le grand Paris, foulé aux pieds, contre les prolétaires vaincus, contre les socialistes écrasés.”<sup>147</sup>

Almaviva termine ainsi son article nécrologique :

“Les grands génies littéraires, on ne l’a pas assez remarqué, vivent surtout dans l’âme du peuple par leurs qualités morales . . . Victor Hugo, abstraction faite de son indestructible monument littéraire, sera surtout l’homme de la clémence, de la douceur et des réformes sociales; c’est par là que le vingtième siècle le comptera comme l’un de ses plus illustres précurseurs.”<sup>148</sup>

Almaviva, on le voit, est plus sévère que Malon, il n’ignore pas que Hugo était “contre le peuple” en juin 1848, qu’il condamnait la Commune, mais, une fois ces erreurs mises en évidence, les “incorrections socialistes” expliquées, il rend hommage à l’apôtre de l’humanité, au partisan de l’abolition de la peine de mort, au défenseur des faibles, au partisan de l’instruction populaire et, surtout, au poète qui a pris la défense des vaincus de la Commune. Ce n’est donc pas que la *Revue socialiste* veuille rejeter par principe toute critique de Hugo, il lui arrive même de laisser passer un article qui n’est point trop tendre pour le poète, celui de Jules Bernard : *Les lettres devant la plèbe*.<sup>149</sup> On y lit par exemple :

“De la pitié, de la pitié, toujours de la pitié; ils n’ont que de la pitié.

La Cosette au sceau<sup>149a</sup> des *Misérables* et le *Claude Gueux à la hache*: groupes de pitié de ce bonasse bourgeois de génie qui fut Hugo. Tous, tous; un même vent de charité dédaigneuse presse leurs mots, enfle leur phrase. Ah! que sonne clair le bourru : «Au pavé, mon camarade; nous casserons la croûte après» de Vallès; que tinte franc la fusillade de ses mots d’émeute ou de misères . . . ou les limpides et rugueuses phrases de Cladel . . . Hugo parlait au peuple comme aux enfants, avec la même bonté de vieillard à tout petit: une bonté de riche à pauvre. Quand donc leur encre battra-t-elle en mesure avec le sang des plèbes? Quand donc descendront-ils des chaires de Sorbonnes (*sic*) ou des marches d’Instituts pour écrire dans la mêlée de la rue, à hauteur du Peuple? . . .”

Si cet article, exceptionnel, passe, c’est parce qu’il ne touche à Hugo qu’en passant et qu’il lui oppose justement Vallès et Léon Cladel. Il n’y a pas de commune mesure entre la critique d’Almaviva et de Jules Bernard, et celle de Lafargue. Ceux-là font tout au plus des reproches, celui-ci dénonce

<sup>146</sup> Ibid., p. 494, en note.

<sup>147</sup> Ibid., p. 497.

<sup>148</sup> Ibid., p. 501.

<sup>149</sup> 1886, II, 809—811. Le passage qui suit, se trouve p. 811.

<sup>149a</sup> Il faut lire probablement *sceau*.

avec véhémence. L'esprit qui anime la *Légende*, le ton qui la caractérise sont absolument étrangers à la *Revue socialiste*. Et non seulement parce que, parmi ses lecteurs (et ses collaborateurs), il y a beaucoup d'admirateurs de Hugo. Le désaccord est plus profond que cela.

Bien que la revue se propose d'"offrir à tous les chercheurs actuels du socialisme, qu'ils soient modérés ou violents, autonomistes ou autoritaires, pacifiques ou révolutionnaires, mutuellistes ou communistes, positivistes ou collectivistes, leur part de champ et de soleil dans une revue d'élaboration collective"<sup>150</sup>, en fait elle s'ouvre rarement devant les "violents". Elle préfère la modération et ne se fait pas faute de critiquer les extrémistes. Témoin cette étude de Georges Renard, sur le *Collectivisme marxiste*<sup>151</sup>, où on peut lire, à propos de Gabriel Deville et son *Aperçu sur le socialisme scientifique*:

"Qu'on ne leur parle pas de liberté, de fraternité; ils (= les doctrinaires du socialisme scientifique) ne voient là que de grands mots sonores et vides, impuissants à amener le moindre changement dans les moeurs ou dans les lois. — «L'intérêt, dit le même écrivain (= Gabriel Deville), est le point de départ réel de toutes les actions humaines.» Les disciples de Marx, poussant à l'extrême les idées du maître . . . rompirent ainsi avec la tradition française, se moquèrent des principes, les traitaient de *blagues bourgeoises* ou de *chinoiseries*, répudièrent enfin, comme M. Taine et les philosophes d'Outre-Rhin, toute aspiration vers un idéal quelconque."

Traiter les principes de "blagues bourgeoises" et de "chinoiseries", c'est exactement le vocabulaire de Lafargue.<sup>152</sup> Gabriel Deville est d'ailleurs presque un disciple, il dédicacera plus tard, en 1896, ses *Principes socialistes*, entre autres, à Lafargue "aux articles de qui a été due enfin une connaissance plus complète de la théorie et, par suite, une correction plus grande".<sup>153</sup> Dans la mesure où Hugo se fait le porte-parole d'un idéal de justice et de liberté, d'une foi inébranlable dans le progrès de l'humanité et dans la victoire de la civilisation sur la "barbarie", on l'accueille avec sympathie à la *Revue socialiste*, d'autant plus qu'il se distingue par là de la plupart des écrivains contemporains. Ce n'est pas par hasard que Jules Bernard, dans l'article déjà cité, souligne le divorce entre les artistes du temps et le peuple, qui ne comprend rien à leurs problèmes et à leurs productions; il dénonce "leur orgueil de barde, froissé par l'indifférence de Jean Labeur" et parle de leur "sens artistique exacerbé par leur plus ou moins de nervosisme" (*sic*)<sup>154</sup>. Ce qui

<sup>150</sup> B. MALON, "Entrée en ligne", 1885, I, 1.

<sup>151</sup> 1887, II, 583—600. Le passage cité se trouve p. 585.

<sup>152</sup> Cf. dans la *Légende* même (p. 75-6) le passage où il raille les "Prudhommes, pour qui tout Mangin, jonglant avec les vocables Liberté, Égalité, Fraternité, Humanité, Cosmopolitisme, États-Unis d'Europe, Révolution et autres *balançoires* du libéralisme, est un révolutionnaire . . ."

<sup>153</sup> Cité par J. GIRAULT, *Introduction*, p. 62.

<sup>154</sup> *Les lettres devant la plèbe*, pp. 809, 810.

est visé ici, c'est cette "bohème littéraire" que Malon a si vigoureusement dénoncée dans son *Histoire du socialisme* à propos de Gautier et de Baudelaire, le premier, auteur d'un "livre malsain", *Mademoiselle de Maupin* dont la préface, "avec quelle haine prudhommesque", "raille le socialisme"; le second, un dépravé ayant "en parfaite horreur les philanthropes, les progressistes, les utilitaires, les humanitaires, les utopistes et tous ceux qui prétendent changer quelque chose à l'inviolable nature et à l'agencement fatal des sociétés" et considérant le progrès, d'après Edgard Poe, "comme une extase de gobe-mouches".<sup>155</sup>

On comprend mieux maintenant le respect dont on entoure Hugo à la *Revue socialiste*. Dans telle chronique dramatique, qui précède de peu la publication de la *Légende* de Lafargue, la Comédie-Française est exhortée par l'auteur à se souvenir "des grands noms qui font sa gloire: de Corneille, de Molière, de Victor Hugo"<sup>156</sup> et le même auteur, en guise de réponse probablement au pamphlet de Lafargue, fera l'éloge de *Ruy Blas*, dont le héros "symbolise le peuple génial torturé dans son intelligence, dans son coeur, dans sa dignité d'homme". Ce drame, dit-il, "respire une sublime pitié pour les malheureux, pitié qui domine l'oeuvre entière de Victor Hugo, et qui le fait nôtre". L'auteur de *Ruy Blas* est de ceux qui "sont en quelque sorte les précurseurs du théâtre socialiste".<sup>157</sup>

Lafargue, qui n'avait pas une très haute opinion de *Ruy Blas*<sup>158</sup>, n'aurait jamais souscrit à ce jugement. Il a dû plutôt partager l'opinion de Zola, dont il avait lu *Le roman expérimental*: "Si l'on met à part le clan des admirateurs farouches... tout le monde hausse les épaules aujourd'hui devant les invraisemblances de *Ruy Blas*... Voyez-vous le peuple dans *Ruy Blas*, dans ce laquais de fantaisie qui a été au collège, qui rimait des odes avant de porter la livrée, qui n'a jamais touché un outil et qui, au lieu d'apprendre un métier, se chauffe au soleil et tombe amoureux des duchesses et des reines! *Ruy Blas* est un bohème, un déclassé, un inutile; jamais il n'a été le peuple."<sup>159</sup>

Le cas de Hugo montre très clairement l'abîme qui sépare la *Revue socialiste* des "collectivistes marxistes". A la reuve de Malon, on cherche plutôt à attirer les intellectuels en général et les écrivains en particulier, on voudrait voir en eux des sympathisants, des "précurseurs" ou même des alliés. Cet effort de gagner des sympathies va parfois jusqu'à l'exagération, comme dans cet article de Robert Bernier, *Le socialisme et l'art*, où — à propos de l'*Argent* de Zola (ce qu'on comprend mieux), mais aussi à propos de la *Fille Élisa* d'Edmond de Goncourt — l'auteur ose déclarer: "nous ne connais-

<sup>155</sup> T. II, 295.

<sup>156</sup> 1891, I, 507.

<sup>157</sup> 1891, N° d'août, p. 243—244.

<sup>158</sup> Cf. *Légende*, p. 62.

<sup>159</sup> *Lettre à la jeunesse*, dans *Le roman expérimental*, Garnier-Flammarion, 1971, p.

sons point d'artiste qui n'ait en ses oeuvres affirmé un sentiment socialiste, et cela en dépit de ses origines, de son éducation, de ses préjugés".<sup>160</sup>

On peut se demander, après tout ce qui précède, ce qui a pu décider la rédaction de la revue à accepter le manuscrit de Lafargue. L'esprit de la revue n'a pas changé, la note de la rédaction en témoigne assez. Ce qui a changé, c'est la situation de Lafargue dans le mouvement socialiste français. Le rôle qu'il avait joué dans la préparation du 1<sup>er</sup> mai 1890, le mettait au premier plan et augmentait sensiblement son autorité. Au printemps de 1891, il était en train de préparer encore les manifestations du prochain 1<sup>er</sup> mai et, vers la mi-avril, partait en tournée de propagande en province. Il a dû remettre le manuscrit de la *Légende* à Malon début avril.<sup>161</sup> Le 11 avril il a prononcé un discours à Fourmies dont on allait se servir contre lui au fameux procès de Douai, en juillet 1891. Il y était accusé d'avoir tenu des propos "incendiaires", responsables selon l'accusation des événements sanglants dont Fourmies a été le théâtre le 1<sup>er</sup> mai. Lafargue s'est vu condamné à un an de prison pour "provocation à un attroupement armé". La *Revue socialiste* a publié la première partie de la *Légende* dans son numéro de juin, la seconde partie en août. Il ne fait pas de doute que ces circonstances n'étaient pas étrangères à la publication. Autour du 1<sup>er</sup> mai, un grand mouvement de solidarité s'est développé dans les milieux socialistes et la revue, tout en formulant des réserves, a voulu manifester sa solidarité, cette fois inconditionnelle, avec le militant Lafargue "que toute l'Europe socialiste connaît"<sup>162</sup> et dont on dirait, après son élection à l'Assemblée nationale, en octobre 1891, qu'il était "un des meilleurs écrivains du socialisme français".<sup>163</sup> A la suite des événements de Fourmies, on a déclenché toute une campagne contre ce "meneur" dangereux: "Toutes les forces de la réaction furent mobilisées, Lafargue fut couvert d'injures; Déroulède le traitait de «Pablo Lafargue», l'*Écho de Paris* écrivait de lui qu'il est «un étranger, presque un Allemand» et invitait «à renvoyer à l'Allemagne, sa digne patrie, le gendre du prussien Karl Marx»."<sup>164</sup>

### La „ligne“ antihugolienne

En se référant à la lecture de l'*Égalité*, Roger Fayolle constate, comme nous l'avons vu, l'existence d'un courant hostile à Victor Hugo, dont la *Légende* ne serait que l'aboutissement.<sup>165</sup> Malgré les réserves qu'on peut for-

<sup>160</sup> 1891, I, 454.

<sup>161</sup> La note qui accompagne la *Légende* porte la date du 30 mars 1891. V. p. 57.

<sup>162</sup> *Revue socialiste*, 1891, II, 221.

<sup>163</sup> *Ibid.*, 614.

<sup>164</sup> Jean VARLET, *op. cit.*, p. 11.

<sup>165</sup> V. plus haut, p. 15, n. 73.

muler quant au caractère *général* du phénomène dans les milieux guesdistes, il est certain que ce courant existe et qu'il se maintient pendant assez longtemps, même après la disparition de l'*Égalité*. Le *Socialiste*, "Organe du Parti ouvrier" et dont le comité de rédaction comprend Deville, Fréjac, Guesde, Lafargue et Le Tailleur, est fondé en août 1885 et se charge à sa manière de maintenir ce courant. Lafargue, bien, sûr, n'y manque pas une occasion de décocher des traits contre Hugo. Sa critique de la *Sapho* de Daudet, parue dans le numéro du 2 janvier 1886, ironise, à propos du "succès monétaire" qui est "la forme bourgeoise la plus élevée de la gloire", sur ces "bourgeois de toute industrie et de tout commerce" qui "ont proclamé Victor Hugo le plus grand poète des temps présents et passés: n'est-il pas mort cinq fois millionnaire". Dans la partie de la *Religion du Capital*, intitulée *L'Ecclésiaste ou le livre du capitaliste* (N° du 19 juin 1886), on trouve, parmi les "Maximes de la sagesse divine", celle-ci: "Le bourreau qui guillotine un criminel fraude le capitaliste d'un animal à exploiter", que Lafargue commente ainsi en note: "L'Ecclésiaste nous révèle la raison capitaliste de la campagne pour l'abolition de la peine de mort menée avec tant de fracas par Victor Hugo et les autres charlatans de l'humanitarisme." Un auteur anonyme (19 sept. 1885), dans un écrit intitulé *Une Vision*, fait parler "la Bourgeoisie repue, lasse, mais non rassasiée" sur son histoire:

"Mon histoire est grandiose: née dans la boutique sordide, je trône dans les palais. Je suis le centre de l'univers: tout part de moi, tout aboutit à moi. Le paysan et l'ouvrier travaillent pour m'enrichir; les artistes raillaient mes manières et mes idées, je les ai enrôlés dans ma domesticité. Patti chante pour moi, Hugo a écrit pour moi, Meissonier peint pour moi; j'ai imposé mon goût à l'art et mes habitudes à la mode; je dispense la gloire et je distribue les gratifications: — je possède le Capital, le seul Dieu vivant parmi tant de faux dieux."

On pourrait certainement trouver d'autres exemples de ce genre dans ce journal où, en 1902 encore, Charles Bonnier a traité Hugo de "marchand d'idéal" (9—16 mars 1902). "L'idée républicaine, écrivait-il à la fin de son article, dont Hugo fut dans la dernière partie de sa vie le poète attitré, a été bien utile à la bourgeoisie; elle lui a valu son pesant de massacre . . . Et cependant le prolétariat reconnaissait peu à peu que c'était lui qui devait réaliser cet idéal qu'on lui prônait . . . Mais lorsqu'il voulut se réclamer de cet idéal, la bourgeoisie ne le reconnut plus, et par deux fois, en juin et en mai, le poète tonna coi tre les prolétaires égarés et les criminels."

Pour ce qui est de l'efficacité de ce courant antihugolien, c'est une autre question. La continuité, en elle-même significative, n'est pas tout. On doit en effet se demander dans quelle mesure ce courant a pu trouver audience en France. Or, ce que nous savons de la situation de la presse socialiste, en général, et des journaux guesdistes, en particulier, nous confirme plutôt dans

l'idée que cette audience a été très limitée. "La presse socialiste, écrit Pierre Albert<sup>166</sup>, eut une vie très difficile . . . Achetés par une clientèle ouvrière, ces journaux ne purent jamais, malgré leurs efforts, s'assurer un grand nombre d'abonnés . . . S'adressant à un public populaire, ces feuilles se heurtaient à la concurrence écrasante des grands journaux à cinq centimes contre lesquels elles étaient incapables de lutter." "La presse collectiviste, dit à son tour Claude Willard<sup>167</sup>, souffre gravement aussi de la faiblesse de ses équipes de rédaction . . . Le P.O.F. ne réussit jamais, même pour son organe central, *Le Socialiste*, à faire fonctionner un véritable secrétariat de rédaction . . ." "Dans l'ensemble, constate le même auteur, le P.O.F. n'atteint, par sa presse, qu'une frange très mince de lecteurs. Il souffre cruellement de l'absence d'un grand quotidien parisien; *Le Socialiste* est presque une feuille confidentielle."<sup>168</sup>

Madeleine Reberieux dit, à propos du combat que Lafargue a mené contre le "romantisme hugolien": "Les faits montreront bientôt que cet effort était voué à l'échec dans un pays où la littérature humanitaire avait si profondément imprégné la conscience populaire: jusqu'à l'intérieur du syndicalisme révolutionnaire dont Lafargue était par certains côtés si proche, le goût resta très traditionnel. L'ironie de Lafargue ne porta guère atteinte au prestige du «père Hugo». Il y avait peu de bases en France pour une «révolution culturelle»."<sup>169</sup> Ce constat est valable pour tout le courant antihugolien, d'autant plus que celui-ci n'a pu s'assurer le moyen d'atteindre la "conscience populaire". L'isolement du *Socialiste*, c'est aussi l'isolement de ce courant.

Cet isolement toutefois doit être jugé à son tour d'une façon nuancée. Il ne fait pas de doute qu'en France, cet isolement s'accroît autour de 1900 dans la mesure même où le courant représenté par Jaurès s'affirme. A lire la conférence de Jaurès sur *L'art et le socialisme* (13 avril 1900), on voit tout de suite quelle différence radicale le sépare, dans sa vision de la civilisation bourgeoise, de Lafargue. S'il critique Hugo, comme Lafargue l'a déjà fait, pour son incompréhension totale de Darwin, dans laquelle il voit la preuve de "la plus prodigieuse incohérence", il n'en salue pas moins en lui un des "plus hauts génies" du XIX<sup>e</sup>. siècle, qu'il place d'ailleurs, à la différence de Lafargue<sup>170</sup>, à côté de Goethe. <sup>171</sup> S'il rappelle le Hugo qui "avait commencé par célébrer les vierges de Verdun, et l'ancienne royauté, et les dogmes et les cultes, et le trône et l'autel", c'est pour démontrer ensuite qu'il a lui-même subi l'influence décisive de Fourier et de Saint-Simon: "Hugo ne s'est pas enfermé dans le culte des idoles tombées; il a senti le grand courant des siècles et il a écrit

<sup>166</sup> *Histoire générale de la presse française*, t. III, 369—370.

<sup>167</sup> *Les Guesdistes*, p. 142.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>169</sup> *Art*, cité, p. 16.

<sup>170</sup> Cf. *Légende*, p. 81.

<sup>171</sup> *Études socialistes*, II, p. 148—149.

*La légende des Siècles.*<sup>172</sup> Jaurès, d'une part, dénonce le déclin de la "démocratie bourgeoise", mais il se montre, d'autre part, beaucoup plus compréhensif à son égard, puisqu'il ne prétend pas que sa "fécondité créatrice soit totalement épuisée".<sup>173</sup> Au lieu de présenter la révolution future comme un "incendie", comme le "grand chambardement final" (c'était là le vocabulaire du messianisme révolutionnaire des années 80), il veut rassurer les artistes, les gagner pour la cause de la transformation de la société: "les artistes ne peuvent avoir peur de nous", dit-il.<sup>174</sup>

A la suite de ce changement d'attitude, de cette nouvelle orientation dans le domaine de la culture, on voit même réapparaître la tendance, déjà signalée à propos de la *Revue socialiste*<sup>175</sup>, d'étendre la notion de socialisme au-delà du possible, en identifiant le socialisme avec ce qu'on appellera plus tard l'héritage culturel. Ainsi, Jules Renard, dont on connaît les sympathies socialistes et l'admiration pour Jaurès, expliquera en 1906: "Tous les hommes que j'admire dans le passé étaient des socialistes. Quel est l'homme de génie qui ne regarderait pas avec pitié le désordre universel? Ils avaient l'air de s'accommoder de leur temps, parce qu'il faut vivre, mais on sent à plus d'une page que leur coeur «se rompt», selon le beau mot de Victor Hugo. Socialiste, Montaigne, socialiste, La Fontaine, La Bruyère et Molière, et Buffon (oui, Buffon), et tous. Victor Hugo est mort socialiste."<sup>176</sup>

Lafargue n'ignore pas ces changements. En 1902, il trouve le moyen d'éditer en brochure la *Légende de Victor Hugo*, accompagnée de cette note de "l'éditeur" (en réalité la sienne): "La célébration du centenaire de Victor Hugo, qui donne de l'actualité à cette étude, nous a suggéré l'idée de la republier: écrite au lendemain de sa mort, elle n'a pas encore perdu son originalité, le côté de la vie publique de Hugo qu'elle expose n'ayant été ni discuté, ni analysé." La brochure contient huit pages supplémentaires sur *Le Parti Ouvrier Français*, destinées aux militants. On ne connaît pas le tirage de cette publication, mais l'intention de Lafargue est claire: il tient à la diffusion de son pamphlet et il en souligne l'actualité. Il fait bien l'impression de quelqu'un qui est sur la défensive.

Il faut reconnaître que la réception de la *Légende* est très mal connue et pas seulement en France. Le jugement favorable d'Engels est un fait, mais on ignore si les lecteurs de la *Neue Zeit* l'ont partagé. Georges Stolz affirme: "Lafargue est, à côté d'Engels, le collaborateur le plus en vue de la *Neue Zeit* de Kautsky. Ainsi, s'il ne lui fut pas donné de créer une importante école française marxiste, Lafargue eut, malgré cela, une influence continue et déci-

<sup>172</sup> Ibid., p. 154.

<sup>173</sup> Ibid., p. 145.

<sup>174</sup> Ibid., p. 144.

<sup>175</sup> Cf. plus haut, p. 30-31.

<sup>176</sup> Lettre à Vadez, 20 sept. 1906, *Correspondance*, p. 341—342.

sive sur le marxisme allemand et, par son intermédiaire, sur les autres écoles marxistes.<sup>177</sup> Peut-on en conclure que la *Légende* fut favorablement accueillie en Allemagne ? Mehring, lorsqu'il dit de Lafargue, qu' "en fait, c'était à moitié un bon vivant, à moitié un pédagogue et, en tout cas, un dialecticien né, un Diderot"<sup>178</sup> n'exclut peut-être pas la *Légende* de cet éloge. En Russie, je ne sais pas si Plékhanov a lu le pamphlet de Lafargue, on sait, par contre, qu'il a beaucoup admiré le portrait que Tchernichevsky avait brossé de Victor Hugo. Dans un article intitulé *Karl Marx et Léon Tolstoï*, il reproduit textuellement ce portrait, en le qualifiant de "vraiment génial".<sup>179</sup> Étant donné que Jean Fréville reprend ce texte dans l'*Introduction des Critiques littéraires* de Lafargue, il n'est pas sans intérêt de le transcrire ici, d'autant plus qu'il fait partie de ce qu'on pourrait appeler le dossier Hugo de la critique marxiste. (Il se trouve dans *Récit de la guerre de Crimée* et date de 1863.)<sup>180</sup>

"Jusqu'en février 1848, Victor Hugo ne sut pas ce qu'il pensait en politique, n'ayant pas eu l'occasion d'y songer : c'était un excellent homme, un bon père de famille, un honnête citoyen, qui sympathisait partout avec le bien, la gloire de Napoléon I<sup>er</sup> et la magnanimité d'Alexandre I<sup>er</sup>, le bon cœur de la duchesse d'Orléans, mère de l'héritier du roi Louis-Philippe, et l'infortune de la noble duchesse de Berry, mère du rival de ce roi et de cet héritier : il aimait l'admirable talent de Thiers, rival de Guizot, et l'éloquence simple et géniale de Guizot (qui fut peut-être le plus grand orateur de cette époque), l'intégrité d'Odilon Barrot, l'adversaire de Guizot et de Thiers, le génie et la probité d'Arago, célèbre astronome et leader des républicains à la Chambre, la générosité des fouriéristes, la bienveillance de Louis Blanc, la magnifique dialectique de Proudhon ; il aimait les institutions monarchiques et aussi tout ce qu'il y a eu de bien en dehors d'elles, comme la République de Sparte et Guillaume Tell. . ."

Ce portrait, que Plékhanov admire, a ceci de commun avec celui qui se dégage de la *Légende* de Lafargue, qu'il vise également la vie publique et l'incohérence idéologique de Hugo. Mais il en diffère aussi sensiblement, comme le remarque très judicieusement Hoffenschefer : "ce qui fait, dit-il, la supériorité de la caractérisation qu'a donnée Tchernichevsky de l'homme dont « la bonne volonté n'avait d'égale que l'influence néfaste qu'il avait exercée inévitablement sur tout le monde », c' est que — à l'encontre de Lafargue, qui a déduit les métamorphoses politiques de Hugo de son égoïsme et de son arrivisme bourgeois — le critique russe n'a vu chez lui que de « bonnes » et de « nobles » intentions."<sup>181</sup>

<sup>177</sup> Op. cit., p. 27.

<sup>178</sup> Cité par STOLZ, p. 22.

<sup>179</sup> L'article en question a paru en janvier 1911 dans les N<sup>os</sup> 19—20 du *Social-Démocrate*, journal bolchévique.

<sup>180</sup> Cf. J. FRÉVILLE, *Introduction*, p. XII—XIII.

<sup>181</sup> Op. cit., p. 167.

Hoffenschefer rapporte le jugement qu'un critique russe, I. Steklov, a porté, en 1918, sur le contenu politique de la *Légende*. Steklov est probablement le premier à s'interroger sérieusement sur le genre même de cette oeuvre, qu'il a grand soin de ne pas prendre pour une critique littéraire: "Dans ce pamphlet, dit-il, l'auteur s'en prend avec audace à une idole bourgeoise, qu'il s'efforce de démasquer et de renverser du socle que, selon lui, il ne méritait pas. Il se peut que, dans *La légende de Victor Hugo*, il y ait beaucoup d'injustices, il se peut qu'elle renferme pas mal d'exagérations, il se peut que l'attitude négative de Lafargue devant l'oeuvre purement littéraire du grand romantique ne s'appuie pas sur des arguments sérieux, — mais en fait tout cela n'intéresse pas l'auteur. La physionomie littéraire de Hugo n'y est évoquée qu'en passant, en deux mots, dans des allusions à l'enflure et à l'emphase de ses oeuvres; pour Lafargue, Hugo n'est intéressant qu'en tant que type social. Sa brochure n'est pas une étude critique, mais un pamphlet politique qui, au-delà du cercueil du poète disparu, veut atteindre d'un nouveau coup la classe hypocrite et odieuse des exploités."<sup>182</sup>

Lorsque Jean Fréville publie, en 1936, les *Critiques littéraires* de Lafargue, il admet d'emblée que la *Légende* est "un pamphlet politique plutôt qu'une critique littéraire"<sup>183</sup> et que son auteur "ne prétend pas étudier l'oeuvre du prodigieux manieur de rythmes et d'images",<sup>184</sup> mais il n'en pense pas pour autant qu'on puisse contester la vérité du portrait qui s'en dégage:

"A l'heure où triomphait la République opportuniste, écrit-il, celle de Gambetta mort et de Ferry vivant, Lafargue stigmatisait l'écrivain qui avait si parfaitement incarné l'opportunisme. Il découvrait, en lui arrachant son masque, le visage de ce champion désintéressé du progrès", etc.<sup>185</sup>

Fréville adopte donc résolument la position qui a été celle de Lafargue lui-même en 1885 et, pour appuyer sa thèse, il reprend, certainement d'après Hoffenschefer, dont il a utilisé l'étude de 1933, le texte déjà cité de Tchernichevsky:

"Lafargue heurtait le sentiment des libéraux, des réformistes, des partisans de la collaboration des classes, des démocrates. . . Mais il se rencontrait avec un démocrate révolutionnaire russe, estimé par Marx, aimé par Lénine, Tchernichevsky. . ."<sup>186</sup>

Et pourtant, Jean Fréville ne manque pas de relever le sectarisme de Lafargue, "ses faiblesses et ses insuffisances", qu'il met sur le compte du guesdisme principalement; il ne manque pas de critiquer sa conception du romantisme, "littérature de classe".<sup>187</sup> Ce qui revient à dire que la *Légende*

<sup>182</sup> V. dans HOFFENSCHER, p. 175, n. 1.

<sup>183</sup> *Avant-propos*, p. VII.

<sup>184</sup> *Introduction*, p. XI.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. XII.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. XII.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. XX.

n'est pas à ses yeux et à ce moment-là une oeuvre de sectaire. Cette attitude ne doit pas surprendre, elle se situe dans une vieille tradition dont la liquidation ne commence justement qu'au moment même de la réédition de la *Légende*. Fréville, dans sa présentation, salue en Lafargue "le premier et jusqu'ici le seul grand critique marxiste qu'il y ait eu en France"<sup>188</sup>, le premier qui a "abordé en marxiste les problèmes des superstructures idéologiques et de la littérature", et il dit sa conviction qu' "aucun exemple, dans ce domaine, ne saurait être plus actuel"<sup>189</sup>. L'éditeur du livre annonce d'ailleurs une étude de lui, "en préparation", sur Lafargue, dans la collection "Socialisme et culture". Si cette étude n'a jamais vu le jour, c'était précisément parce qu'elle n'était plus commandée par l'actualité.

### Critique marxiste et héritage culturel dans les années 30

On sait que, dans les années 30, la critique marxiste, en France comme ailleurs, est arrivée à un tournant de son histoire, qui devait marquer pour longtemps son évolution. Partie à la recherche de méthodes susceptibles de fonder scientifiquement l'interprétation du fait littéraire, elle s'est trouvée tout naturellement amenée à retourner à ses propres sources pour retrouver et rétablir une continuité dont elle avait désormais un pressant besoin. D'importants travaux de recherche ont été commencés, notamment à Moscou, à l'Institut Marx—Engels—Lénine, et qui ont abouti, entre autres résultats, à la publication par le professeur Lifchitz, des écrits littéraires de Marx et Engels, dans un gros volume de huit cents pages (en russe). C'était l'époque aussi où Georges Lukács s'est mis à interroger ces écrits littéraires des classiques du marxisme pour en dégager les fondements d'une esthétique marxiste particulière, idée que la plupart des critiques marxistes de l'époque, selon lui, refusaient d'admettre.<sup>190</sup> Dans la première moitié des années 30, il a publié deux études sur ce sujet<sup>191</sup> et il n'était pas naturellement le seul à s'adonner à de telles recherches. Parallèlement à ce travail d'exploration qui allait permettre aux critiques marxistes d'approfondir leurs propres réflexions sur la nature de l'oeuvre littéraire, les problèmes de l'héritage culturel à assumer par le prolétariat se mettaient également au premier plan de l'actualité, d'autant plus qu'en Union Soviétique, le moment est venu de définir une nouvelle politique culturelle. En France, un travail analogue a commencé, en contact permanent avec les recherches entreprises en Union Soviétique. Dès 1936, les

<sup>188</sup> *Avant-propos*, p. VII.

<sup>189</sup> *Introduction*, p. XXIII.

<sup>190</sup> Cf. la *Préface* des trois études que Lukács a publiées en hongrois sous le titre de *La théorie littéraire de Marx et Engels*, p. 5.

<sup>191</sup> *La controverse de Marx, Engels et Lassalle sur "Sickingen"*, 1931; *Friedrich Engels comme théoricien littéraire et critique littéraire*, 1935.

Éditions Sociales Internationales ont sorti, présenté par Jean Fréville, un choix de textes de Marx et Engels *Sur la littérature et l'art*, suivi un an plus tard d'un choix de textes de Lénine et de Staline, sous le même titre. Pour ce qui est de Lafargue, ses oeuvres ont été publiées à Moscou de 1925 à 1931, en trois volumes. Hoffenschefer, en 1933, a consacré une étude à *Paul Lafargue, praticien de la critique marxiste*; en 1936, il a sorti un recueil d'articles de critique littéraire de Lafargue, accompagné d'une introduction et de commentaires. Au début des années 30, en France, on en était encore à déplorer qu'on pût voir en Lafargue "un simple vulgarisateur de la doctrine marxiste": "Pressés de questions, écrivait cependant Varlet, ses détracteurs doivent toutefois avouer qu'ils ignorent la plupart de ses oeuvres."<sup>192</sup> En 1936, Georges Stolz (secrétaire-adjoint de la Fédération Syndicale Internationale), ayant rendu hommage, dans sa brochure, à Lafargue, à son "don original de la pensée dialectique", a souligné son "universalité", dont il voyait une des preuves dans ses écrits littéraires justement: "Comme critique littéraire, il a suivi l'évolution de la littérature de son temps. Nous avons de lui des études sur V. Hugo, A. Daudet, le darwinisme dans le théâtre français, sur le roman de Zola, *l'Argent*, études qui malheureusement ne furent jamais réunies."<sup>193</sup> Le recueil de Fréville sortait au moment même où Stolz terminait sa brochure. Dans son *Avant-propos*, Fréville n'oubliait pas de reconnaître sa dette envers Hoffenschefer qui, "avec un enthousiasme et une ténacité admirables s'est consacré à la «réhabilitation» de Lafargue".<sup>194</sup>

Pendant le même temps, sous la pression des événements, dont l'avènement du fascisme en Allemagne a certainement été le plus important, le mouvement communiste international a adopté une ligne de conduite nouvelle, essentiellement d'ouverture, dont l'application devait avoir d'importantes conséquences dans le domaine culturel. C'est que cette ouverture, en direction des tous les alliés potentiels d'une lutte antifasciste n'était pas seulement politique, mais aussi idéologique et culturelle. La rupture avec les tendances "sectaires", notamment en littérature, était à l'ordre du jour. Les années 30 ont vu, en Union Soviétique, le recul, puis la disparition du "rappisme", dont les conceptions étroites concernant la "littérature prolétarienne" étaient incompatibles avec tout esprit d'ouverture. Le premier congrès des écrivains soviétiques, en 1934, a définitivement adopté le réalisme socialiste que Jdanov a défini, dans son allocution au congrès, comme "la méthode des belles-lettres et de la critique littéraire" et dont l'un des composants essentiels était la sauvegarde et la prise en charge par le prolétariat de l'héritage culturel du passé: "La bourgeoisie, disait Jdanov, a gaspillé son héritage littéraire. C'est

<sup>192</sup> Op. cit., p. 7.

<sup>193</sup> Op. cit., p. 22.

<sup>194</sup> P. VIII.

notre devoir de le recueillir avec soin, de l'étudier, de l'assimiler tout en le critiquant",<sup>195</sup>

En France, c'était Aragon qui allait mener, avec le plus d'éclat, le combat pour ce réalisme socialiste, héritier du passé. Dans une de ses conférences, il expliquait :

"Le problème aujourd'hui que je veux poser devant vous est le suivant : Qu'y a-t-il de vivant, qu'y a-t-il à reprendre dans les grands mouvements créateurs qui nous ont précédés, et pour fixer les idées *dans le romantisme à son époque héroïque, aux jours de la bourgeoisie montante, dans le naturalisme quand il s'appuie sur les premières poussées du prolétariat?* Qu'y a-t-il de vivant à reprendre dans les divers errements des poètes, des écrivains, depuis les heures de la Commune de Paris jusqu'à celles que nous vivons et qui sont sans doute le prélude d'une nouvelle Arcadie, dont l'exemple nous est donné à l'Est, où retentissent deux grands mots qui nous étonnent et nous font rêver : Réalisme socialiste et Romantisme révolutionnaire ?"<sup>196</sup>

En effet, le concept de romantisme révolutionnaire est né en même temps que celui de réalisme socialiste. Si l'on fait abstraction maintenant de l'usage souvent abusif qu'on en a fait dans la critique des oeuvres contemporaines, on peut constater que le romantisme en général, et Victor Hugo en particulier en ont largement profité. On a vu le "romantisme révolutionnaire" se détacher du "romantisme réactionnaire", Hugo se détacher de Chateaubriand d'une part, d'autre part, de ses propres débuts royalistes. Le fait d'exprimer les aspirations d'une classe *montante* est devenu un critère de valeur qui permettait de classer les écrivains du passé, comme ceux du présent. Dans la pensée d'Aragon, du reste, passé et présent étaient indissolublement liés :

"Réalisme socialiste ou romantisme révolutionnaire : *deux noms d'une même chose*, et ici se rejoignent le Zola de *Germinal* et le Hugo des *Châtiments*. Il fallait pour que cette synthèse fût possible, l'écroulement du capital et la victoire de l'économie socialiste. Le prolétariat au pouvoir n'a rien à cacher, il est riche de toute la vérité humaine. Il n'a pas besoin de mensonge, il peut considérer la réalité."<sup>197</sup>

Dès cette époque, pour Aragon, le réalisme n'était pas simplement une tendance d'histoire littéraire, antinomique à d'autres tendances, comme le romantisme ou le symbolisme, par exemple, mais bien l'expression d'une attitude devant la réalité dont les réalistes déclarés n'avaient pas le monopole.

"Je déclare ici, disait-il dans sa conférence déjà citée, que ce qu'il y a aujourd'hui de vivant dans le romantisme, dans le naturalisme, comme dans

<sup>195</sup> Trad. d'après le texte russe.

<sup>196</sup> *Pour un réalisme socialiste*, p. 73.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 85.

tous les mouvements poétiques et littéraires qui leur ont succédé, c'est ce qu'ils ont contenu de réalisme."<sup>198</sup>

Dans cette conception, le romantisme produit lui-même la possibilité de son dépassement, sans pour autant cesser d'être ce qu'il est: un mouvement lié à l'histoire d'une époque. Aragon n'ignorait pas les "limites" de Hugo, mais il mettait l'accent sur la "leçon de réalisme" de sa poésie:

"*Les Châtiments*, ce n'est pas seulement une oeuvre magistrale contre Napoléon III ou contre Hitler; c'est avant tout une merveilleuse leçon de réalisme dans la poésie. *Les Châtiments*, c'est le déni opposé, une bonne fois pour toutes, aux gens qui croient à l'incompatibilité du réalisme et de la poésie. *Les Châtiments*? Je dirai plus; je dirai quelque chose qui peut choquer certains: c'est la préfiguration, dans la poésie, de ce que nos amis soviétiques ont appelé le réalisme socialiste.

Je sais ce qu'il y a d'outré dans une telle expression. Cependant, ce qui fait la valeur du réalisme des *Châtiments* — poèmes qui prennent absolument toute leur force et leur racine dans la vie, dans la vie réelle — c'est bien la conception telle que pouvait l'avoir Hugo, qui était fort loin d'être un marxiste, de la réalité même de la société dans laquelle il vivait."<sup>199</sup>

Aragon n'était pas, loin de là, le seul à prendre ainsi le parti de Hugo. La campagne qu'il a menée, avec d'autres, pour la reconquête de toutes les valeurs du passé, devait marquer le début d'un processus de revalorisation qui s'étendait d'ailleurs à tous les domaines et entraînait la critique marxiste vers des positions qui étaient tout à l'opposé de celles de Lafargue. Aragon a certainement lu le recueil de Jean Fréville, mais, sauf erreur, il ne s'est jamais prononcé publiquement à leur sujet. Silence qu'il serait difficile d'expliquer s'il avait approuvé les méthodes de Lafargue.<sup>200</sup> Fait significatif:

<sup>198</sup> Ibid., p. 73.

<sup>199</sup> Ibid., p. 65—66.

<sup>200</sup> Dans *Les Cloches de Bâle*, dont un chapitre relate l'enterrement de Paul et de Laura Lafargue, Aragon, par le truchement de son héros, l'ouvrier militant Victor Dehaynin, condamne formellement leur suicide: "Enfin, on peut, on doit critiquer un chef de la classe ouvrière qui déserte son poste . . . Je trouve ça simplement lamentable: pourquoi faut-il que la fille de Karl Marx ait fait cela? . . . *Proletaires de tous les pays* . . . Eh bien, non, nom de Dieu, des phrases comme ça ne permettent pas qu'on se tue un beau jour, ni vu ni connu, je t'embrouille! J'ai tout le respect qu'on voudra pour Paul Lafargue: ça a été un militant du mouvement ouvrier, qui a donné toute sa vie à notre classe, et qui ne l'a jamais trahie. Mais il ne nous a pas donné sa mort. Sa mort n'a rien à voir avec la lutte des ouvriers" (p. 283—284). A ce jugement sévère, on pourrait opposer celui, en fin de comptes admiratif, qui est porté sur Jaurès prenant la parole au congrès de Bâle: "Avec tout ce que vous voudrez de défauts, d'erreurs, Jaurès, à cette minute où la parole encore une fois l'emporte au-delà de sa raison bourgeoise, où il sent, lui, battre ce coeur ouvrier qu'il exprime après tout, malgré tout, Jaurès incarne vraiment la lutte contre la guerre . . ." (p. 433). Y aurait-il quelque rapport entre la condamnation explicite de la "désertion" de Lafargue et celle, implicite, de son oeuvre de critique littéraire? Roger FAYOLLE a certainement raison quand il fait remarquer: "L'image laissée par l'homme a nuï à celle du théoricien et du penseur, volontiers présenté comme un simple vulgarisateur du marxisme, plus soucieux de polémique que de rigueur, et coupable d'erreurs graves . . ." (art. cité, p. 117).

Fréville lui-même a abandonné le sujet et quand il lui arrivait plus tard d'y revenir incidemment, c'était pour prendre ses distances à l'égard de l'auteur de la *Légende*.<sup>201</sup>

La redécouverte de Lafargue, critique littéraire, venait à contre-temps, non seulement parce qu'elle n'apportait aucune contribution immédiatement utilisable aux grands débats de l'époque sur l'héritage culturel, mais aussi parce que, dans l'atmosphère trop passionnée de ces débats, on se préoccupait fort peu de comprendre une oeuvre jugée dépassée. On a toutes les raisons de supposer que *La légende de Victor Hugo* a joué un rôle décisif dans la mise en quarantaine de son auteur, puisque c'est par la *Légende* qu'il a heurté le plus spectaculairement les convictions nouvelles. On ne comprenait pas que, pour Lafargue, comme le dit Hoffenschefer, "l'oeuvre de Hugo n'était encore ni une histoire lointaine, ni un problème d'héritage culturel".<sup>202</sup>

## Le cent cinquantième anniversaire de Hugo et la critique de la LÉGENDE

A lire André Maurois<sup>203</sup>, on croirait que la commémoration du cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Hugo s'est déroulée dans une atmosphère sereine de "respect reconnaissant et comme filial": "Jamais un pays et une oeuvre ne s'étaient entrelacés de plus étroite manière." "Nous avons vu, le 10 juin 1952, l'immense basilique pleine d'une foule recueillie; . . . et, par les hautes portes entrouvertes sur un très vieux quartier de Paris, comme jadis autour de l'Arc de Triomphe, les flots d'une foule populaire battre, par remous immenses, le parvis de Sainte-Genève."

Maurois ne parle que des cérémonies officielles et passe entièrement sous silence la commémoration du cent cinquantième par les communistes français. Et pourtant, celle-ci nous apparaît aujourd'hui comme le trait le plus marquant de cette année 1952, dans la mesure même où elle a rendu manifeste le caractère politique de l'événement. On sait qu'à la suite d'une résolution du Conseil mondial de la Paix, le cent cinquantième de Hugo a été inscrit au programme des commémorations du mouvement et qu'il a été fêté avec éclat en Union Soviétique, en Chine et dans les démocraties populaires. En France, dans l'atmosphère lourde de la guerre froide, les communistes célébraient en Hugo le grand poète progressiste, "défenseur obstiné et con-

<sup>201</sup> Ainsi dans *Karl Marx, Fr. Engels, Sur la littérature et l'art*, p. 128—129: "Son pamphlet contre Victor Hugo vise l'homme, le représentant du libéralisme et de l'opportunisme bourgeois, le champion d'une philanthropie dérisoire et d'un idéalisme trompeur, l'apôtre de la réconciliation des classes; mais Lafargue oublie l'oeuvre elle-même, ses splendeurs, ses côtés progressifs et réalistes, ses ferments généreux, ses appels à la lutte et à la liberté, sa glorification des pauvres gens, ses profondes résonances populaires . . ."

<sup>202</sup> Op. cit., p. 166.

<sup>203</sup> Op. cit., p. 567.

vaincu de la paix”, adversaire du “pouvoir personnel”, ennemi de l’obscurantisme et de la théorie de l’art pour l’art, le poète populaire et patriote, défenseur de l’indépendance nationale.<sup>204</sup> Jacques Duclos, dans un discours, a salué en Hugo un de ces “combattants du passé” que le parti devait associer “aux luttes d’aujourd’hui qui préparent la victoire de demain”.<sup>205</sup> Comme on pouvait s’y attendre, l’anniversaire a trouvé Aragon dans les premiers rangs de ceux qui célébraient le poète et le défendaient contre ses détracteurs passés et présents. Son anthologie “au titre provocant”<sup>206</sup>: *Avez-vous lu Victor Hugo?*, sa conférence sur *Hugo, poète réaliste* ont été ses principales contributions. Le numéro spécial d’*Europe*, les articles polémiques de la *Nouvelle critique* ont à leur tour montré l’ampleur d’une campagne qui étonnait et même irritait certains milieux non-communistes. Dans son compte rendu de la conférence d’Aragon sur *Hugo, poète réaliste*, l’auteur d’un article paru dans le *Figaro littéraire* du 29 mars 1952, laissait tomber ironiquement cette phrase: “Le conférencier est «dans la ligne»”.<sup>207</sup>

Dans ces conditions, Lafargue n’avait guère de chance de revenir au premier plan des débats. La thèse qu’il avait soutenue sur Hugo, on la combattait maintenant énergiquement, chez “ce pauvre René Char”, par exemple, qui osait écrire dans le *Figaro littéraire* du 23 février 1952: “A notre époque, voici le poète le moins indispensable qui soit . . . Un Barnum hâbleur, opportuniste et rusé, comptable pléthorique de ses honneurs et de ses deniers, maniant dans les affaires courantes de l’existence le verbe sauveur comme un stick ou encore comme un coupe-fil.”<sup>208</sup>

*La légende de Victor Hugo*, on la mettait, pour ainsi dire, entre parenthèses. Georges Cogniot a été le seul à en faire directement la critique dans l’article déjà cité. Cet article d’ailleurs ne s’est pas fait faute de relever les contradictions et les erreurs de Hugo<sup>209</sup>. Ses conclusions n’en étaient pas moins positives: “Mais ceci dit, on doit rendre justice à l’authenticité de l’amour du peuple qui animait Hugo, à sa sympathie pour les luttes des opprimés, à sa confiance dans l’homme, à sa conviction de la réalité du progrès, à son intérêt pour les voies futures de l’humanité, pour ces grandes visions de l’avenir dont parle à son propos Henri Barbusse.”<sup>210</sup>

<sup>204</sup> Georges COGNIOT, art. cit., p. 165, 170, 176—177.

<sup>205</sup> Publ. dans la *Nouvelle Critique*, mai 1952, p. 2.

<sup>206</sup> Comme le dit P. Albouy, *La vie posthume de Victor Hugo*, p. XXXIII.

<sup>207</sup> L’article est reproduit par Aragon, en appendice de *Hugo, poète réaliste*, p. 62.

<sup>208</sup> Cité dans l’article intitulé *Hugo vivant*, dans la *Nouvelle Critique* de mars 1952, p. 33. “Barnum”? Cf. *Légende*, p. 75.

<sup>209</sup> “Son évolution idéologique a suivi la voie complexe et contradictoire qui est typique pour la petite-bourgeoisie hésitante et instable” (p. 164). “En politique, Victor Hugo s’est presque constamment trompé” (ibid.). “Loïn d’accepter Babeuf, il n’acceptait même pas Marat” (ibid.). “C’est un fait qu’il n’a ni compris ni admis l’insurrection ouvrière de juin 1848 . . . Il n’a pas davantage approuvé ni compris dans son essence la Commune de Paris” (ibid.).

<sup>210</sup> Ibid., p. 165.

“Et pourtant, un marxiste français, Paul Lafargue, dans le pamphlet politique qu’il a écrit sur la vie publique de Victor Hugo au lendemain de sa mort et de ses pompeuses obsèques... l’appelle «une des plus parfaites et des plus brillantes personnifications des instincts, des passions, des pensées de la bourgeoisie de France». Il insiste sur des traits de caractère de Hugo comme son entente en affaires et son habileté à gérer le produit de ses livres; sur l’attitude politique conservatrice qu’il observe jusqu’en 1849; sur son hostilité à l’insurrection de juin 1848 et à la Commune de Paris; sur son incompréhension, à toute époque de sa vie, du socialisme scientifique; sur sa philosophie spiritualiste. *Mais après ce long relevé d’une trentaine de pages, l’analyse de Paul Lafargue tourne court*: il se borne à exposer, en quelques paragraphes, la thèse, habituelle chez lui, que la littérature romantique, et Hugo en particulier, ont répondu aux «exigences de la bourgeoisie» dans une période historique donnée: sentimentalisme, poésie d’amusement et de rêve, virtuosité de la forme. — Sans manquer de respect à Lafargue, il est permis d’estimer que quelques questions se posent, que le temps écoulé depuis 1885 nous permet de voir, et dont il n’a pas deviné qu’elles pourraient se poser un jour. Par exemple: comment se fait-il que telle et telle oeuvre de Hugo soient, encore aujourd’hui, populaires, chères au prolétariat? — Victor Hugo a-t-il vraiment été le bourgeois tout d’une pièce, parfaitement conséquent avec le schéma de la mentalité bourgeoise, la bourgeoisie faite homme, ou bien a-t-il eu, comme nous l’avons dit, une évolution idéologique plus complexe? — Et enfin de *quelle époque* de la bourgeoisie Victor Hugo est-il l’image? La bourgeoisie d’aujourd’hui se reconnaît-elle en lui? — Victor Hugo a été un représentant éminent de la meilleure époque, de l’époque progressiste de la démocratie bourgeoise.”<sup>211</sup>

Cette critique, on le voit, n’a rien d’une *condamnation*, elle s’efforce même d’expliquer la faiblesse de la thèse de Lafargue comme une nécessité d’époque, comme la conséquence d’un manque de perspective et de recul. Elle conteste non sans raisons l’image d’un Hugo “parfaitement conséquent avec le schéma de la mentalité bourgeoise” et pose enfin la question de sa popularité, ce qui semble suggérer, implicitement, l’idée que les composantes idéologiques d’une grande oeuvre ne sauraient en aucun cas en épuiser tout le contenu. Georges Cogniot rejoint par là, sans pousser plus loin l’analyse, les conclusions que Lénine a tirées de la lecture de Tolstoï. D’un autre côté, cependant, il se borne à constater que “l’analyse de Paul Lafargue tourne court”, sans en examiner davantage les procédés et les résultats dans l’appréciation justement d’oeuvres comme les *Châtiments* et les *Misérables*. On peut se demander aussi si l’argument majeur de cet article — à savoir que Hugo est un représentant de la “meilleure époque” de la bourgeoisie — est

<sup>211</sup> Ibid., p. 179.

finalement compatible avec l'idée exprimée ailleurs par l'auteur, d'après laquelle le romantisme „créateur, progressiste" a été „essentiellement représenté en France par l'oeuvre de Victor Hugo, surtout l'oeuvre de sa maturité et de sa vieillesse".<sup>212</sup> Ce qui revient à dire que le poète a été un représentant de la "meilleure époque" à l'époque même que l'historiographie et la critique marxistes considèrent traditionnellement comme celle du déclin, comme le début de l'ère impérialiste moderne. La contradiction n'est pas qu'apparente: la volonté de prendre en charge l'héritage culturel du passé et de *déposséder* la bourgeoisie de valeurs qu'elle n'est plus digne de gérer, amène plus d'un critique à traiter l'histoire avec un certain volontarisme et à esquiver la discussion approfondie de certains problèmes que pose l'évolution reconnue complexe de tel ou tel écrivain.

Pierre Albouy, dans l'étude qu'il avait publiée en 1951 dans la *Nouvelle Critique*<sup>213</sup>, a très bien vu le problème. Il a montré, d'une part, ce qu'avait de "pratique", d'"instinctive" la reconnaissance de "Hugo révolutionnaire" par les communistes; il a mis, d'autre part, au coeur même de sa réflexion le roman le plus problématique de l'écrivain, les *Misérables*, dont il caractérisait l'univers mental en des termes dont la parenté étroite avec ceux de la critique de Lafargue est manifeste.

"... les marxistes, écrivait-il, eurent peu de mal à expliquer Balzac et à le transformer en lui-même, en révolutionnaire. Et Hugo? En pratique, oui, en ce sens que le prolétariat n'a pas cessé de considérer Hugo comme un poète à lui. Hugo partage avec Balzac les énormes tirages de l'U.R.S.S. Maurice Thorez explique excellemment, dans *Fils du Peuple*, le plaisir qu'il prit à lire, tout jeune, les romans de Hugo. Paul Vaillant-Couturier, en 1935, proclame: «Oui, avec Hugo!» Mais, à vrai dire, il s'agit là d'une prise de position pratique, d'une reconnaissance, pour ainsi dire, instinctive de Hugo révolutionnaire, non point encore d'une explication précise de la valeur révolutionnaire du poète. *L'Humanité* a publié en feuilleton, presque intégralement, les *Misérables*, où Jean Marcenac découvre l'ancêtre des *Communistes* d'Aragon. Marcenac, cependant, reconnaît bien que Lamartine a raison d'écrire (le perfide!) que Jean Valjean — M. Madeleine est, après tout, un habile homme de "bon patron", *«faisant, par charité, travailler une multitude d'ouvriers chastes et probes, à condition que la journée de chacun et de chacune lui rapporterait à lui-même un bon bénéfice!»* (*Cours familial de Littérature*) Car, tout de même, Jean Valjean, le prolétaire, le révolté, il a suffi des patelinades d'un curé — et, en l'occurrence, on a même fait donner un évêque — pour que le chemin d'une vertu bien entendue et rangée le conduise à cet idéal de la

<sup>212</sup> Ibid., p. 162.

<sup>213</sup> "Je ne ferais plus mienne, dit-il dans *La vie posthume de Victor Hugo* (p. III), cette analyse d'une autre époque..." Je n'en pense pas moins que cette étude est un document précieux et que, dans son genre, elle est même la meilleure que la critique marxiste ait produite à l'époque. Elle a paru avant le cent cinquantième anniversaire.

vertu qu'est l'industriel vertueux qui ne manque pas, l'avisé, de placer dans son portefeuille quelques bonnes actions sur les fonds consolidés de la morale évangélique, à escompter sur la chasteté et la sobriété de ses ouvriers. Car qu'ont de mieux à faire les ouvriers que de se garder chastes et sobres ? L'ascension morale de Jean Valjean ? Il est devenu patron.

Et pourtant, Lamartine, dans les mêmes pages, dénonce le roman de Hugo comme subversif, comme « communiste » ! Et Marcenac a raison, pleinement, d'y voir « un livre qui met tout en question ; et d'une façon encore si actuelle, que ce livre est de ceux dont la lecture suffit à orienter une vie, à changer un cœur, à faire à jamais d'un enfant bouleversé un homme qui combattrait pour la justice ». Et l'*Humanité* a fort bien fait de publier les *Misérables* en feuilleton . . .

On conviendra qu'un problème se pose.<sup>214</sup>

Ce problème, Pierre Albouy s'efforce de le résoudre, au lieu de le contourner au moyen de quelques vérités générales. C'est cet effort, honnêtement consenti, qui fait, aujourd'hui encore, tout le prix de son essai d'interprétation. Si ses conclusions rejoignent celles des autres<sup>215</sup>, ses méthodes d'approche le distinguent nettement de la plupart d'entre eux. Cherchant à appliquer au cas Hugo les préceptes de la critique historique marxiste, il ne se contente pas de constater des contradictions, il relève aussi les ambiguïtés et même les mystifications. L'évolution du poète, à un moment donné, lui paraît à tel point « complexe », qu'il lui semble poursuivre un Hugo « fantôme ».<sup>216</sup> Fait significatif, la critique de Lafargue n'est pas pour lui, simplement, une analyse qui « tourne court », mais — toute son étude en témoigne — l'inspiratrice d'une réflexion suivie sur les problèmes que pose l'homme aussi bien que l'oeuvre. Au lieu de rejeter la thèse de Lafargue comme erronée, elle en fait l'instrument — un des instruments plus exactement — de sa propre analyse. On peut même dire que, par certains côtés, son « essai de critique marxiste » se place directement sous le patronage spirituel de l'auteur de la *Légende*, ainsi par exemple, lorsqu'il caractérise le Hugo *ad usum populi* « dont l'ombre portée et rapetissée serait Herriot » :

« Hugo fut, en effet, le poète à retardement des grands principes de 1789 et l'on sait que la mystification bourgeoise fondamentale consiste à persuader le peuple que la révolution a été faite en 89 et en 93 une fois pour toutes, qu'il ne saurait y avoir de démocratie que découlant de la Déclaration des Droits de l'Homme et que tout progrès se réduit à traire l'inépuisable mamelle des immortels principes. Or, c'est la position de Victor Hugo, toute sa foi politique. Tel quel, nous le verrons, du reste, Hugo n'en a pas moins joué quelques mauvais tours à la bourgeoisie. Démagogue ? Sans doute, un

<sup>214</sup> La *Nouvelle Critique* de juin 1951, p. 153—154.

<sup>215</sup> V. notamment p. 160.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 159.

peu moins que l'en accuse Paul Lafargue. Mais sincère, oui, et honnête sur-tout."<sup>217</sup>

Et cet autre passage, encore plus significatif:

"Victor Hugo est anachroniquement optimiste, alors que, pour l'écrivain bourgeois, viennent les temps du désespoir; Victor Hugo est trop généreusement républicain, alors que la bourgeoisie est acculée, de plus en plus, au cynisme . . . Victor Hugo a donné beaucoup trop dans toutes les mystifications petites-bourgeoises pour que Paul Lafargue n'ait pas eu raison, sur le moment, de mettre en garde contre l'aspect démagogue et bavard de Hugo, et ni Marx ni Engels ne se sont fait faute de lancer quelques flèches contre cet utopiste, en fin de compte, assez conservateur."<sup>218</sup>

Lafargue a eu donc raison *sur le moment* de lancer son attaque contre Hugo et sa légende, sa critique comporte une part de vérité dont il faut tenir compte. Pierre Albouy est le seul critique marxiste des années 50 qui tienne effectivement compte de la critique de Lafargue, alors même qu'il se propose de la dépasser, mais de la dépasser tout en l'intégrant. Toutes autres considérations mises à part, cette démarche exceptionnelle est en même temps exemplaire, dans la mesure où elle témoigne d'un effort de réflexion réellement historique. Effort resté sur le moment sans lendemain, pour des raisons qui tenaient essentiellement à l'époque et dont l'autorité d'Aragon en matière de critique littéraire n'était pas la moindre. *Hugo, poète réaliste* allait jeter un éclairage tout nouveau non seulement sur l'oeuvre poétique, mais aussi sur la personnalité de Hugo.

Hugo bourgeois, voire même poète de la Troisième République? Aragon l'admettait sans difficulté, mais ne l'admettait que pour démontrer ensuite que la véritable question, pour lui, n'était pas là. "Victor Hugo, expliquait-il, m'est toujours comme une immense fable, dont la morale est celle de la vie, et il me met en garde contre les jugements qui veulent fixer les hommes, qui ne leur font pas confiance, qui ne tiennent pas compte du développement possible, de la force transformatrice de la vie et de l'histoire."<sup>219</sup> Hugo réactionnaire en politique? "Si nous étudions l'art de ces réactionnaires en politique qui se donnent pour but la description de la réalité, tout au contraire, nous découvrons dans cet art en tant que réalisme, d'une part ses manques, . . . et d'autre part tout ce qui, contre les opinions politiques de nos réalistes réactionnaires, s'est glissé dans leurs oeuvres de vérité historique, de perspective vraie . . ."<sup>220</sup> Hugo toujours changeant? Aragon, loin de lui en faire grief, y a vu au contraire la marque de sa grandeur, ce qui était une façon de réfuter, sans le nommer, Lafargue.

<sup>217</sup> Ibid., p. 148.

<sup>218</sup> Ibid., p. 159.

<sup>219</sup> *Hugo, poète réaliste*, p. 22.

<sup>220</sup> Ibid., p. 26.

“Victor Hugo, lui, ce qui fait son incomparable grandeur, c’est précisément ce que lui reprocheront tous les Dumas fils, tous les Léon Daudet, tous les *Crapouillot*, tous les *Canard Enchaîné* et les charlatans de la poésie sans idée, c’est d’avoir constamment changé, non par quelque intérêt, mais par une obéissance surprenante à l’histoire, au peuple qui la fait, une sensibilité sans égale du mouvement historique, qui lui a valu l’insulte, et aussi la persécution et l’exil, qui lui vaut toujours les ricanements du beau monde . . .”<sup>221</sup> “ . . . ce changement, qu’on reproche à Hugo . . . je peux le résumer en prose : c’est le compte toujours tenu de la réalité, la déduction chaque jour tirée des faits, de l’expérience, de l’histoire. Ce changement, c’est le résultat d’une conception profondément réaliste . . .”<sup>222</sup>

On est bien loin, à l’antipode même de *La légende de Victor Hugo*. Pierre Albouy, dans un article qui fait l’éloge d’Aragon, critique de Hugo, reviendra sur ses propres études et reconnaîtra d’avoir enfermé Hugo dans le passé historique. Ce qui équivalait à reconnaître en quelque sorte l’incompétence de Lafargue en la matière.<sup>223</sup> Désormais les quelques critiques qui se prononceront sur la *Légende*, sauf les plus récents comme Jacques Girault et Roger Fayolle, seront unanimes à en contester la valeur.<sup>224</sup>

## La LÉGENDE telle quelle

Arrivé au terme de cet essai de reconstitution certainement partielle de l’histoire de la *Légende*, une question se pose : y a-t-il encore vraiment une bataille de Victor Hugo ? On conviendra qu’en ce moment c’est plutôt le calme plat, même si des remous continuent de se produire en profondeur. Ce calme, ce n’est pas Lafargue qui va le troubler, il devrait même en profiter. Il est temps de procéder à sa “réhabilitation” tant de fois réclamée, non pas pour lui rendre justice *aux dépens de Hugo*, mais pour lui rendre cette justice qu’en écrivant la *Légende*, il s’est fait l’instrument d’une querelle historique qui, en son essence, n’avait rien de mesquin et qu’il s’est conduit à cette occasion en homme parfaitement conséquent avec lui-même. Il était persuadé que le monde auquel il appartenait et dont il partageait les luttes et les espoirs (les préjugés aussi),

<sup>221</sup> Ibid., p. 29.

<sup>222</sup> Ibid., p. 30.

<sup>223</sup> Cf. Aragon, *critique de Hugo*, dans la *Nouvelle Critique* de mai 1952, p. 40.

<sup>224</sup> Voir, d’une part, ci-dessus, note 201 pour Jean FRÉVILLE, d’autre part, l’*Introduction* d’Émile BOTTIGELLI pour la *Correspondance Engels-Lafargue*, p. XIX : “Son jugement sur Victor Hugo n’a pas tenu compte du fait que le grand poète français a écrit des oeuvres populaires qui sont partie intégrante de notre héritage culturel.” Dans l’*Index* du même ouvrage, on relève sous le nom de Hugo, la phrase suivante : “Certains aspects de sa personnalité ont conduit Lafargue et, sous son influence, Engels, à porter sur lui des jugements qui nous apparaissent aujourd’hui comme profondément erronés” (T. III, p. 559).

le monde du mouvement ouvrier révolutionnaire ne devait compter que sur ses propres forces et qu'il pourrait accomplir sa révolution à la manière des Barbares envahissant et renversant l'Empire romain.<sup>225</sup> A ses yeux, la bourgeoisie était une autre race, au même titre que les patriciens de Rome aux yeux des Barbares. Autre race et, par conséquent, autre nature, autre conduite, autre morale. "Toute classe, expliquait-il dans la *Légende*, tout corps social fabrique à l'usage de ses membres une morale spéciale."<sup>226</sup> Avec sa verve de pamphlétaire qui ne s'embarassait pas de nuances, il cherchait à démontrer que Hugo, en fait, n'avait obéi qu'à la "morale pratique" de sa classe<sup>227</sup>, qu'il n'avait été un "tournesol" que parce que "sa nature [le] condamnait à tourner vers le soleil."<sup>228</sup> Bref, à moins de rompre (comme lui) avec sa classe d'origine, Hugo ne pouvait faire que ce qu'il a effectivement fait. Sa réussite, la fortune qu'il avait acquise étaient autant de preuves de sa représentativité.<sup>229</sup>

Il faut voir ce qu'il y a de conviction personnelle dans cette conception essentiellement négative. En 1882, en réponse à certaines accusations, Lafargue a expliqué qu'en Angleterre, loin de faire fortune, il avait dû vivre du "métier manuel de photolithographe et de graveur": "au lieu de vendre ma plume dans les journaux radicaux, je n'ai pas encore gagné un rouge liard avec mes écrits, bien que j'aie pas mal écrit pour l'Internationale et le Parti ouvrier en Angleterre, en Espagne et en France".<sup>230</sup> Si Lafargue, plus tard, semblait vivre en "bon bourgeois"<sup>231</sup>, au moment d'écrire la *Légende*, il était loin encore d'être débarrassé de ses soucis quotidiens. Il a pu se considérer à bon droit comme quelqu'un à qui son opposition au régime en place ne rapportait rien, comme ce n'était pas le cas, selon lui, de Victor Hugo. Il se savait appartenir à la race des Blanqui, des Garibaldi, des Varlin, "ces fous qui n'avaient qu'un but dans la vie: la réalisation de leur idéal".<sup>232</sup> Il se savait appartenir à une *autre* race qui n'était pas celle des "tournesols" et il s'en faisait gloire. Au congrès de

<sup>225</sup> "L'empire romain corrompu et sans virilité a été bouleversé par les barbares qui venaient de l'Est en troupe pressée. — Les barbares qui renverseront l'infâme société capitaliste ne viendront pas des confins de l'Europe; ils campent dans nos villes industrielles, dans nos centres miniers; c'est la bourgeoisie qui a créé les fossoyeurs qui la mettront au tombeau." (*Textes choisis*, p. 190—191.) V. aussi *Légende*, p. 70.

<sup>226</sup> *Légende*, p. 76—77.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>229</sup> Dans le compte rendu que Brunetière a fait, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> juin 1886, de *La France juive* de Drumont, on trouve cette réflexion que Lafargue aurait certainement été ravi de lire: "Dans nos sociétés modernes, il est rigoureusement vrai qu'il n'y a que l'argent qui mette une différence entre les hommes et que tout le reste n'est rien, — naissance, éducation, travail, génie même, — si quelques millions ne s'y joignent. Je disais l'autre jour que ce n'avait pas été la moindre habileté d'Hugo, le moindre trait de son génie que d'avoir su durer au-delà de quatre-vingts ans; j'aurais pu dire aussi bien que nous ne lui savons guère moins de gré d'être mort millionnaire" (p. 698).

<sup>230</sup> Cité par J. GIRAULT, *Introduction*, p. 43.

<sup>231</sup> Comme le dit Roger FAYOLLE, art. cité, p. 117.

<sup>232</sup> *Légende*, p. 74.

Toulouse, en 1908, il rétorquait à quelqu'un qui avait fait une remarque acerbe à propos de ses "idées": "C'est quelque chose cela d'avoir quarante ans de propagande socialiste derrière soi et de pouvoir dire: Je n'ai pas changé mes idées. Quand vous pourrez dire cela, je ne dis pas quarante ans, mais quatre ans, vous aurez dit quelque chose qui donnera quelque valeur à vos paroles."<sup>233</sup>

Une telle conception de la fidélité aux idées, chez quelqu'un qui par ailleurs raillait volontiers les "grrands principes", pourrait expliquer à elle seule l'élan "iconoclaste" de la *Légende*, d'autant plus qu'on peut y soupçonner, au-delà de toutes considérations politiques ou idéologiques commandées par l'actualité, comme un règlement de comptes avec celui qui avait su, quelque vingt ans auparavant, enthousiasmer toute une jeunesse, y compris l'étudiant nommé Lafargue. En ce sens, mais en ce sens seulement, la *Légende* pourrait bien être un acte de vengeance personnelle, la vengeance rétrospective d'une bonne foi trompée. La haine de Lafargue pour les "phrases" doit dater de cette lointaine jeunesse où il les a d'abord crues et on la sent palpiter dans tous ses écrits, tout particulièrement dans ses pamphlets. "La phrase nous fait perdre la raison", s'écrie-t-il encore dans un article, en 1881.<sup>234</sup> Or, Hugo, c'est "un héros de la phrase", capable d'expliquer tous les revirements et de jeter le voile sur leur seul motif, l'intérêt. Hugo, à la vérité, n'est qu'un prétexte pour dénoncer la bourgeoisie libérale en tant que classe. "Pendant toute sa carrière, remarque Roger Fayolle, Lafargue prendra en effet plaisir à dénoncer les palinodies de la classe bourgeoise, à montrer comment elle déguise ses intérêts et ses préjugés sous l'apparence de vérités éternelles, et à célébrer, contre les écrivains hypocritement moralisateurs, représentatifs de la bourgeoisie triomphante du XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains hardiment matérialistes, représentatifs de la bourgeoisie révolutionnaire d'avant 89."<sup>235</sup>

Mais la *Légende* n'est pas seulement le portrait d'une classe, c'est aussi le portrait d'un écrivain, c'est-à-dire d'un *intellectuel*. La carrière de Hugo y est montrée comme exemplaire, dans la mesure où il a su apporter la preuve que la poésie était capable non seulement de nourrir son homme, mais de l'enrichir même au prix de certains services rendus à l'ordre établi. Les revirements de Hugo sont ceux de tout intellectuel et Lafargue expliquera plus tard, dans une conférence sur *Le socialisme et les intellectuels* (1900), que ceux-ci, depuis 1789, ont été les serviteurs inconditionnels de tous les régimes qui se sont succédé. Dans ses généralisations, il est vrai, Lafargue vise avant tout les intellectuels privilégiés qu'il distingue quand même de la masse des intellectuels affamés que leurs conditions de vie misérables et précaires devrait pousser vers le socialisme, mais, en réalité, même ces derniers suscitent sa méfiance, puisqu'ils se bercent d'illusions et ne désespèrent pas de devenir un jour à

<sup>233</sup> J. VARLET, op. cit., p. 172.

<sup>234</sup> Cité par R. FAYOLLE, p. 127.

<sup>235</sup> Ibid., p. 123.

leur tour des "capitalistes". Hugo, bien sûr, fait partie de la classe des privilégiés, sa "panthéonisation" en est la meilleure preuve.

La méfiance de Lafargue à l'égard des intellectuels est d'autant plus grande qu'il craint de les voir s'infiltrer dans le mouvement ouvrier. Il n'hésitera pas à mettre sur leur compte, dans sa conférence de 1900, la "crise du socialisme français". Lafargue ne conçoit pas qu'un intellectuel bourgeois puisse se réclamer sincèrement du socialisme ni même qu'il puisse s'y intéresser sincèrement. Aussi dans la *Légende* ne se fait-il pas faute de tourner en dérision le "socialisme" de Hugo. Il n'admet pas non plus que Hugo puisse écrire quoi que ce soit de valable sur la question sociale, ni sur le peuple dont il a fait le "but" de la littérature dans *William Shakespeare*. Lafargue est persuadé qu'un écrivain bourgeois ne saurait jamais sortir, même pour le temps d'un éclair, de son monde hermétiquement fermé qui l'éloigne à tout jamais de la vie des travailleurs, de la vie du peuple. Même ceux dont la bonne volonté est évidente (comme le Zola de *Germinal* par exemple) commettent erreur sur erreur dès qu'ils veulent pénétrer dans un monde qui n'est pas le leur. Lafargue explique dans sa critique de *l'Argent*: "Les hommes primitifs qui ont créé *l'Iliade* et les autres poèmes épiques qui appartiennent aux plus belles productions de l'esprit humain, étaient ignorants et incultes, plus ignorants et plus incultes que les prolétaires de nos jours qui savent lire et parfois écrire, mais ils possédaient le génie poétique: ils chantaient leurs joies et leurs souffrances, leurs amours et leurs haines, leurs fêtes et leurs combats. Au prolétaire devenu un appendice de la grande industrie le don étincelant de l'expression poétique est refusé, ce don que possèdent le sauvage et le barbare et même le paysan à demi civilisé de la Bretagne . . . Le roman social . . . est forcément écrit par des gens qui ne participent pas à la vie des ouvriers salariés, et ne le voient que de l'extérieur."<sup>236</sup>

Si c'est vrai pour *Germinal* dont Lafargue ne manque pas de mettre en relief les valeurs, c'est cent fois vrai pour les *Misérables* qu'il tient pour une oeuvre franchement rétrograde. Le prolétariat n'a pas grand-chose à attendre de la littérature bourgeoise contemporaine, sinon l'influence néfaste qu'elle peut exercer sur lui, en lui inculquant des idées fausses, en le détournant des véritables problèmes de son existence. C'est ce qui explique que la *Légende* ne touche que rarement aux oeuvres littéraires de Hugo, et encore dans le seul but de les soumettre à une critique de contenu. Démarche unilatérale, sans doute, mais qui est en fait celle de toute la critique socialiste de l'époque, qu'elle soit favorable ou non à Hugo ou à Zola.<sup>237</sup>

Pour toutes ces raisons — et les critiques de Lafargue l'ont compris de bonne heure — la *Légende* ne saurait être tenue pour une critique littéraire, du moins dans le sens ordinaire du mot. Lafargue, dit Roger Fayolle, "est original

<sup>236</sup> *Critiques littéraires*, p. 185—186.

<sup>237</sup> Cf. M. REBÉRIOUX, art. cité.

par son souci de mettre en lumière la signification politique" de l'oeuvre.<sup>238</sup> "Par là, il est exemplaire, car nul encore n'avait tenté de soumettre une oeuvre littéraire à un tel type d'analyse. Qu'on pense à Taine et aux balbutiements de la critique sociologique réactionnaire d'alors. Bien sûr, Lafargue ne nous dit pas comment d'autres lectures de Hugo seront possibles, il ne prophétise pas, après l'apothèse bourgeoise, la métamorphose révolutionnaire de Hugo, relu par Maurice Thorez et par Aragon. Il serait stupide de lui en tenir rigueur. Saluons son courage . . ."<sup>239</sup>

En caractérisant la méthode de Lafargue, Roger Fayolle dit en même temps que c'était là "la méthode dominante à son époque, celle qu'a définie Sainte-Beuve, qui consiste à chercher l'homme à travers l'oeuvre et qui prétend dire la vérité sur l'homme": "Lafargue en élargit seulement le champ, en retenant des leçons apprises chez Marx l'importance des luttes de classes comme moteur de l'histoire. La «critique historique», telle qu'il l'entend, ne vise pas à découvrir à travers l'oeuvre l'auteur individuel dans sa singularité irréductible: elle considère celui-ci comme inséparable de la classe sociale qu'il représente par son oeuvre."<sup>240</sup>

A propos de cette référence à l'école de Sainte-Beuve, qui ne surprend qu'à première vue, qu'il nous soit permis de rappeler ici les conclusions qu'il y a plus de quarante ans, François Fejtő a tirées de la lecture des critiques littéraires de Lafargue, en les comparant à celles de Mehring: "Tandis que la méthode critique de Mehring a été fortement influencée par l'esthétique idéaliste allemande, Lafargue reste exempt de toute influence idéaliste. Ses critiques sont extrêmement instructives et elles amusent le lecteur. Cet art d'écrire, avec ses virulences, ses méchancetés, sa malice dans l'analyse psychologique, avait ses traditions dans la littérature française et Lafargue se rattache à ces traditions. Une analyse pourrait relever dans son style l'influence de La Rochefoucauld et de Stendhal, de Balzac et de Sainte-Beuve."<sup>241</sup>

<sup>238</sup> Art. cité, p. 127.

<sup>239</sup> De tous les jugements de Lafargue, celui qu'il a porté sur les *Châtiments* est certainement le plus audacieux. Sa conclusion ("Peu de livres ont été plus utiles à la classe possédante que *Napoléon le Petit* et les *Châtiments*", p. 74) n'a été en fait jamais sérieusement discutée. Pierre ALBOUY se contente de remarquer que, dans la dénonciation de la bourgeoisie chez Hugo, il y a probablement un côté mystificateur: "peut-être cet aspect-là du rôle joué par Hugo explique-t-il l'exagération et la fausseté de la conclusion de Lafargue" (*La vie posthume de Victor Hugo*, p. XIV). Roger FAYOLLE, au contraire, l'apprécie beaucoup: "Une telle caractérisation de la portée politique du fameux recueil de Victor Hugo nous paraît aujourd'hui peu contestable. Mais il fallait alors une réelle pénétration de jugement pour être capable de la formuler" (art. cité, p. 125.).

<sup>240</sup> Ibid., p. 124—125.

<sup>241</sup> Les virulences de Lafargue ne dépassent jamais les limites de la grossièreté. A titre de comparaison, voici un échantillon de diatribe contemporaine, due à un "dédicataire", Anatole Baju: "dans l'ordre social," explique-t-il, Hugo est "le plus éhonté des exploités. Il osait, lui, le millionnaire repu, faire des aumônes dérisoires et il eut, pour pousser l'antithèse jusqu'au bout, le fantastique toupet de demander le corbillard des pauvres. — Qu'on nous laisse donc tranquilles avec ce mort antipathique! La France

Quoi qu'il en soit, *La légende de Victor Hugo*, si elle est un produit d'époque se rattachant de par son contenu à une période déterminée de l'histoire du socialisme français et à ses pratiques encore incertaines de critique littéraire, est aussi une oeuvre d'écrivain (ce qu'on oublie souvent) qu'on peut situer par rapport à une tradition proprement littéraire. En tant que *pamphlet*, elle possède toutes les caractéristiques essentielles du genre, à commencer par celle qui a été définie par Paul-Louis Courier, un orfèvre en la matière, ainsi: "Qui dit pamphlet, dit un écrit plein de poison". Sans doute, la *Légende* répond-elle à ce critère, mais ce n'est pas là son véritable secret, le *poison* à lui seul n'en ferait pas une oeuvre originale. La vérité d'un pamphlet comme celui-ci est sûrement moins dans l'argument que dans la personnalité même de son auteur. C'est Lafargue qui en est le véritable protagoniste, c'est son propre portrait surtout qui s'en dégage. Il reprochera à Zola de dépeindre "sans esprit, sans satire et sans humour" le monde de l'*Argen*<sup>242</sup>. La raillerie est tellement dans sa nature qu'elle ne le quitte pour ainsi dire jamais; elle lui fera même souvent tort. Candidat, en 1887, au Conseil municipal dans le quartier du Jardin des Plantes, "un électeur influent, raconte Varlet, lui demanda comment il ferait disparaître la Bièvre. Lafargue lui répondit au milieu d'un éclat de rire général: «Nous la ferons boire aux bourgeois» . . .<sup>243</sup> Quoi qu'on en puisse penser, ce n'est pas la haine qui, dans la *Légende*, conduit sa plume: il est trop content d'avoir trouvé un modèle aussi attachant que Hugo pour le haïr vraiment. Il faut le voir tel que Laura le décrit à l'époque: "Paul a l'air frais comme une pâquerette . . ., il travaille comme un nègre, il mange et boit comme un héros, il fume comme une cheminée de Londres et refuse d'être un martyr."<sup>244</sup> Faut-il "défendre" encore Hugo contre lui? Faut-il défendre Lafargue pour avoir écrit la *Légende*? Ni l'un ni l'autre n'en a plus besoin et l'on peut maintenant se permettre le luxe de rire avec l'auteur de la *Légende* sans en éprouver la moindre honte. On ne demande pas à un pamphlétaire d'être équitable: à force d'équité, son oeuvre perdrait sa cohérence et jusqu'à sa raison d'être. Lafargue n'a pas été exclusivement un théoricien, introducteur du marxisme en France et critique littéraire à ses heures. Il a sa place dans l'histoire de la littérature socialiste et c'est en tant qu'oeuvre littéraire que la *Légende* peut prétendre à survivre à la querelle si peu littéraire qui l'a fait naître.

ne demande qu'à oublier la grotesque cavalcade qu'elle lui donna pour funérailles, et il se pourrait bien que la génération qui l'a fourré dans le Panthéon, par un acte de repentir spontané, le jette quelque jour aux latrines" (*Encore Victor Hugo, Le Décadent du 15 octobre 1888*, cité par Noël RICHARD, *Le mouvement décadent*, Nizet, Paris, 1968, p. 36). Sans vouloir attacher au fait une signification plus grande qu'il ne mérite, signalons qu'Anatole Baju rejoindra plus tard le guesdisme dont il deviendra un militant.

<sup>242</sup> *Critiques littéraires*, p. 204.

<sup>243</sup> Op. cit., p. 12.

<sup>244</sup> Lettre à Engels, 18 juillet 1885, *Corr*, I, 303.

## Notice sur le texte de la LÉGENDE

La *Revue socialiste* a publié une première partie du texte dans son numéro de juin (p. 698—720), la seconde partie dans son numéro d'août 1891 (p. 161—173), sous le titre de *La légende de Victor Hugo de 1817 à 1872*. Ce titre, survivance d'un projet antérieur, ne correspond pas en fait au contenu de l'ouvrage, ne serait-ce que pour la place que Lafargue y accorde aux funérailles du 1<sup>er</sup> juin. Lui-même devait supprimer d'ailleurs ces références chronologiques dans l'édition de 1902.

Faute de manuscrit, c'est le texte imprimé de 1891 qui doit nous servir, forcément, de base. Sauf pour la ponctuation, assez capricieuse et qu'il ne faut pas probablement mettre sur le compte de Lafargue, ce texte est tout à fait correct, il s'y glisse à peine une ou deux fautes imputables à une mauvaise lecture du manuscrit et qu'on peut corriger sans difficulté. Ces corrections, mises entre crochets, seront chaque fois signalées.

C'est la première fois que ce texte est réimprimé tel quel (exception faite, bien sûr, de la réédition de 1902). Pour des raisons qui m'échappent, le texte qui a été publié, en 1936, dans les *Critiques littéraires*, a été remanié à plus d'un endroit. Passe encore s'il s'agissait seulement de questions d'orthographe, bien que je ne pense pas qu'on doive toucher, par exemple, aux majuscules d'un auteur: si Lafargue écrit *Bourgeoisie*, *Progrès*, *Communards*, *Mercantilisme*, d'une part, *république*, *empire*, d'autre part, il vaut mieux respecter sa manière d'écrire. Mais le remaniement ne s'arrête pas là. Quelques exemples illustreront l'écart parfois considérable qui en résulte.

Hugo appartient *maintenant* (698)  
 en *habit vert* (699)  
 aux *seigneurs* de l'éditorat et aux  
*Jourdes* de la presse (701)  
 il fut *napoléonien* (712)  
 cette *écrasante* réplique (714)  
 disait *cette méchante langue* de  
 Heine (712)

aux Prudhommes, pour qui tout  
*Mangin*, jonglant (161)  
 contre Ledru-Rollin parce que *ses*  
*circulaires ont plongé la civilisation*  
*dans une anarchie de quatre mois et*  
*dans une guerre civile de quatre jours.*  
 Abel vécut (708)  
 Liberté, Liberté *chérie* (162)  
 Hugo reconquérant *la maîtrise de*  
*son âme* (711)  
*phraséologie grandiloquente* (171)

Hugo appartient *désormais* (121)  
 en *redingote verte* (122)  
 aux *Hachette* de l'éditoriat et aux  
*Villemessant* de la presse (124)  
 il fut *bonapartiste* (136)  
 cette *frappante* réplique (139)  
 disait *cet impitoyable railleur* de  
 Heine, *que Victor Hugo, incapable*  
*d'apprécier le génie, ne put jamais*  
*sentir* (136)  
 aux Prudhommes, pour qui tout *sal-*  
*timbanque*, jonglant (145)  
 contre Ledru-Rollin parce que *ses*  
*circulaires ont plongé la civilisation*  
*dans une guerre civile de quatre*  
*jours.*  
 Abel, *mort en 1873*, vécut  
 Liberté, Liberté *ché-ri-e* (146)  
 Hugo reconquérant *la liberté de*  
*sa pensée* (136)  
*verbiage grandiloquent* (156)

De nombreuses notes accompagnent le texte de Lafargue. Pour plus de commodité, nous en avons changé le numérotage qui, dans la *Revue socialiste*, recommence à chaque page.

**LA LÉGENDE DE VICTOR HUGO**  
**de 1817 à 1872\***

\* Le jugement porté sur Victor Hugo dans le présent article est personnel à l'auteur. A la *Revue Socialiste*, où le grand poète compte tant d'admirateurs, on ne saurait en accepter la responsabilité. Cette libre critique pourra comporter une libre réponse.

(Note de la Direction).

Victor Hugo appartient maintenant à l'impartialité de l'histoire.

Dès le coup d'État de 1852 la légende s'est emparée de Hugo. Durant l'Empire, dans l'intérêt de la propagande anti-bonapartiste et républicaine, on n'osait s'opposer à cette cristallisation de la fantaisie, en quête de demi-dieux : après le 16 mai, il n'y avait pas nécessité de troubler les dernières années d'un homme âgé, dont le rôle était fini. Mais aujourd'hui que le poète, célébré par la presse, reconnu et proclamé le "grand homme du siècle" dort au Panthéon, "la colossale tombe des génies", la critique reconquiert ses droits. Elle peut, sans crainte de compromettre des intérêts politiques et de blesser inutilement un vieillard inoffensif, étudier la vie de cet homme, au nom retentissant. Elle a le devoir de dégager la vérité enfouie sous les mensonges et les exagérations.

Les hugolâtres se scandaliseront de ce qu'une critique impie ose porter la main sur leur idole : mais qu'ils en prennent leur parti. — La critique historique ne cherche pas à plaire et ne craint pas de déplaire.

Cette étude écrite en prison, sur des notes recueillies en 1869, n'a pas la prétention d'épuiser le sujet, mais simplement de mettre en lumière le véritable caractère de Victor Hugo, si étrangement méconnu.

P. L.

*Ste-Pélagie 23, juin 1885.*<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Cette étude, écrite depuis des années, le lendemain de la mort de Victor Hugo, n'a pas encore perdu de son originalité, le côté de sa vie publique que j'envisage n'ayant été ni étudié, ni critiqué.  
*Paris, 30 mars, 1891.*

P. L.

## I.

Le premier juin 1885, Paris célébrait les plus magnifiques funérailles du siècle: il enterrait Victor Hugo, *il poeta sovrano*. Pendant dix jours, la presse tout entière prépara l'opinion publique de France et d'Europe. Paris, un instant ému par la promenade du drapeau rouge et les charges policières du Père-Lachaise, qui revivifiaient les souvenirs de la Semaine sanglante, se remit à ne s'occuper que de celui qui fut "le plus illustre représentant de la conscience humaine." Les journaux n'avaient pas assez de leurs trois pages, — la quatrième étant prise par les annonces, — pour exalter "le génie en qui vivait l'idée humaine." La langue que Victor Hugo avait cependant enrichie de si nombreuses expressions laudatives, semblait pauvre aux journalistes, du moment qu'elle était appelée à traduire leur admiration pour "le plus gigantesque penseur de l'univers", on recourut à l'image. Une feuille du soir, à court de vocables, représenta sur sa première page le soleil plongeant dans l'Océan. La mort de Hugo était la mort d'un astre. "L'art était fini!"

La population, brassée par l'enthousiasme journalistique, jeta 300 mille hommes, femmes et enfants, derrière le char du pauvre qui emportait le poète au Panthéon, et un million sur les places, les rues et les trottoirs par où il passait.

Un velum noir voilait de deuil l'Arc-de-triomphe de la gloire impériale; la lumière des becs de gaz et des lampadaires filtrait, lugubre, à travers le crêpe; des couronnes d'immortelles et de peluches, des portraits de Hugo sur son lit de mort, des médailles de bronze, portant gravé: *Deuil national* . . . enfin tous les symboles de la douleur désespérée avaient été réquisitionnés et pourtant la multitude immense n'avait ni regrets pour le mort, ni souvenirs pour l'écrivain: Hugo lui était indifférent. Elle paraissait ignorer que l'on menait, sous ses yeux, au Panthéon "le plus grand poète qui eût jamais existé."

La foule houleuse et de belle humeur témoignait bruyamment sa satisfaction du temps et du spectacle: elle s'enquérait du nom des célébrités et des délégations de villes et de pays qui défilaient pour son plaisir; elle admirait les monumentales couronnes de fleurs portées sur des chars; elle applaudissait les fifres des sociétés de tir, déchirant les oreilles de leurs airs discordants;

elle saluait de rires ironiques Déroulède et son sérieux en habit vert : et pour mettre le comble à sa joie, il n'aurait fallu que le blason des *Beni-bouffe-toujours*, — le lapin sauté et leur arme, — la colossale seringue de carton.

Acteurs et spectateurs jubilaient. Il est vrai que les habitants des grands boulevards, désappointés de ce que l'on ne promenait pas le cadavre devant leurs portes, supputaient avec aigreur les sommes rondelettes qu'ils n'auraient pas manqué d'empocher ; le cœur ulcéré, ils se racontaient que des fenêtres et des balcons avaient été loués des centaines et des milliers de francs ; qu'en trois heures d'horloge on gagnait deux fois et plus le loyer de six mois. Mais le chagrin des grincheux disparaissait dans la réjouissance générale. Les brasseries à femmes du Boulevard St-Michel débordaient sur le trottoir en échaffaudage ; on achetait au poids de l'or le droit d'y cuire au soleil, en s'arrosant de bière frelatée. Les petites gens, installées aux bons endroits, dès la pointe du jour, qui avec une chaise, qui avec une table, un banc, une échelle, les cédaient aux curieux pour le prix de deux journées de rigolade et de vie de rentier. Les hôteliers, les cabaretiers, les fricoteurs de la race goulue souriaient d'allégresse en palpant dans leurs poches les pièces de cent sous que la fête rapportait : l'un d'eux disait d'un air très convaincu "il faudrait qu'il meure toutes les semaines un Victor Hugo pour faire aller le commerce !" Le commerce marchait en effet ! Commerce de fleurs et d'emblèmes mortuaires ; commerce de journaux, de gravures, de lyres en [zinc] bronzé, doré, argenté, de médailles en galvano, d'effigies montées en épingle ; commerce de crêpe noir et de brassard, d'écharpes, de rubans tricolores et multicolores ; commerce de bière, de vin, de charcuterie ; les gens affamés mangeaient et buvaient debout dans la rue, devant les comptoirs, n'importe quoi et à n'importe quel prix ; commerce d'amour, — les provinciaux et les étrangers, venus des quatre coins de l'horizon, honoraient le mort en festoyant avec les horizontales.

Les funérailles du premier juin ont été dignes du mort qu'on panthéonisait et dignes de la classe qui escortait le cadavre.

Les organisations socialistes révolutionnaires de France et de l'Étranger, qui sont la partie consciente du prolétariat, ne s'étaient pas fait représenter aux obsèques de Victor Hugo. Les anarchistes faisaient exception et pour se distinguer une fois de plus des socialistes révolutionnaires, ils essayèrent de mêler leur drapeau noir aux drapeaux multicolores du cortège ; Élisée Reclus, leur homme remarquable, pria son ami Nadar d'inscrire son nom sur le registre mortuaire. Cependant le gouvernement en frappant d'interdit le déploiement du drapeau rouge ; M. Vacquerie en déclarant que dans l'exil, Hugo avait toujours marché derrière le drapeau rouge toutes les fois qu'on portait en terre une des victimes du coup d'État, et la presse radicale en réclamant le droit à la rue pour l'étendard de la Commune et en rappelant qu'en 1871 le proscrit de l'Empire avait ouvert sa maison de Bruxelles aux vaincus de Paris, tous semblaient à l'envie convier les révolutionnaires à s'assembler autour du cer-

cueil de Victor Hugo, comme centre de ralliement des partis républicains. Mais les révolutionnaires socialistes refusèrent de prendre part à la promenade carnavalesque du premier Juin.

La Cité de Londres, invitée, n'envoya pas de délégations aux funérailles du poète : des membres de son conseil prétendirent qu'ils n'avaient rien compris à la lecture des ses ouvrages ; c'était en effet bien mal comprendre Victor Hugo que de motiver leur refus par de telles raisons. Sans nul doute, les honorables Michelin, Ruel et Lyon-Allemand de Londres s'imaginèrent que l'écrivain, qui venait de trépasser, était un de ces prolétaires de la plume, qui louent à la semaine et à l'année leurs cervelles aux seigneurs de l'édition et aux Jourdes de la presse. Mais si on leur avait appris que le mort avait son compte chez Rothschild, qu'il était le plus fort actionnaire de la Banque belge, qu'en homme prévoyant, il avait placé ses fonds hors de France, où l'on fait des révolutions et où l'on parle de brûler le Grand livre et qu'il ne se départit de sa prudence et n'acheta de l'emprunt de cinq milliards pour la libération de sa patrie, que parce que le placement était à six pour cent ; si on leur avait fait entendre que le poète avait amassé cinq millions en vendant des phrases et des mots, qu'il avait été un habile commerçant littéraire, un maître dans l'art de débattre et de dresser un contrat à son avantage, qu'il s'était enrichi en ruinant ses éditeurs, ce qui ne s'était jamais vu ; si on avait ainsi énuméré les titres du mort, certes les honorables représentants de la Cité de Londres, ce cœur commercial de deux mondes, n'auraient pas marchandé leur adhésion à l'importante cérémonie ; ils auraient au contraire tenu à honorer le millionnaire qui sut allier la poésie au doit et avoir.

La bourgeoisie de France, mieux renseignée, voyait dans Victor Hugo une des plus parfaites et des plus brillantes personnifications de ses instincts, de ses passions et de ses pensées.

La presse bourgeoise, grisée par les louanges hyperboliques qu'elle jetait à pleines colonnes sur le mort, négligea de mettre en relief le côté *représentatif* de Victor Hugo, qui sera peut-être son titre le plus réel aux yeux de la postérité : — Je vais essayer de réparer cet oubli.

## II.

Les légitimistes ne pardonnent pas à Victor Hugo, l'ultra-royaliste et l'ardent catholique d'avant 1830, d'être passé au parti républicain. Ils oublient qu'un fils de Vendéen, M. de la Rochejaquelein, enrôlé dans le sénat du Second Empire, répondit cavalièrement à de semblables reproches : "Il n'y a que les imbéciles qui ne changent jamais." Le poète, incapable de ce dédain aristocratique, ne lança jamais au parti qu'il désertait cette impertinente excuse : mais il voulut expliquer aux républicains pourquoi il avait été royaliste.

— Ma mère était une *brigande* de la Vendée; à quinze ans elle fuyait à travers le Bocage, comme Madame Bonchamp, comme Madame de la Rochejaquelein, écrit-il en 1831, dans la préface des *Feuilles d'Automne*. — Mon père, soldat de la République et de l'Empire bivouaquait en Europe; je vécus auprès de ma mère et subis ses opinions; pour elle "la Révolution c'était la guillotine, Bonaparte l'homme qui prenait les fils, l'empire du sabre."<sup>2</sup> Son influence, non contrebalancée, planta dans le jeune cœur de Hugo une haine vigoureuse de Napoléon et de la Révolution, car "il était soumis en tout à sa mère et prêt à tout ce qu'elle voulait."<sup>3</sup> Le royalisme de Hugo n'était que de la piété filiale et l'on sait que personne, mieux que lui, ne mérita l'épithète de bon fils, bon mari, bon père.

Emporté par son imagination, Hugo, le converti de 1830, se figurait les opinions de sa mère, non telles qu'elles avaient été, mais telles que les besoins de son excuse les exigeaient. En effet, cette brigande, qui battait la campagne pour le *Roy*, s'amouracha d'un *pataud*, du républicain J. L. S. Hugo, qui, pour se mettre à la mode du jour, s'était affublé du prénom *Brutus*. Elle l'avait connu à Nantes où siégeait une commission militaire, qui parfois jugeait et passait par les armes, en un seul jour, des fournées de dix ou douze *brigands* et *brigandes*. Brutus Hugo remplissait auprès de cette commission les fonctions de greffier. En 1796, la brigande épousa civilement le soldat républicain, qui plus Brutus que jamais, était pour l'instant et le resta jusqu'en 1799, rapporteur d'un conseil de guerre, qui jugeait expéditivement les royalistes: sans autre forme de procès, il les condamnait à mort, leur identité et inscription sur la liste des suspects, constatée. La brigande suivit son mari à Madrid, orna la cour de Joseph qui, sur le trône d'Espagne, remplaçait le roi légitime, et permit à son fils aîné Abel, d'endosser la livrée bonapartiste, en qualité de page. Le royalisme de Madame Hugo, si tant est qu'elle eut une opinion politique, devait être bien platonique: autrement il faudrait admettre que cette femme si courageuse, si fidèle en ses amitiés (pendant 18 mois, au risque de mille dangers, elle cacha aux Feuillantines, le général Lahorie, traqué par la police impériale) aurait ainsi renié sa foi et pactisé avec les plus cruels ennemis de son parti. Hugo a dû ne savoir à quelle excuse se vouer, pour en arriver à prêter à sa mère défunte, des opinions en contradiction si flagrante avec les actes de sa vie et à nous la montrer traître au parti, traître au roi pour qui elle avait affronté la mort. Lui, le fils pieux, il a dû souffrir d'être réduit à flétrir la mère si dévouée à ses enfants, qui les éleva et les soigna si tendrement alors que le père les abandonnait, qui les laissa librement se développer et obéir aux impulsions de leur nature. Mais il lui fallait à tout prix trouver quelqu'un, sur qui rejeter la responsabilité de ses odes royalistes, qui l'embarrassaient davantage que le boulet

<sup>2</sup> VICTOR HUGO. *Philosophie et littérature mêlées* 1834. Vol. 1. 203.

<sup>3</sup> *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Vol. 1. 147.

ne gêne le forçat pour fuir à travers champs: il prit sa mère<sup>4</sup>. Il peut invoquer des circonstances atténuantes. On utilisait, à l'époque, la mère de toutes les façons, elle était déjà la grande ficelle dramatique: c'était le souvenir de la mère qui au théâtre paralysait le bras de l'assassin prêt à frapper; c'était la croix de la mère, qui exhibée au moment psychologique, prévenait le viol, l'inceste et sauvait l'héroïne: c'était la mort de sa mère, qui du Chateaubriand sceptique et disciple de Jean-Jacques de 1797, tira le Chateaubriand mystagogy d'*Atala* et du *Génie du Christianisme* de 1800. Victor Hugo qui ne davança jamais de 24 heures l'opinion publique, mais sut toujours lui emboîter le pas, singea Chateaubriand, son maître, et appliquait à son usage privé le truc qui ne ratait pas son effet au théâtre.

Que le royalisme de Hugo fût de circonstance ou d'origine maternelle, peu importe: il est certain qu'il était grassement payé, et c'était hereux, car le public achetait avec modération ses livres: les éditeurs de *Han d'Islande* lui écrivaient en 1823, qu'ils ne savaient comment se débarrasser des 500 exemplaires de la première édition, qui restaient en magasin. Louis XVIII octroyait au poète, en septembre 1822, une pension de 1000 francs sur sa cassette particulière et, en février 1823, une seconde pension de 2000 francs sur les fonds littéraires du ministère de l'intérieur. Victor Hugo et ses deux frères, Abel et Eugène, faisaient avec courage et ténacité le siège de ces fonds littéraires: en 1821, ils se plaignaient amèrement de ce que le ministère n'avait pas subventionné leur revue bi-mensuelle, *Le Conservateur littéraire*<sup>5</sup>. Ils défendaient avec âpreté le fond des reptiles en même temps qu'ils l'attaquaient avec convoitise; ainsi le *Conservateur* s'indignait contre Benjamin Constant, cet "ex-homme de lettres qui a fait refuser à la Chambre une somme de 40 000 francs destinée à donner des encouragements aux gens de lettres. Le but du député libéral est, dit-il, d'empêcher que cette somme ne serve à soudoyer quelque pamphlétaire ministériel".<sup>6</sup> Rogner les fonds secrets du ministre, c'était porter la main sur la propriété des Hugo. A la fin de l'année 1826, Victor réclamait au vicomte de la Rochefoucauld une augmentation de la part qui lui revenait sur ces

<sup>4</sup> De 1817 à 1826 aucun événement heureux ou malheureux ne pouvait arriver à la famille royale, sans qu'il ne saisît aussitôt sa bonne plume d'oie; tantôt c'est une naissance, un baptême, une mort; tantôt un avènement, un sacre, qui allume sa verve. Hugo est le Belmontet de Louis XVIII et de Charles X; il est le poète officiel, attaché au service personnel de la famille royale.

<sup>5</sup> La plainte de ces intéressants et intéressés jeunes gens est touchante. "*Le Conservateur* n'a reçu aucun encouragement du gouvernement, disent-ils. D'autres recueils ont trouvé moyen de faire bénéfice sur les faveurs des ministres du roi, lesquels se sont souvenus des avantages de l'économie, lorsqu'il s'est agi d'encourager un ouvrage assez maladroit pour se montrer royaliste et indépendant." (Préface du troisième volume du *Conservateur littéraire*). — Cependant page 361 du même recueil on lit: "L'ode sur la mort du duc de Berry, insérée dans la septième livraison, ayant été communiquée par le comte de Neufchâteau au duc de Richelieu, président du conseil des ministres et zélé pour les lettres, qui l'ayant jugée digne d'être mise sous les yeux du Roi, sa Majesté daigna ordonner qu'une gratification (*sic*) de 500 fr. fût remise à l'auteur, M. V. Hugo, en témoignage de son auguste satisfaction."

<sup>6</sup> *Le Conservateur littéraire*, vol. 2, p. 245.

fonds: depuis que ma pension a été accordée, écrivait-il, "quatre ans se sont écoulés et si ma pension est restée ce qu'elle était, j'ai du moins la joie (qui ne l'enchantait pas) de voir la bonté du roi augmenter les pensions de plusieurs hommes de lettres de mes amis et dont quelques-uns la dépassent de plus du double. Ma pension seule étant restée stationnaire, je pense, monsieur le vicomte, n'être pas sans quelque droit à une augmentation . . . Je dépose avec confiance ma demande entre vos mains, en vous priant de vouloir la mettre sous les yeux de ce roi qui veut faire des beaux-arts le fleuron le plus éclatant de sa couronne." On ne tint nul compte de la demande si pressante et si motivée du fidèle serviteur, qui pour se consoler, épancha son désappointement dans une pièce de vers, où il traita Charles X de "roi-soliveau" et ses ministres de malandrins, qui "vendraient la France aux Cosaques et l'âme aux hiboux". Mais afin de conserver les pensions acquises, il garda ses vers en portefeuille jusqu'en 1866: ils sont publiés dans *Les Chansons des Rues et des Bois*, sous le titre: *Écrit en 1827*.

Il est regrettable que Victor Hugo, au lieu de prêter à sa mère ses opinions royalistes pour pallier son péché de royalisme, n'ait pas simplement avoué la vérité, qui était si honorable. En effet qu'y a-t-il de plus honorable que de gagner de l'argent? Hugo vendait au roi et à ses ministres son talent lyrique, comme l'ingénieur et le chimiste louent aux capitalistes leurs connaissances mathématiques et chimiques; il détaillait sa marchandise intellectuelle en strophes et en odes, comme l'épicier et le mercier débitent leur cotonnade au mètre et leur huile en flacons. S'il avait confessé qu'en rimant l'ode *sur la naissance du duc de Bordeaux* ou l'ode sur son *Baptême*, ou n'importe quelle autre de ses odes, il avait été inspiré et soutenu par l'espoir du gain, il aurait du coup conquis la haute estime de la Bourgeoisie, qui ne connaît que le *donnant, donnant, et l'égal échange* et qui n'admet pas que l'on distribue des vers, des asticots ou des savates, gratis *pro deo*. Convaincue que V. Hugo ne faisait pas de "l'art pour l'art", mais produisait des vers pour les vendre, la Bourgeoisie aurait imposé silence aux plumentifs envieux qui, sous Louis-Philippe, reprochaient à l'écrivain ses gratifications royales.

Si le poète avait, sans ambages et détours, exposé le véritable motif de sa conduite royaliste, il aurait rendu à la poésie française un service plus réel qu'en écrivant *Hernani*, *Ruy Blas* et surtout la préface de *Cromwell*: il aurait doté la France de plusieurs Hugos [*sic,*] bien qu'un seul suffise et au-delà à la gloire d'un siècle.

Baudelaire, cet esprit mal venu dans ce siècle de Mercantilisme, ce mal appris qui abominait le commerce, se lamentait de ce que lorsque

*Le poète apparaît en ce monde ennuyé  
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes,  
Crispe ses poings vers Dieu qui la prend en pitié.*

Pourquoi, dans les familles bourgeoises, des imprécations et des colères accueillent le poète à sa naissance ? Parce que, on a si souvent répété que les poètes vivent dans la pauvreté et meurent à l'hôpital, comme Gilbert, comme Malfilâtre, que les pères et mères on dû finir par croire que poésie était synonyme de misère. Mais si on leur avait prouvé que dans ce siècle du Progrès, les romantiques avaient domestiqué la muse vagabonde, qu'ils lui avaient enseigné l'art de "jouer de l'encensoir, d'épanouir la rate du vulgaire, pour gagner le pain de chaque soir"<sup>7</sup> et si on leur avait montré le chef de l'école romantique recevant à vingt ans trois mille francs de pension pour des vers "somniafères"<sup>8</sup> les parents jugeant que la poésie rapportait davantage que l'élève des lapins ou la tenue des livres, auraient encouragé, au lieu de réprimer, les velléités poétiques de leur progéniture.

La Bourgeoisie industrielle et commerciale n'aurait pas attendu sa mort pour ranger Victor Hugo parmi les plus grands hommes de son histoire, si elle avait connu les sacrifices héroïques qu'il s'imposa et les tortures mentales qu'il supporta pour acquérir ces deux pensions.

### III.

Madame Hugo n'aimait pas Napoléon, elle choisissait pour amis ses ennemis ; après la défaite de Waterloo afin de fouler aux pieds la couleur de l'Empire, elle se chaussa de bottines vertes, ce simple fait caractérise la nature violente de ses sentiments<sup>9</sup>. L'oncle et le père de Hugo nourrissaient de nombreux griefs contre l'empereur, qui refusa de confirmer ce dernier dans son grade de général, conféré par Joseph. Lahorie, qui pendant sa réclusion de 18 mois aux Feuillantines, apprenait au jeune Victor à "lire Tacite", ne devait pas non plus lui inculquer l'amour de Bonaparte, contre lequel il conspirait. Hugo devait donc épouser la haine de sa mère pour Napoléon, que partageaient son mari et ses amis, en même temps qu'il endossait ses opinions royalistes. Mais il fut réfractaire à toute influence, personne ne put lui imposer ses sentiments, ni père, ni mère, ni oncle, ni amis : Napoléon et son extraordinaire fortune emplissaient sa tête ; "son image sans cesse ébranlait sa pensée". Tous les hommes de sa génération subirent cette action troublante. Il faut lire *Rouge et Noir* pour comprendre à quel point Napoléon s'em-

<sup>7</sup> BAUDELAIRE. *Les fleurs du Mal. Bénédiction. La Muse Vénale.*

<sup>8</sup> Cette impertinente épithète est de Stendhal, qui pas plus que Baudelaire, n'entendait rien au commerce des lettres. "*L'Edinburgh Review*, écrit-il, s'est complètement trompé en faisant de Lamartine le poète du parti *ultra* . . . le véritable poète du parti, c'est M. Hugo. Ce M. Hugo a un talent dans le genre de celui de Young, l'auteur des *Night Thoughts*, il est toujours exagéré à froid . . . L'on ne peut nier au surplus, qu'il sache bien faire des vers français, malheureusement il est somnifère". *Correspondance inédite de Stendhal*, Vol. I, 22.

<sup>9</sup> Victor Hugo *rac.* Vol. I, 252.

para de l'imagination des hommes de vouloir et de pouvoir. Toute sa vie, il obséda Hugo: tout enfant, il était son idéal. Ses camarades d'école jouaient des pièces de théâtre de sa composition ou de celle de son frère Eugène. "Les sujets habituels de ces pièces étaient les guerres de l'empire . . . c'était Victor qui jouait Napoléon. Alors il couvrait de décorations sa poitrine rayonnante d'aigles d'or et d'argent."<sup>10</sup> En ces temps, il songeait fort peu à la Vendée et à ses vierges martyres, à Henri IV et aux vertus des rois légitimes: Napoléon le possédait tout entier; et oubliant les jeux de l'adolescence, il étudiait ses campagnes, et suivait sur la carte la marche de ses armées.

Mais que son héros, battu à Waterloo, soit emprisonné à Ste-Hélène, que son père, pour avoir refusé de rendre à l'étranger la forteresse de Thionville, soit accusé de trahison, que Louis XVIII fasse son entrée triomphale dans Paris, escorté de "cosaques énormes, roulant des yeux féroces sous des bonnets poilus, brandissant des lances rouges de sang et portant au cou des colliers d'oreilles humaines, mêlées de chaînes de montres;<sup>11</sup> et le jeune poète pare "sa boutonnière d'un lys d'argent", choisit pour sujet de sa première tragédie une restauration, et injurie Buonaparte "ce tyran qui ravageait la terre"<sup>12</sup>. Et pendant dix ans, sans éprouver un moment de lassitude, il fit "tonner dans ses vers la malédiction des morts, comme un écho de sa fatale gloire."<sup>13</sup> Il faut arriver à 1827, pour le voir dans son *Ode à la Colonne*, essayer de glorifier indirectement l'Empire en glorifiant ses maréchaux; mais pour se départir de la conduite qu'il s'était imposée et qu'il avait suivie avec tant de fermeté, Hugo avait une excuse. L'insulte faite par l'ambassade d'Autriche, aux maréchaux Soult et Oudinot, indigna si fortement l'armée et la cour, que les *Débats* et les journaux royalistes prirent leur défense: en écrivant l'*Ode à la Colonne*, il obéissait au mot d'ordre donné par le parti royaliste. *Les Débats* l'insérèrent à leur troisième page.

Il serait difficile, si on ne connaissait les moeurs du temps et les qualités de la famille de Hugo, de comprendre qu'un jeune homme, fût-il de génie, put posséder d'une manière si parfaite, l'art de se contenir et de dissimuler ses sentiments.

Les régimes politiques s'étaient succédé depuis 1789, avec une rapidité si vertigineuse, que l'art de renier ses opinions et de saluer le soleil levant, était cultivé comme une nécessité de la lutte pour l'existence.<sup>14</sup> La famille Hugo ex-

<sup>10</sup> V. HUGO *Rac.* Vol. I.

<sup>11</sup> V. HUGO. *Rac.* Vol. I.

<sup>12</sup> Pièce de vers *Sur le bonheur de l'Étude*, envoyé au concours de poésie de 1817: tout lui devenait occasion pour outrager son héros.

<sup>13</sup> *Odes et Ballades. Les deux Iles.* Édit. de 1826.

<sup>14</sup> Les amateurs d'acrobatie politique trouveront dans le *Dictionnaire des Girouettes* de Prosy d'Eppe et dans le *Nouveau Dictionnaire des Girouettes de 1831*, de quoi exciter leur admiration la plus exigeante. Ils s'étonneront avec Chateaubriand "qu'il y ait des hommes, qui après avoir prêté serment à la République une et indivisible, au Direc-

cella dans cet art précieux. Quelques détails biographiques sur le général Hugo et sur son fils aîné, Abel, diminueront peut-être l'admiration des hugolâtres pour le génie machiavélique de leur héros; mais permettront au psychologue de s'expliquer comment tant de diplomatie pouvait entrer dans un si jeune cerveau.

Brutus Hugo, le farouche républicain de 1793, qui pourvoyait de chouans et de royalistes les pelotons d'exécution et la guillotine, fructidorise le Corps législatif avec Augereau, prend du service dans le palais de Joseph, en qualité de majordome, troque son surnom romain, contre un titre de Comte espagnol, prête serment à Louis XVIII qui le décore de la croix de St-Louis, se rallie à Napoléon, débarqué à Cannes, offre de reprêter serment à Louis XVIII, retour de Gand, qui le met à la retraite et l'interne à Blois, là, pour occuper ses loisirs, il écrit ses *Mémoires*. Abel, son fils aîné, les enrichit d'un précis historique, débutant par cet acte de foi: "Attaché par conviction à la monarchie constitutionnelle, profondément pénétré du dogme de la légitimité, dévoué par sentiment à l'auguste famille qui nous a rendu, etc . . ."

Victor Hugo ne pouvait se lasser d'admirer les exemples de conduite que léguaient à ses enfants l'ex-Brutus: il lui dit:

*Va, tes fils sont contents de ton noble héritage,  
Le plus beau patrimoine est un nom vénéré!*

*Odes. Livre II. VIII. Edit. 1823.*

Abel vécut jusqu'en 1815, presque toujours auprès de son père; il ne pouvait donc rendre sa mère responsable de l'ultra-royalisme qui se révéla subitement dans ses écrits après la chute de l'Empire. Ainsi que Victor, il était spécialement attaché au service personnel de la famille royale. Tandis que Victor chante en vers le sacre du roi, il publie en prose *La vie anecdotique du comte d'Artois, aujourd'hui Charles X*. "Aucun prince ne fut plus séduisant que le Comte d'Artois. . . il est rempli de grâce, de franchise, de noblesse, etc. . ." et cela continue ainsi pendant des dizaines de pages. Le roi encensé, il allonge son coup de pied à "cette révolution, qui se plongeait dans tous les crimes et rampait sous tous les maîtres", il insulte Buonaparte, se pâme à la lecture de *la proclamation à l'armée* du Comte d'Artois, lieutenant-général du royaume, envoyé à Lyon pour arrêter la marche de Napoléon, et il la commente ainsi: "Plus ce langage était noble et délicat, moins il était propre à faire impression sur des esprits qui ne semblaient accessibles, qu'à celui de la séduction.

toire en cinq personnes, au Consulat en trois, à l'Empire en une seule, à la première Restauration, à l'acte additionnel, à la seconde Restauration, ont encore quelque chose à prêter à Louis Philippe". — "Hé, hé disait en souriant Talleyrand, après avoir prêté serment à Louis Philippe, Sire, c'est le treizième!"

Les traîtres n'y opposèrent qu'un rire moqueur". Son père, le général Hugo, était parmi ces traîtres. — Charles X exilé, Abel décoré par Louis-Philippe pour "services rendus par la plume", écrit *l'histoire populaire de Napoléon* (1833), elle lui valut les chauds compliments du prince Napoléon.

Abel joignait à cette remarquable souplesse de conduite un esprit commercial, fécond en ressources. Il publia pour répondre aux engouements du public et satisfaire ses goûts, des études sur le théâtre Espagnol, une édition du *Romancero*, une brochure sur le *Guano, sa valeur comme engrais*, un guide perpétuel de Paris: *Tout Paris pour 12 sous*, un mémoire sur la *Période de disette, qui menace la France*, une *Histoire de France illustrée*; il composa un vaudeville en collaboration avec Romieu; il étudia *L'Afrique* au point de vue agricole, créa le *Journal du Soir*, inventa les publications illustrées, par livraison, etc. Abel était un habile industriel de lettres.

Mais, ce à quoi on ne devait s'attendre, c'est de rencontrer chez le soldat des guerres de l'empire, cette humanitaire qui, sur la lyre de Victor, devait se substituer au roi et au catholicisme. Sous le pseudonyme de Genty, le général Hugo publiait en 1818 une brochure où se mêlent avec bonheur les préoccupations de l'industriel et du philanthrope<sup>15</sup>. Il y résout ce double problème: donner une dot aux enfants trouvés, et procurer des travailleurs blancs aux planteurs, qui ne pouvaient plus, comme par le passé, aller chercher des noirs sur la côte africaine.

Les travailleurs blancs seraient pris aux Enfants-trouvés. Le gouvernement élevant ces enfants à ses frais, peut en disposer à son gré: "il se chargerait de fournir aux colons des enfants dans l'âge de 9 à 10 ans pour les filles, et de 10 à 11 ans pour les garçons. L'engagement pour tous prendrait la date même de leur embarquement et ne pourrait excéder 15 années, à l'expiration desquelles, il cesserait de droit. L'administration ferait alors compter à ses enfants à titre de dot, savoir aux hommes 600 fr. et aux femmes 500 fr." Ce projet satisferait tout le monde, et lierait étroitement les colonies à la métropole. Les colons achetaient leurs négriillons des 2 et 4 cents francs; la mère patrie leur fournit les petits blancs gratis. Les enfants blancs qui résisteraient au régime des coups de fouet et de travail des planteurs, recevraient au bout de 15 ans, une dot de 5 à 6 cents francs! La philanthropie bourgeoise qui a inventé la prison cellulaire, le travail forcé des femmes et des enfants dans les ateliers, qui valse et minaude dans les bals de charité pour apaiser la faim des affamés, devrait reprendre le projet du général Hugo et en faire le complément de la loi des récidivistes.<sup>16</sup>

<sup>15</sup> *Mémoire sur les moyens de suppléer à la traite des nègres, par des individus libres et d'une manière qui garantisse pour l'avenir la sûreté des colons et la dépendance des colonies*, par Genty, in 8° — Janvier 1818. Blois, imprimerie Verdier.

<sup>16</sup> Monsieur Belton qui a fait des recherches sur la famille Hugo, a découvert que le vieux général écrivait et rimait en diable: A sa mort il a laissé une liste de manuscrits: *La duchesse d'Alba, le Tambour Robin, l'Hermite du lac, l'Épée de Brennus, Perrine ou*

La révolution de 1830 désarçonne Victor Hugo, mais ne l'empêche pas de continuer, comme par le passé, à toucher ses trois mille francs de pension si honorablement gagnés. La préface des *Feuilles d'Automne*, publiée en 1831, le montre hésitant, il ne sait quel parti prendre. Il avait noué des relations avec de jeunes et ardents républicains qui, pour l'attirer, le flattaient: ainsi la *Biographie des contemporains* de Rabbe, dit que "Hugo avait chanté les trois jours dans les plus beaux vers qu'ils avaient inspirés". Mais les doctrines républicaines, qui ne savaient se donner du poids avec des gratifications, pénétraient difficilement dans son cerveau: il n'eut pas besoin, comme le Marius des *Misérables*, de monter sur les barricades et d'y recevoir des blessures pour se guérir de son néo-républicanisme. Dès qu'il comprend que le trône de Louis-Philippe est affermi, il déclare "il nous faut la chose *république* et le mot *monarchie*,"<sup>17</sup>. Cette phrase qui paraîtra un plagiat du mot historique de Béranger, est une profession de foi: elle voulait dire, qu'il allait accepter les grâces et faveurs de la monarchie, tout en restant républicain dans son for intérieur. Sous Louis XVIII et Charles X, il adorait Napoléon dans son coeur, et l'insultait dans les vers publiés, pour plaire à ses patrons légitimistes. Le républicain flatta Louis-Philippe, pour obtenir la pairie, comme le napoléonien adula les Bourbons pour arracher des pensions.

Le 21 juillet 1842, il eut le courage de jeter à la face de Louis-Philippe des phrases de ce calibre: "Sire, vous êtes le gardien auguste et infatigable de la civilisation. . . Votre sang est le sang du pays, votre famille et la France ont le même coeur. . . Sire, vous vivrez longtemps encore, car Dieu et la France ont besoin de vous". Victor Hugo a toujours été cosmopolite: il unissait tous les rois d'Europe dans son adulation. Plus tard, après 1848, il parlera des États-Unis d'Europe. Mais auparavant il avait "béné l'avènement de la reine Victoria" et célébré le Czar Nicolas "le noble et pieux empereur"<sup>18</sup>. En 1845, il priait le baron de Humbolt de remettre un de ses discours académiques "à son auguste roi, pour lequel, vous connaissez ma sympathie et mon admiration". Cette majesté si admirée était Guillaume IV, roi de Prusse et frère de

*la Nouvelle Nina, L'intrigue de cour, comédie en trois actes, la Permission, Joseph ou l'Enfant trouvé, etc.*: ces ouvrages sont perdus ou égarés.

Bien que Victor Hugo ne mentionne jamais les productions poétiques et romantiques de son père, il les admirait beaucoup. Dans une lettre adressée au général, et citée par M. Belton, il parle d'une pièce qui l'a "pénétré jusqu'au fond de l'âme"; dans une autre, il mentionne un poème *Lucifer* qui l'a "transporté". Si l'on ne connaissait sa piété filiale, on s'étonnerait qu'il ne se soit jamais occupé de sauver de l'oubli les oeuvres "remarquables" de son père: lui qui a recueilli et si précieusement conservé ses moindres excréments littéraires, que pour leur péché d'hugolâtrie, Messieurs Vaquez, Meurice et Lefebvre sont condamnés à publier, sinon à lire.

<sup>17</sup> Victor HUGO. *Philosophie et littérature mêlées*. 1834. Journal d'un révolutionnaire de 1830.

<sup>18</sup> Vict. HUGO. *Le Rhin*, Tom. III. 288. 331.

l'empereur d'Allemagne, couronné à Versailles<sup>19</sup>. L'histoire ne raconte pas si le poète reçut [des] gratifications des Majestés-Unies d'Europe.

Enfin arrive le grand jour: Hugo reconquérant la maîtrise de son âme, ne sera plus obligé de flatter les rois en public et de chérir la république dans son for intérieur. La révolution de 1848 chasse "l'auguste gardien de la civilisation" et juche au pouvoir les républicains du *National*. Un instant on croit la régence possible. Victor Hugo s'empresse de la demander, place des Vosges; on proclame la république, Victor Hugo, sans perdre une minute, se métamorphose en républicain. Les personnes qui s'arrêtent aux apparences, l'accuseront d'avoir varié, parce que tour-à-tour il fut napoléonien, légitimiste, orléaniste, républicain; mais une étude un peu attentive montre au contraire que sous tous ces régimes, il n'a jamais modifié sa conduite, que toujours sans se laisser détourner par les avènements et les renversements de gouvernement, il poursuivit un seul objet, son intérêt personnel, que toujours il resta *hugoïste*, ce qui est pire qu'égoïste, disait cette méchante langue de Heine. Est-ce la faute à ce pauvre homme, si pour faire fortune, le but sérieux de la vie bourgeoise, il dut mettre à son chapeau toutes ces cocardes? Si faute il y a, qu'elle retombe sur la Bourgeoisie qui acclama et renversa successivement tous ces gouvernements. Hugo pâtit de ces variations politiques: jusqu'en 1830, il dut étouffer son ardente admiration pour Napoléon; et jusqu'en 1848, il dut ensevelir son républicanisme sous des flatteries au roi, comme Harmodius cachait son poignard tyrannicide sous des fleurs.

Ils comprennent bien mal Hugo, ceux qui voient en lui un homme voué à la réalisation d'une idée: à ce compte sa vie serait un tissu de contradictions irréductibles. Il laissa ce rôle aux idéologues, aux hurluberlus qui rêvent leur vie; il se contenta d'être un homme raisonnable, ne s'inquiétant ni de l'effigie de ces pièces de cent sous, ni de la forme du gouvernement qui maintient l'ordre dans la rue et fait marcher le commerce. Dans son autobiographie il déclare explicitement que "la forme du gouvernement lui semblait la question secondaire". Dans la préface des *Voix intérieures* de 1837, il avait pris pour devise: "Être de tous les partis par leurs côtés généreux, (c'est-à-dire qui rapportent); n'être d'aucun par leurs mauvais côtés (c'est-à-dire qui occasionnent des pertes)".

Hugo a été un ami de l'ordre: il n'a jamais conspiré contre aucun gouvernement; celui de Napoléon III excepté, il les a tous acceptés et soutenus de sa plume et de sa parole et ne les a abandonnés que le lendemain de leur chute. Sa conduite est celle de tout commerçant, sachant son métier: une maison ne

<sup>19</sup> Ces détails biographiques, que par une modestie déplacée, Victor Hugo supprima dans l'autobiographie, qu'il dicta à sa femme, ont été rétablis dans l'étude si érudite et si spirituellement écrite de M. Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*. J. Gervais, édit., 1883. On ne saurait trop en recommander la lecture aux Hugolâtres qui désirent connaître intimement leur héros.

prospère, que si son maître sacrifie ses préférences politiques et accepte le fait accompli. Les Dollfus, les Koechlin, les Scheurer—Kestner, ces républicains modèles de Mulhouse, la cité libre jusqu'en 1793, ne se sont-ils pas accommodés à tous les régimes qui, depuis près d'un siècle, se sont succédé en Alsace; n'ont-ils pas reçu des subventions de l'empire, et ne lui ont-ils pas réclamé des franchises douanières pour leur industrie et des mesures répressives contre leurs ouvriers? Les affaires d'abord, la politique ensuite.

De 1848 à 1885, Hugo se comporte en "républicain honnête et modéré" et l'on peut défier ses adversaires de découvrir pendant ces longues années, un seul jour de défaillance.

En 1848, les conservateurs et les réactionnaires les plus compromis se prononcèrent pour la République que l'on venait de proclamer: Victor Hugo n'hésita pas une minute à suivre leur noble exemple. "Je suis prêt, dit-il, dans sa profession de foi aux électeurs, à dévouer ma vie pour établir la République qui multipliera les chemins de fer. . . découplera la valeur du sol. . . dissoudra l'émeute. . . fera de l'ordre la loi des citoyens. . . grandira la France, conquerra le monde, sera en un mot le majestueux embrassement du genre humain sous le regard de Dieu satisfait." Cette république est la bonne, la vraie, la république des affaires, qui présente "les côtés généreux" de sa devise de 1837.

— "Je suis prêt, continue-t-il, à dévouer ma vie pour empêcher l'établissement de la république qui abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge, fera des gros sous avec la colonne, jettera à bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat, détruira l'Institut, l'École polytechnique et la Légion d'honneur; ajoutera à l'anguste devise: *Liberté, Égalité, Fraternité*, l'option sinistre: *ou la mort*; fera banqueroute, ruinera les riches sans enrichir les pauvres, anéantira le crédit qui est la fortune de tous et le travail qui est le pain de chacun, abolira la propriété et la famille, promènera des têtes sur les piques, remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre, mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendres, fera de la France la patrie des ténèbres, égorgera la liberté, étouffera les arts, décapitera la pensée, niera Dieu". Cette république est la république sociale.

Victor Hugo a loyalement tenu parole. Il était de ceux qui fermaient les ateliers nationaux, qui jetaient les ouvriers dans la rue, pour noyer dans le sang les idées sociales, qui mitraillaient et déportaient les insurgés de juin, qui votaient les poursuites contre les députés soupçonnés de socialisme, qui soutenaient le prince Napoléon, qui voulaient un pouvoir fort pour contenir les masses, terroriser les socialistes, rassurer les bourgeois et protéger la famille, la religion, la propriété menacées par les communistes, ces barbares de la civilisation. Avec un courage héroïque, qu'aucune pitié pour les vaincus, qu'aucun sentiment pour la justice de leur cause n'ébranlèrent, Victor Hugo, digne fils du Brutus Hugo de 1793 vota avec la majorité, maîtresse de la force. Ses votes glorieux et ses paroles éloquentes sont bien connus; ils sont recueillis

dans les annales de la réaction qui accoucha de l'Empire; mais on ignore la conduite, non moins admirable de son journal l'*Événement*, fondé le 30 juillet 1848, avec le concours de Vacquerie, de Théophile Gautier, et de ses fils. Elle mérite d'être signalée.

L'*Événement* prenait cette devise, qui après juin était de saison: "Haine à l'anarchie — tendre et profond amour du peuple." Et pour qu'on ne se méprit pas sur le sens de la deuxième sentence, le numéro spécimen disait que l'*Événement* "vient parler au pauvre des droits du riche, à chacun de ses devoirs." Le numéro du premier novembre annonçait "qu'il est bon que le *National* qui s'adresse à l'aristocratie de la République se donne pour 15 centimes, que l'*Événement* qui veut parler au pauvre se vende pour un sou." Le poète commençait à comprendre que dans les petites bourses des pauvres, se trouvaient de meilleures rentes que dans les fonds secrets des gouvernements et les coffres-forts des riches.

Suivant l'exemple donné par les Thiers de la rue de Poitiers, car Victor Hugo imita toujours quelqu'un, l'*Événement* endoctrine le peuple, répand dans les masses ouvrières les saines et consolantes théories de l'économie politique, réfute Proudhon, combat "le langage des flatteurs du peuple, qui calomnient. Le peuple écoute ceux qui l'entretiennent des principes et des devoirs plus volontiers que ceux qui lui parlent de ses intérêts et de ses droits." (Numéro du 1<sup>er</sup> novembre.) Il se fait l'apôtre du libéralisme, cette religion bourgeoise qui amuse le peuple avec des principes, lui inculque des devoirs, et le détourne de ses intérêts et de ses droits; qui lui fait abandonner la proie pour l'ombre.

Après l'insurrection de juin, il ne restait, selon Hugo, qu'un moyen de sauver la République: — La livrer à ses ennemis. Thiers pensait ainsi après la Commune. La *Réforme* incapable de s'élever jusqu'à l'intelligence de cette machiavélique tactique, se plaignait de ce que "les républicains sont mis à l'index. On les fuit, on les renie, tandis qu'il n'y a pas de légitimistes ou orléanistes, si décriés, dont on n'épaule l'ignorance et qu'on n'essaie de réhabiliter à tout prix." L'*Événement* lui rive son clou avec cette écrasante réplique: "Si les républicains sont à ce point suspects, n'est-ce pas la faute des républicains? . . . Le christianisme n'a été réellement puissant que lorsque les prêtres en ont perdu la direction." (Numéro du 1<sup>er</sup> août). Et pour protéger la République contre les républicains le journal de Victor Hugo entre en campagne contre Caussidière parce qu'il "ne pense pas, qu'il n'est pas la tête, mais la main"; contre Louis Blanc, parce que "son crime, ce sont ses idées; ses livres, ses discours; ses complices, ce sont ses trois cent mille auditeurs!" (Numéro du 27 août); contre Proudhon parce qu'il est "un petit homme à figure commune; un misérable avocat du peuple;" contre Ledru—Rollin parce que ses circulaires ont plongé la civilisation dans une anarchie de quatre mois et dans une guerre civile de quatre jours. Depuis le 24 février jusqu'au 24 juin M. Ledru—

Rollin a été un de ceux qui ont le plus contribué à frayer la route à l'abîme." (Numéro du 6 août).

Mais c'est en poursuivant de ses injures, de ses colères et de ses dénonciations les vaincus de Juin, que l'*Événement* donne la mesure de son profond amour pour la République. Ecoutez, c'est l'auteur des *Châtiments* qui parle. "Hier, au sortir de la plus douloureuse corruption, ce qui se déchaîna, ce fut la cupidité; ceux qui avaient été les pauvres n'eurent qu'une idée, dépouiller les riches. On ne demande plus la vie, on demande la bourse. La propriété fut traitée de vol; l'État fut sommé de nourrir à grands frais la fainéantise; le premier soin des gouvernants fut de distribuer, non le pouvoir du roi, mais les millions de la liste civile, et de parler au peuple non de l'intelligence et de la pensée mais de la nourriture et du ventre. . . Oui, nous sommes arrivés à ce point que tous les honnêtes gens, le coeur navré et le front pâle, en sont réduits à admettre les conseils de guerre en permanence, les transportations lointaines, les clubs fermés, les journaux suspendus et la mise en accusation des représentants du peuple." (Numero du 28 août).

La dure nécessité qui navrait le coeur des honnêtes gens et l'endurcissait pour la répression impitoyable, obligeait Hugo à mentir impudemment.

Le 28 août 1848, Victor Hugo, pour exciter les conseils de guerre à condamner sans pitié, dénonce les vaincus comme des "pauvres qui n'eurent qu'une idée: dépouiller les riches." Deux mois auparavant, les pillards de Juin avaient envahi sa maison. Ils savaient qu'il était là "un des soixante représentants envoyés par la Constituante pour réprimer l'insurrection et diriger les colonnes d'attaques." Ils fouillèrent les appartements pour chercher des armes; ils virent pendu au mur "un yatagan turc, dont la poignée et le fourreau étaient en argent massif; . . . rangés sur une table, des bijoux, des cachets précieux en or et en argent . . . quand ils furent partis, on constata . . . que ces mains noires de poudre n'avaient touché à rien. Pas un objet précieux ne manquait." Ce sont là les propres paroles de Victor Hugo, narrant le sac de sa maison par les pillards de Juin. Mais pour raconter la scène, il attendit que les conseils de guerre eussent terminé leur oeuvre de répression; il était alors exilé. — Victor Hugo reste toujours le même, au milieu des circonstances les plus diverses: pendant la restauration, légitimiste, il insulte Napoléon, qui l'enthousiasme; pendant la réaction bourgeoise, il calomnie les insurgés, dont il admire les actes de délicate probité.

Une étrange fatalité pesa sur Victor Hugo; toute sa vie, il fut condamné à dire et à écrire le contraire de ce qu'il pensait et ressentait.

En exil, pour plaire à son entourage, il pérora sur la liberté de la presse, de la parole et bien d'autres libertés encore; cependant il ne détestait rien plus que cette liberté, qui permet "aux démagogues forcenés de semer dans l'âme du peuple des rêves insensés, des théories perfides . . . et des idées de révolte." (*Événement du 3 novembre*). L'insurrection abattue, la Chambre

vota le cautionnement qui commandait "silence aux pauvres!" selon l'expression de Lammenais. L'*Événement* s'empressa, ainsi que les *Débats*, le *Constitutionnel* et le *Siècle* d'approuver cette "mesure si favorable à la presse sérieuse... Nous la considérons... comme nécessaire... la Société avait une liberté gangrenée; le cautionnement, ce chirurgien redouté vient d'opérer le corps social." (Numéro du 11 août). Le libertaire Hugo n'était pas homme à hésiter devant l'amputation de toute liberté qui inquiète la classe possédante et trouble les cours de la bourse.

Victor Hugo commit alors la grande bévue de sa vie politique; — il prit le prince Napoléon pour un imbécile, dont il espérait faire un marchepied. D'ailleurs c'était l'opinion générale des politiciens sur celui que Rochefort devait surnommer le Perroquet mélancolique: car même dans l'erreur, Hugo ne fut pas original, en se trompant il imitait quelqu'un. Il était si absorbé par le désir de se caser dans un ministère bonapartiste, qu'il ne s'aperçut pas que les Morny, les Persigny et les autres Cassagnac de la bande avaient accaparé l'imbécile et qu'ils entendaient s'en réserver l'exploitation. Ces messieurs, avec un sans-gêne qui l'étonna et le choqua grandement l'envoyèrent potiner dans sa petite succursale de la rue de Poitiers et escamotèrent à son nez et à sa barbe le ministère si ardemment convoité. Au lieu d'embourser son mécompte et de contenir son indignation comme c'était son habitude, il s'oublia et se jeta impétueusement dans l'opposition. Les républicains de la Chambre, manquant d'hommes, l'accueillirent malgré son passé compromettant et le sacrèrent chef. Grisé il rêva la présidence.

Le coup d'État qui surprit au lit les chefs républicains, déranger ses plans: il dut suivre en exil ses partisans, puisqu'il était leur chef. Les chena-pans, qui, à l'improviste s'étaient emparé du gouvernement, étaient si tarés, leur pouvoir semblait si précaire, que les bourgeois républicains balayés de France, ne crurent pas à la durée de l'Empire. Durant des semaines et des mois, tous les matins, tremblants d'émotion, ils déplaient leur journal pour y lire la chute du gouvernement de décembre et leur rappel triomphal: ils tenaient leurs malles bouclées pour le voyage. Ces républicains bourgeois qui avaient massacré et déporté en masse les ouvriers, assez naïfs pour réclamer à l'échéance les réformes sociales qui devaient acquitter les trois mois de misères, mis au service de la république, ne comprenaient pas que le Deux Décembre était la conséquence logique des journées de Juin. Ils ne s'apercevaient pas encore que lorsqu'ils avaient cru ne mitrailler que des communistes et des ouvriers, ils avaient tué les plus énergiques défenseurs de leur république. Victor Hugo, qui était incapable de débrouiller une situation politique partagea leur aveuglement, il injuria en prose et en vers le peuple parce qu'il ne renversait pas à l'instant l'Empire que lui et ses amis avaient fondé et consolidé dans le sang populaire.

Jeté à bas de ses rêves ambitieux et enfiévré par l'attente incessante de

la chute immédiate de Napoléon III, Hugo pour la première et l'unique fois de sa vie lâche la bride aux passions turbulentes qui angoissaient son cœur. Déçu dans ses ambitions personnelles, il s'attaque furibondement aux personnes, aux Rouher, aux Maupas, aux Troplong, qui culbutèrent ses projets: il les prend à bras le corps, les couvre de crachats, les mord, les frappe, les terrasse, les piétine avec une fureur épileptique. Le poète est sincère dans les *Châtiments*; il est là tout entier avec sa vanité blessée, son ambition trompée, sa colère jalouse et son envie rageuse. Ses vers que les amplifications oiseuses et des comparaisons étourdissantes rendent d'ordinaire si froids, s'animent et vibrent de passion. On y dégage, sous des charretées de fatras romantique, des vers acérés comme des poignards et brûlants comme des fers rouges; des vers que répétera l'histoire. *Les Châtiments*, l'ouvrage le plus populaire de Victor Hugo, apprend à la jeunesse de l'Empire la haine et le mépris des hommes de l'Empire.

Il est des hugolâtres de bonne compagnie, monarchistes, voire même républicains qui s'effarent aux engueulades des *Châtiments*: ils n'en parlent jamais, ou si parfois ils les mentionnent, c'est avec des précautions oratoires et des réticences infinies. Leur pudibonderie les empêche de reconnaître les services que ce pamphlet enragé rendit et rend encore aux conservateurs de toute provenance. Hugo agonise d'insultes les Canrobert et les St-Arnaud de la troupe bonapartiste de Décembre; mais il ne décoche pas un seul vers aux Cavaignac, aux Bréa et aux Clément Thomas de la bande bourgeoise de Juin. Massacrer les socialistes en blouse lui semble dans l'ordre des choses; mais charger sur le boulevard Montmartre, emporter d'assaut la maison Sallandrouze, canarder quelques bourgeois en frac et chapeau gibus! O! le plus abominable des crimes! *Les Châtiments* ignorent Juin et ne dénoncent que Décembre: en concentrant les haines sur Décembre, ils jettent l'oubli sur Juin.

Dans sa préface du *18 Brumaire*, Karl Marx dit à propos de *Napoléon le Petit*: "Victor Hugo se borne à des invectives amères et spirituelles contre l'éditeur responsable du coup d'État, Dans son livre l'événement semble n'être qu'un coup de foudre dans un ciel serein, que l'acte de violence d'un seul individu. Il ne remarque pas qu'il grandit cet individu, au lieu de le rapetisser, en lui attribuant une force d'initiative propre, telle qu'elle serait sans exemple dans l'histoire du monde." Mais en magnifiant, sans s'en douter, Napoléon le Petit en Napoléon le Grand, en empilant sur sa tête les crimes de la classe bourgeoise, Hugo disculpe les républicains bourgeois qui préparèrent l'empire et innocente les institutions sociales qui créent l'antagonisme des classes, fomentent la guerre civile, nécessitent les coups de force contre les socialistes et permettent les coups d'État contre la bourgeoisie parlementaire. En accumulant les colères sur les individus, sur Napoléon et ses acolytes, il détourne l'attention populaire de la recherche des causes de la misère

sociale, qui sont l'accaparement des richesses sociales par la classe capitaliste; il dévie l'action populaire de son but révolutionnaire, qui est l'expropriation de la classe capitaliste et la socialisation des moyens de production. — Peu de livres ont été plus utiles à la classe possédante que *Napoléon le Petit* et *Les Châtiments*.

D'autres hugolâtres, panégyristes maladroits, prenant au sérieux les déclarations de dévouement et de désintéressement du poète, le représentent comme un héros d'abnégation; — ils le dépouillent de son prestige bourgeois, par simplicité. A les entendre il aurait été un de ces maniaques dangereux, entichés d'idées sociales et politiques, au point de leur sacrifier ses intérêts personnels; ils voudraient l'assimiler à ces Blanqui, à ces Garibaldi, à ces Varlin, à ces fous qui n'avaient qu'un but dans la vie, la réalisation de leur idéal. — Non, Victor Hugo n'a jamais été assez bête pour mettre au service de la propagande républicaine, même quelques milliers de francs de ses millions: — s'il avait sacrifié n'importe quoi pour ses idées, un cortège de bourgeois, aussi nombreux, ne l'[aurait] pas accompagné au Panthéon; M. Jules Ferry, lui souhaitant sa fête, deux ans avant sa mort, ne l'[aurait] pas salué du nom de Maître. Si Victor Hugo avait fait de cette politique de casse-cou, il serait sorti de la tradition bourgeoise. Car la caractéristique de l'évolution politique dans les pays civilisés, est de débarrasser la politique des dangers qu'elle présentait et des sacrifices qu'elle exigeait autrefois. En France, en Angleterre, aux États-Unis les ministres au pouvoir et les élus à la Chambre et aux Conseils municipaux, ne se ruinent plus, mais s'enrichissent: dans ces pays on ne condamne plus des ministres pour tripotages boursicotiers, malversations financières et abus de pouvoir. La responsabilité parlementaire couvre leurs fautes et les protège contre toute poursuite. La France républicaine a donné un mémorable exemple de cette politique raisonnable et agréable le jour qu'elle éleva au rang de sénateurs. MM. Broglie et Buffet, pour les consoler d'avoir échoué dans leur tentative de coup d'État monarchiste. — La politique parlementaire est une carrière lucrative; elle n'offre aucun des risques pécuniers du commerce et de l'industrie; un petit capital d'établissement, un peu de bagout, un brin de chance et beaucoup d'entregent y assurent le succès. Hugo ne connaissait que cette politique positive. Dès qu'il se convainquit que l'existence de l'empire était assurée pour un long temps, il éteignit ses foudres justiciardes et concentra toute son activité à son commerce d'adjectifs et de phrases rimées et rythmées.

Il avait dans son aveugle emportement lancé des déclarations si catégoriques, et pour son malheur elles eurent un retentissement si considérable; il avait marqué les hommes du coup d'État de vers si cuisants, qu'il était impossible de les faire oublier: il lui fallut rester républicain et renoncer à la politique; il jugea qu'il valait mieux accepter bravement le rôle de martyr de la République, de victime du devoir. Le rôle séduisait sa vanité. S'il n'était

pas né dans une île, ainsi que Napoléon, il allait vivre exilé dans une île, ainsi que lui. Imiter Napoléon, devenir le Napoléon des lettres, berça l'ambition de toute sa vie.

Les proscrits coudoient toutes les misères, disait le grand Florentin; mais Hugo avait plus d'intelligence que Dante. Avec un art que n'égalait jamais Barnum, il fit de l'exil la plus retentissante des réclames. L'exil était l'enseigne criarde et aveuglante accrochée à sa boutique de librairie de Haute-Ville House. Les rois ne l'avaient pensionné que d'une somme de 3,000 francs; sa clientèle bourgeoise lui valait cinquante mille francs par an. Il n'avait pas perdu au change. Il trouva que l'Empire avait du bon: "Napoléon a fait ma fortune", avouait-il dans un de ces rares moments, où il déposait sa couronne d'épines. Comment la bourgeoisie bourgeoisante ne s'extasierait-elle pas devant cet homme, qui avait su rendre l'exil si doux et si profitable? — Les génies que l'on renomme ne savent trouver que douleurs dans l'exil, les commerçants qui s'expatrient au Sénégal, aux Indes, ces pays de fièvre et d'hépatites, après des dix et vingt ans d'exil ne parviennent à masser qu'une pelote de quelques centaines de mille francs, s'ils ont en poupe le vent de la chance; et lui Victor Hugo, le Prométhée moderne, vit dans une île délicieuse, où les médecins envoient leurs invalides, il s'entoure d'une cour d'adulateurs empressés, qui le font mousser, il voyage tranquillement en Europe, il thésaurise des millions et il obtient la palme du martyr! . . .<sup>20</sup>

## V.

Les amis et les adversaires de Victor Hugo, ont accrédité des jugements téméraires portés sur lui par la crainte et l'admiration; dans l'intérêt de sa gloire il est nécessaire de les réviser.

La phraséologie fulgurante du Hugo des 35 dernières années donne la chair de poule aux trembleurs qu'épouventent les mots: aux Prudhommes, pour qui tout Mangin, jonglant avec les vocables Liberté, Égalité, Fraternité, Humanité, Cosmopolitisme, États-Unis d'Europe, Révolution et autres balançoires du libéralisme, est un révolutionnaire, un socialiste, bon à coffrer, sinon à fusiller. Mais Hugo, et c'est là son plus sérieux titre à la gloire, sut mettre en contradiction si flagrante ses *actes* et ses *paroles*, qu'il ne s'est pas encore rencontré en Europe et en Amérique, un politicien pour démontrer d'une manière plus éclatante la parfaite innocuité des truculentes expressions du libéralisme.

Ainsi que l'on se nourrit de pain et de viande, Hugo se repait d'Humanité et de Fraternité. — Le 14 août 1848, huit jours après le départ du premier

<sup>20</sup> Ici se termine la partie publiée dans le numéro de juin de la *Revue socialiste*.

convoi, qui transportait 581 insurgés, il fonda à côté de la Réunion de la rue de Poitiers, la *Réunion de la Fraternité*. La peur de perdre leur cher argent, que les Pereire et les Mirès de la finance impériale devaient confisquer si allègrement, avait enragé les petits bourgeois de 1848. La presse honnête et modérée racontait sur les insurgés des histoires épouvantables: — Maisons pillées, mobiles sciés entre deux planches, crânes qu'on emplissait de vin et qu'on vidait en chantant des obscénités . . . Hugo savait que si les insurgés envahissaient les maisons, ils ne les pillaient pas; il les avait vus se battre en héros. La simple humanité lui commandait de protester contre ces idiotes calomnies et d'essayer d'apaiser ces bourgeois apeurés, réclamant une impitoyable répression. Mais la Fraternité hugoïste n'était pas de composition si humaniste, elle n'entendait pas suspendre l'action des conseils de guerre, "mais tempérer l'oeil du juge par les pleurs du frère . . . et tâcher de faire sentir jusque dans la punition la fraternité de l'assemblée." (*Événement* n° 14). — Et dans presque tous les numéros, l'*Événement* continuait à exciter les colères et les peurs contre les vaincus<sup>21</sup>.

La Liberté était un des Pégases, qu'enfourchait Hugo. Mais il faut être par trois fois Prudhomme pour ne pas s'apercevoir que le Pégase hugoïste était trop gonflé de vent pour prendre le mors aux dents et lancer des pétarades. La fougueuse liberté de Hugo était un humble bidet, qu'il remisait dans l'écurie de tous les gouvernements. Depuis l'immortelle révolution de 1789, Liberté, Liberté chérie, est le refrain à la mode. Tous les politiciens depuis Polignac jusqu'à Napoléon-le-Petit l'ont répété sur tous les tons. Hugo le chantait à plein gosier quand il approuvait le cautionnement qui amputait le corps social de la "liberté gangrenée" de la presse.

Hugo planta dans les vers la rouge cocarde de l'Égalité. Mais il y a égalité et égalité, comme poètes et poètes; il en existe autant que de morales. Toute classe, tout corps social fabrique à l'usage de ses membres une morale spéciale. La morale du commerçant l'autorise à vendre sa marchandise dix et vingt fois au-dessus de sa valeur, s'il le peut; celle du juge d'instruction l'incite à user de la ruse et du mensonge pour forcer le prévenu à s'accuser, celle de l'agent de moeurs l'oblige à faire violer médicalement les femmes qu'il soupçonne de travailler avec leur sexe; celle du rentier le dispense d'obéir au commandement biblique: — "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front . . ." La mort établit à sa façon une égalité; la grosse et la petite vérole en créent d'autres; les inégalités sociales ont mis au monde deux égalités de belle venue:

<sup>21</sup> Cette fraternité pleurarde de crocodile reprocha à un poète qui ne se dégrada jamais jusqu'à pincer de la guitare philanthropique, à Alfred de Musset, d'avoir envoyé "aux victimes de Juin" un prix de 1.300 francs que venait de lui accorder l'Académie. L'*Événement* du 23 août commentait ainsi l'acte: "qu'il nous soit permis de faire observer à M. de Musset que sa détermination ne remplit nullement le but du legs fait par le comte de Latour-Landry. C'était à un poète peu favorisé de la fortune et non à une oeuvre patriotique que le don devait appartenir."

l'égalité du ciel, qui pour les chrétiens compense les inégalités de la société et l'égalité civile, cette très sublime conquête de la Révolution sert aux mêmes usages. Cette égalité civile, qui conserve aux Rothschild leurs millions et leur parc, et aux pauvres leurs haillons et leurs poux, est la seule égalité que connaisse Hugo. Il aimait trop ses rentes et les antithèses pour désirer l'égalité des biens qui du coup lui eût enlevé ses millions et dérobé les plus faciles et les plus brillants contrastes de sa poétique.

Bien au contraire, l'*Événement* du 9 septembre 1848 prenait la défense du "luxe que calomniait la fausse philanthropie de nos jours" et démontrait triomphalement la nécessité de la misère pour arriver à l'équilibre social. — "L'opulence oisive est la meilleure amie de l'indigence laborieuse, développe le journal hugoïste. Qui est-ce qui fournit à la richesse ce ruineux superflu, cette recherche, ce colifichet dont se compose la mode et le plaisir ? Le travail, l'industrie, l'art, c'est-à-dire la pauvreté. Le luxe est la plus certaine des aumônes, c'est une aumône involontaire. Les caprices du riche sont les meilleurs revenus du pauvre. Plus le salon aura de plaisir, plus l'atelier aura de bien-être. Mystérieuses balances qui mesurent les plus lourdes nécessités d'une partie de la société aux plus légères frivolités de l'autre ! Équilibre étrange qui s'établit entre les fantaisies d'en haut, et les besoins d'en bas ! Plus il y a de fleurs et de dentelles dans le plateau qui monte, plus il y a de pain dans le plateau qui descend !" — Le gaspillage le plus inutile et le plus ridicule devient une des voies mystérieuses de la divine providence, pour créer l'harmonie sociale, basée sur la misère besogneuse et la richesse oisive. Jamais le luxe n'a été plus magnifiquement glorifié. Lorsque l'*Événement*, l'organe de la Fraternité hugoïste, publia son apologie du luxe, deux mois à peine s'étaient écoulés depuis l'insurrection de juin, ce "protêt de la misère" et le sang de la guerre civile rougissait encore le pavé des rues.

Les mots dont Hugo enrichit son vocabulaire après 1848, lui portèrent tort dans l'esprit des Prudhommes : ils les ahurissaient au point de leur faire prendre des vessies pour des lanternes et l'écrivain pour un socialiste, pour un partageux. Victor Hugo partageux ! — Mais plutôt que de partager quoi que ce soit avec qui que ce soit, il aurait immolé de sa main tous ses exécuteurs testamentaires et tout le premier son cher et bien-aimé Vacquerie, qui ne pouvant se tuer sur son catafalque ainsi que les serviteurs sur les bûchers des héros antiques voulut être enseveli en effigie dans le tombeau du maître. Le poète était digne d'un tel sacrifice : Hugo fut en effet un héros de la phrase.

La révolution de 1848 lança dans la langue honnête et modérée un peuple nouveau de mots : depuis la réaction littéraire commencée sous le consulat, ils dormaient dans les discours, les pamphlets, les journaux et les proclamations de la grande époque révolutionnaire et ne s'aventuraient en plein jour que timidement, dans le langage populaire. Les bravaches du romantisme, les Janin, les Gautier, reculèrent épouvantés ; mais Hugo ne cligna pas de l'oeil, il

empoigna les substantifs et les adjectifs horrifiants, qui envahissaient la langue écrite dans les journaux et parlée à la tribune des assemblées populaires; et prestidigitateur merveilleux il jongla à étourdir les badauds, avec les immortels principes de 1789 et les mots teints encore du sang des nobles et des prêtres. Il ouvrit alors au romantisme une carrière qu'il fut seul à parcourir; ses compagnons littéraires de 1832, plus timides que les bourgeois dont ils s'étaient moqués, n'osèrent pas suivre celui qu'ils appelaient leur maître.

Victor Hugo, lui-même, semble avoir été intimidé par les expressions révolutionnaires qu'il maniait et dont il ne comprenait pas exactement le sens. Il voulut s'assurer de n'avoir commis, par erreur, même en pensée, de péché socialiste: il fit son examen de conscience dans son autobiographie et il se convainquit que lui qui avait écrit sur les pauvres gens, la misère, et autres sujets de compositions rhétoriciennes, des tirades à paver le Palais-Bourbon, il n'avait demandé qu'une seule réforme sociale, l'abolition de la peine de mort, "la première de toute, — peut-être"<sup>22</sup>. Et encore il pouvait se dire qu'il n'avait fait que suivre l'exemple de tous les apôtres de l'humanitaire, depuis Guizot jusqu'à Louis-Philippe; et que tout d'abord il n'avait envisagé la peine de mort qu'à un point de vue littéraire et fantaisiste, comme un excellent thème à déclamations verbeuses, à ajouter aux "croix de ma mère" — "la voix du sang" et autres trucés du romantisme qui commençaient à s'user et à perdre leur action sur le gros public.

Un socialisme qui se limite à cette réforme sociale pratique: l'abolition de la peine mort, n'est de nature qu'à inquiéter les bourreaux, dont il menace les droits acquis. Et cela ne doit pas étonner, si lors de la publication de la "bible socialiste" de Hugo, *les Misérables*, il ne se soit trouvé que Lamartine vieilli pour se scandaliser que, trente ans après Eugène Sue, "le seul homme, qui selon Th. de Banville avait quelque chose à dire", osât s'apitoyer sur un homme envoyé aux galères pour le vol d'un pain et sur une pauvre fille se prostituant pour nourrir le bâtard du bourgeois qui l'a abandonnée enceinte. C'était en effet vieillot et enfantin. Mais là où Victor Hugo étale grossièrement son esprit bourgeois, c'est lorsqu'il personnifie ces deux institutions de toute société bourgeoise, la police et l'exploitation, dans deux types ridicules: Javert, la vertu faite mouchard et Jean Valjean, le galérien qui se réhabilite en amassant en quelques années une fortune sur le dos de ses ouvriers. La fortune lave toutes les taches et tient lieu de toutes les vertus. Hugo, ainsi que tout bourgeois, ne peut comprendre l'existence d'une société sans police et sans exploitation ouvrière.

L'adoration du Dieu-Propriété c'est la religion de Victor Hugo. A ses yeux, la confiscation des biens de la famille d'Orléans est un des plus affreux crimes de Napoléon III. Et s'il avait été membre de l'assemblée de Versailles, il aurait,

<sup>22</sup> *Victor Hugo raconté*, etc. Tome II.

sur la proposition de M. Thiers, voté les 50 millions d'indemnité aux d'Orléans, par respect pour la propriété. Sa haine des socialistes, qu'il dénonça si féroce-ment en 1848, est si intense, que dans sa classification des êtres, qui troublent la société, il place au dernier échelon Lacenaire, l'assassin, et immédiatement au dessus, Baboeuf, le communiste.<sup>23</sup>

Des gens qui seraient de la plus atroce mauvaise foi, s'ils n'étaient des ignorants et des oublieux, ont prétendu que l'homme qui, en Novembre 1848, écrivait que "l'insurrection de Juin est criminelle et sera condamnée par l'histoire, comme elle l'a été par la société . . ., si elle avait réussi, elle n'aurait pas consacré le travail, mais le pillage", (Événement, n° 94) que cet homme avait déserté la cause de la sacrée propriété et pris la défense de l'insurrection du 18 mars. Et cela parce qu'il avait ouvert sa maison de Bruxelles aux réfugiés de la Commune. Mais dans sa bruyante lettre, tout chez Hugo est réclame, et plus tard dans son *Année terrible*, n'a-t-il pas protesté avec indignation contre les actes de guerre de la Commune; n'a-t-il pas injurié les Communards aussi violemment qu'autrefois les Bonapartistes, les stigmatisant avec les épithètes de fusilleurs d'enfants de quinze ans, de voleurs, d'assassins, d'incendiaires? Mais les radicaux et le si hugolâtre Camille Pelletan, ont dû trouver que Victor Hugo les compromettait par son incontinence d'insultes et de calomnies contre les vaincus de la Semaine sanglante.

Qu'y avait-il donc de si étrange dans l'acte de Victor Hugo, pour troubler ainsi les Pessard de la Presse versaillaise? Est-ce que malgré les pressantes sollicitations de MM. Thiers et Favre, les ministres de la reine Victoria et du roi Amédée n'ont pas ouvert leur pays, l'Angleterre et l'Espagne, à ces vaincus, qu'ils n'ont jamais insulté[s] ainsi que Victor Hugo? Personne n'accusera ces hommes d'Etat de pactiser avec les socialistes et les ennemis de la propriété. En Suisse, en Belgique, en Angleterre, partout enfin, des bourgeois, tout ce qu'il y a de plus bourgeois, n'ont-ils pas ouvert leurs bourses, pour secourir les proscrits sans pain et sans travail, ce que n'a jamais fait Victor Hugo, l'ex-proscrit millionnaire?

\*  
\* \*

Ques les légitimistes, qui avaient nourri, choyé, prôné, décoré Victor Hugo, conservent pieusement une amère rancune contre le jeune Eliacin, qui les lâche dès que la révolution de 1830 leur arrache des mains la clef de la cassette aux pensions, rien de plus naturel. Qu'ils l'accusent de désertion, de trahison, rien de plus juste. Cependant, le pair de France de la monarchie orléaniste, qui fai-

<sup>23</sup> "Plus bas que Marat, plus bas que Baboeuf, il y a la dernière sape et de cette cave sort Lacenaire." *Les Misérables*. Tome VI, page 61—62.

sait porter à sa mère le poids de son royalisme, eût pu expliquer son orléanisme par son amour de la morale et leur dire: "Moi, l'homme toujours fidèle au devoir, j'ai dû obéir aux commandements d'une morale plus haute que la reconnaissance; j'ai obéi aux injonctions de la morale pratique: pas d'argent, pas de suisse, ni de poète." Mais les anciens patrons de l'écrivain dépassent toute mesure, quand pour nuire à l'écoulement de sa marchandise parmi les gens pieux, ils le calomnient et l'appellent un impie. Rien de plus faux.

Victor Hugo eut le malheur de naître de parents impies et d'être élevé au milieu des impies. Sa mère ne lui permit pas de manger du Bon Dieu<sup>24</sup>, mais lui donna, en revanche, pour professeurs, des prêtres sceptiques, qui pendant la Révolution avaient jeté aux orties la soutane et le bréviaire. Et cependant une foi ardente s'éveille subitement dans son âme, le jour même que le trône et l'autel, l'un supportant l'autre, sont replacés sur leurs pieds. Il étrangle alors son Voltairianisme et chante la religion catholique, ses pompes et ses pensions<sup>25</sup>. Les légitimistes ne reconnaissent-ils pas là le signe certain d'une foi sincèrement opportuniste? Ils se montrent exigeants à l'extrême, quand ils demandent que ce catholicisme d'occasion survive aux causes qui l'avaient engendré. Ils n'avaient qu'à rester les maîtres du pouvoir, pour que Hugo conservât jusqu'à sa 83<sup>me</sup> année, la foi au Dieu des prêtres: mais il dut se rendre à l'évidence et suspendre son culte pour ce Dieu qui cessait de révéler sa présence réelle par la distribution de pensions. C'est ainsi qu'un banquier coupe le crédit de son client ruiné, filant sur la Belgique.

La Révolution de 1830 mit à la mode Voltaire et la libre pensée; Victor Hugo, ce tourne-sol, que sa nature condamnait à tourner vers le soleil, déposa, comme une cuisinière son tablier, son légitimisme et son catholicisme de convenance. Il avait de nouveaux maîtres à satisfaire. Il adora le *Dieu des bonnes gens* de Béranger et brûla Jéhovah, le Dieu farouche et sombre, qui cependant convenait mieux à son cerveau romantique. Ce changement de Dieux prouve la sincérité de son déisme. Il lui fallait à tout prix un Dieu; il en avait besoin pour son usage personnel, pour être un prophète, pour être un trépied<sup>26</sup>.

Il s'éleva sans difficulté jusqu'au niveau de la grossière irréligion de ses lecteurs: car on ne lui demandait pas de sacrifier les effets de banale poésie que le romantisme tirait de l'idée de Dieu et de la Charité chrétienne, sur qui les libres-penseurs se déchargent du soin de soulager les misères que crée leur exploitation; il put même continuer à faire l'éloge du prêtre et de la religieuse,

<sup>24</sup> La brigande Vendéenne était une Voltairienne décidée: A Madrid, elle plaça ses enfants au collège des nobles, mais "s'opposa énergiquement malgré la résistance des prêtres directeurs, à ce qu'ils servissent la messe comme les autres élèves et défendit qu'on fit confesser et communier ses enfants." (*Victor Hugo rac.* Vol. I, 194).

<sup>25</sup> Dans une épître en vers de 1818, mais publiée en 1863, Hugo dit en parlant de lui-même "... J'ai seize ans ... Je lis *l'Esprit des lois* et j'admire Voltaire." (*Victor Hugo rac.* Tome I, 308)

<sup>26</sup> "Le Poète est lui-même un trépied. Il est le trépied de Dieu." *William Shakespeare*, par V. Hugo, p. 53.

ces gendarmes moraux que la bourgeoisie salarie pour compléter l'oeuvre répressive du sergot et du soldat<sup>27</sup>.

Victor Hugo est mort sans prêtres, ni prières; sans confession ni communion, les catholiques en sont scandalisés; mais les gens à Bon Dieu ne peuvent lui reprocher d'avoir jamais eu une pensée impie. Son gigantesque cerveau resta hermétiquement bouché à la critique démolisseuse des encyclopédistes et aux théories philosophiques de la science moderne. En 1831, un débat scientifique passionna l'Europe intellectuelle: Cuvier et Geoffroy St-Hilaire discutaient sur l'origine et la formation des êtres et des mondes. Le vieux Goethe, que Hugo appelle dédaigneusement "le poète de l'indifférence", l'âme remplie d'un sublime enthousiasme, écoutait raisonner ces deux puissants génies. — Hugo, indifférent à la philosophie et à la science, consacrait son "immense génie" qui "embrassait dans son immensité le visible et l'invisible, l'idéal et le réel, les monstres de la mer et les créatures de la terre..." à basculer la "balance hémistiche" et à rimer nombril et avril, juif et suif, gouine et baragouine, Marengo et lumbago.

Trente ans plus tard, Charles Darwin reprenait la théorie de G. St-Hilaire et de Lamarck, son maître; il la fécondait de son vaste savoir et de ses découvertes géniales; et, triomphante, il l'implantait dans la science naturelle et renouvelait la conception humaine de la création. Hugo, "le penseur du XIX<sup>e</sup> siècle", que les hugolâtres nomment "le siècle de Hugo", Hugo, qui portait dans son crâne "l'idée humaine", vécut indifférent au milieu de ce prodigieux mouvement d'idées. *Il poeta sovrano*, qui passa la plus grande partie de sa vie à courir dans les catalogues de vente et les dictionnaires d'histoire et de géographie après les rimes riches, ne daigne pas s'apercevoir que Lamarckisme, Darwinisme, Transformisme, rimaient plus richement encore que *faim et génovéfain*.

## VI.

On se souviendra de la débauche d'hyperboles de la presse parisienne, qui dura dix longues journées. Déjà on commence à revenir de cette exubérance d'admiration forcée; et l'on arrivera bientôt à considérer ces jours d'enthousiasme et d'apothéose, comme un moment de folie inexplicable.

Il serait oiseux de discuter, si dans un avenir prochain les oeuvres de Victor Hugo vivront dans la mémoire des hommes, comme celles de Molière et de La-

<sup>27</sup> "Rien ne se pénètre, ne s'amalgame plus aisément qu'un vieux prêtre et un vieux soldat. Au fond c'est le même homme. L'un s'est dévoué pour la patrie d'en bas; l'autre pour la patrie d'en haut; pas d'autre différence." (*Les Misérables*).

"Il n'y a pas d'oeuvre plus sublime, peut-être, que celle que font ces âmes (les religieuses). Et nous ajoutons: il n'y a pas de travail plus utile. Il faut ceux qui prient pour ceux qui ne prient jamais." (*Les Misérables*). Victor Hugo a eu l'heureuse chance d'être beaucoup acheté, ce à quoi il tenait surtout, et d'être peu lu, il le sera de moins en moins, autrement il y aurait beau jour que le *Siècle* et Léo Taxil auraient été forcés de le laisser pour compte aux catholiques.

fontaine en France; de Heine et de Goethe, en Allemagne; de Shakespeare en Angleterre; de Cervantès en Espagne; ou bien si elles dormiront d'un sommeil profond à côté des poèmes de Cavalier Marin, feuilleté[s] avec lassitude, seulement par quelques érudits étudiant les origines de la littérature classique. Cependant les lettrés du XVII<sup>e</sup> siècle annonçaient que l'*Adone* effacerait à jamais le *Roland furieux*, la *Divine Comédie* et l'*Illiade* et des foules en délire promenaient des bannières, où l'on proclamait que l'illustre Marin était "l'âme de la poésie, l'esprit des lyres, la règle des poètes... le miracle des génies... celui dont la plume glorieuse donne au poème sa vraie valeur, aux discours ses couleurs naturelles, au vers son harmonie véritable, à la prose son artifice parfait... admiré des docteurs, honoré des rois, objet des acclamations du monde, célébré par l'envie elle-même, etc." Shakespeare mourait oublié de son siècle.

Parfois les générations futures ne ratifient pas les jugements des contemporains. Mais la critique historique qui n'admire, ni ne blâme, mais essaye de tout expliquer, adopte l'axiome populaire, — il n'y a pas de fumée sans feu; — elle pense que l'écrivain acclamé par ses contemporains, n'a conquis leurs applaudissements que parce qu'il a su flatter leurs goûts et leurs passions, et exprimer leurs pensées et leurs sentiments dans la langue qu'ils pouvaient comprendre. Tout écrivain que consacre l'engouement du public, quels que soient ses mérites et démérites littéraires, acquiert par ce seul fait une haute valeur historique et devient ce que Emerson nommait un *type représentatif* d'une classe, d'une époque. — Il s'agit de rechercher comment Hugo parvint à conquérir l'admiration de la Bourgeoisie.

La Bourgeoisie, souveraine maîtresse du pouvoir social, voulut avoir une littérature qui reproduisit ses idées et ses sentiments et parlât la langue qu'elle aimait: la littérature classique élaborée pour plaire à l'aristocratie, ne pouvait lui convenir. Quand on étudiera le romantisme d'une manière critique, les études faites jusqu'ici n'ayant été que des exercices de rhétorique, où l'on s'occupait de louer ou de dénigrer, au lieu d'analyser et de comparer; on verra combien exactement les écrivains romantiques satisfaisaient, par la forme et le fond, les exigences de la bourgeoisie; bien que beaucoup d'entre eux n'aient pas soupçonné le rôle qu'ils remplissaient avec tant de conscience.

Hugo ne se distingue ni par les idées, ni par les sentiments, mais par la forme; il en était conscient. La forme est pour lui la chose capitale. "Otez, dit-il, à tous ces grands hommes cette simple et petite chose, le style, et de Voltaire, de Pascal, de Boileau, de Bossuet, de Fénelon, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Molière, de ces maîtres, que vous restera-t-il? — Ce qui reste d'Homère après avoir passé par Bitaubé." — La vérité de l'observation et la force et l'originalité de la pensée, sont choses secondaires, qui ne comptent pas. — "La forme est chose plus absolue qu'on ne pense... Tout art qui veut vivre doit commencer par bien se poser à lui-même les questions de forme, de langage et de style... Le style est la clef de l'avenir... Sans le style vous pouvez avoir

le succès du moment, l'applaudissement, le bruit, la fanfare, les couronnes, l'acclamation enivrée des multitudes, vous n'aurez pas le vrai triomphe, la vraie gloire, la vraie conquête, le vrai laurier. Comme dit Cicéron: *insignia victoriae, non victoriam.*<sup>28</sup>

Victor Cousin, le romantique de la philosophie, et Victor Hugo le philosophe du romantisme, servirent à la Bourgeoisie l'espèce de philosophie et de littérature qu'elle demandait. Les Diderot, les Voltaire, les Rousseau, les Dalember et les Condillac du XVIII<sup>e</sup> siècle l'avaient trop fait penser pour qu'elle ne désirât se reposer et goûter sans cassements de tête une douce philosophie et une sentimentale poésie, qui ne devaient plus mettre en jeu l'intelligence, mais amuser le lecteur, le transporter dans les nuages et le pays des rêves, et charmer ses yeux par la beauté et la hardiesse des images, et ses oreilles par la pompe et l'harmonie des périodes.

La révolution de 1789 transplanta le centre de la vie sociale de Versailles à Paris, de la cour, des salons, dans les rues, les cafés et les assemblées populaires. Les journaux, les pamphlets, les discours étaient la littérature de l'époque. Tout le monde parlait et écrivait et sans nulle gêne piétinait sur les règles du goût et de la grammaire. Un peuple de mots, de néologismes, d'expressions, de tournures et d'images, venues de toutes les provinces et de toutes les couches sociales, envahirent la langue polie, élaborée par deux siècles de culture aristocratique. Le lendemain de la mort de Robespierre, les grammairiens et les puristes reprirent la férule arrachée de leurs mains et se mirent à l'oeuvre pour expulser les intrus et réparer les brèches de la langue du XVIII<sup>e</sup> siècle, ouvertes par les sans-culottes. Ils réussirent en partie; et imitant les précieuses de l'hôtel Rambouillet, ils châtrèrent la langue parlée et écrite de plusieurs milliers de mots et d'expressions qui ne lui ont pas encore été restitués. Heureusement que Chateaubriand, suivant l'exemple donné par les royalistes des *Actes des apôtres* qui avaient soutenu le trône et l'autel dans le langage des halles, défendit, au grand scandale des puristes, la réaction et la religion avec la langue et la rhétorique enfantées par la révolution. Le succès d'*Atala*, du *Génie du christianisme*, des *Martyrs* fut immense. L'honneur d'avoir dans ce siècle, non pas créé, mais consacré littérairement la langue romantique appartient à Chateaubriand, qui fut le maître de Victor Hugo.

Mais Chateaubriand à l'exception d'une petite chanson fort connue, et d'une pièce de théâtre justement inconnue, n'écrivit qu'en prose. Il restait encore à briser le moule du vers classique, à assouplir le vers à une nouvelle harmonie, à l'enrichir d'images, d'expressions et de mots que possédait déjà la prose courante et à ressusciter les vieilles formes de la poésie française. Victor Hugo, Lamartine, Musset, Vigny, Gautier, Banville, Baudelaire et d'autres encore se chargèrent de cette tâche. Hugo, aux yeux du gros public, accapara la gloire

<sup>28</sup> Victor HUGO, *Philosophie et littérature mêlées* 1834. p. 27—49—50—51.

de la pléiade romantique, non parce qu'il fut le plus grand poète, mais parce que sa poétique embrasse tous les genres et tous les sujets, de l'ode à la satire, de la chanson d'amour au pamphlet politique: et parce que, il fut le seul qui mit en vers les tirades charlatanesques de la philanthropie et du libéralisme bourgeois. Partout il se montra virtuose habile. Ainsi que les modistes et les couturières parent les mannequins de leurs étalages des vêtements les plus brillants, pour accrocher l'oeil du passant, de même Victor Hugo costuma les idées et les sentiments que lui fournissaient les bourgeois, d'une phraséologie étourdissante, calculée pour frapper l'oreille et provoquer l'ahurissement; d'une phraséologie grandiloquente, harmonieusement rythmée et rimée, hérissée d'antithèses saisissantes et éblouissantes, d'épithètes fulgurantes. Il fut, après Chateaubriand, le plus grand des étalagistes de mots et d'images du siècle.

Ses talents d'étalagiste littéraire n'eurent pas suffi pour lui assurer cette admiration de confiance, si universelle; ses actes, plus encore que ses écrits, lui valurent la haute estime de la bourgeoisie. Hugo fut bourgeois jusque dans la moindre de ses actions.

Il se signait dévotement devant la formule sacramentelle du romantisme: — *l'art pour l'art*; mais, ainsi que tout bourgeois ne songeant qu'à faire fortune, il consacrait son talent à flatter les goûts du public qui paie, et selon les circonstances il chantait la royauté ou la république, proclamait la liberté ou approuvait le baillonnement de la presse; et quand il était besoin d'éveiller l'attention publique il tirait des coups de pistolet: — *le beau, c'est laid* est le plus bruyant de ses pétards.

Il se vantait d'être l'homme immuable, attaché au devoir, comme le mollusque au rocher; mais, ainsi que tout bourgeois voulant à tout prix faire son chemin, il s'accommodait à toutes les circonstances et saluait avec empressement les pouvoirs et les opinions apparaissant à l'horizon. Embarqué à la légère dans une opération politique, mal combinée, il se retourna prestement, laissa ses copains conspirer et dépenser leur temps et leur argent pour la propagande républicaine, et s'attela à l'exploitation de sa renommée; et tandis qu'il donnait à entendre qu'il se nourrissait du traditionnel pain noir de l'exil, il vendait au poids de l'or sa prose et ses vers.

Il se disait simple de coeur, parlant comme il pensait et agissant comme il parlait; mais, ainsi que tout commerçant cherchant à achalander sa boutique, il jetait de la poudre aux yeux à pleines poignées, et montait constamment des coups au public. La mise en scène de sa mort est le couronnement de sa carrière de comédien, si riche en effets savamment machinés. Tout y est pesé, prévu; depuis le char du pauvre dans le but d'exagérer sa grandeur par cette simplicité et de gagner la sympathie de la foule toujours gobeuse, jusqu'aux cancans sur le million qu'il léguait pour un hôpital, sur les 50 mille francs pour ceci, et les 20 mille pour cela, dans le but de pousser le gouvernement à la générosité et d'obtenir des funérailles triomphales sans bourse délier.

Les Bourgeois apprécièrent hautement ces qualités de Hugo, si rares à trouver réunies chez un homme de lettres: l'habileté dans la conduite de la vie et l'ordre et l'économie dans la gestion de la fortune<sup>29</sup>. Ils reconnurent dans Hugo, couronné de l'aurole du martyr et flamboyant des rayons de la gloire, un homme de leur espèce et plus on exaltait son dévouement au devoir, son amour de l'idée et la profondeur de sa pensée et plus ils s'enorgueillissaient de constater qu'il était pétri des mêmes qualités qu'eux. Ils se contemplaient et s'admiraient dans Hugo, ainsi que dans un miroir. La Bourgeoisie donna une preuve significative de son identification avec le "grand homme" qu'elle enterrait au Panthéon. Tandis qu'elle conviait à ses funérailles du premier juin toutes les nations, elle ne fermait pas la Bourse et ne suspendait pas la vie commerciale et financière parce que le premier juin était jour d'échéance des effets de commerce et de coupons. Son coeur lui disait que Victor Hugo, *il poeta sovrano* aurait désapprouvé cette mesure; lui qui, pour rien au monde, n'aurait retardé de 24 heures l'encaissement de ses rentes et de ses créances.

Paul LAFARGUE

<sup>29</sup> Un bout de conversation saisi au vol dans la foule du premier juin.

*Premier bourgeois.* — Hugo devait être diantrement riche pour que l'État lui fasse de telles funérailles: ce n'est pas pour un génie pauvre qu'il ferait tant de dépenses.

*Deuxième bourgeois.* — Vous avez bien raison. Il laisse, dit-on, cinq millions.

*Premier bourgeois.* — Mettons-en trois, car on exagère toujours, et c'est bien beau. Il faut avouer qu'il était plus intelligent que les hommes de génie, qui ne savent jamais se retourner et ne laissent jamais de fortune.

Le *Temps* du 4 septembre 1885 fournit les renseignements sur la fortune de Hugo: "La succession liquidée de Victor Hugo s'élève approximativement à la somme de cinq millions de francs. On pourra se faire une idée de la rapidité avec laquelle s'accroissait la fortune du maître quand on saura que celui-ci réalisa, en 1884, onze cent mille francs de droits d'auteur.

## Bibliographie

### *I. Textes de Lafargue autres que la Légende*

*Critiques littéraires*, publ. par Jean FRÉVILLE, Éditions Sociales Internationales, Paris, 1936.

*Textes choisis*, publ. par Jacques GIRAULT, Éditions sociales, Les Classiques du Peuple, Paris, 1970.

*Correspondance F. Engels—Paul et Laura Lafargue*, publ. par Émile BOTTIGELLI, Éditions sociales, Paris, 1956.

Pour les textes parus dans *Le Socialiste*, v. notre étude, p. 32.

### *II. Ouvrages, études, articles consacrés à Lafargue*

*Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, publ. sous la direction de Jean MAITRON, t. VI, art. *Lafargue*.

DOMMANGET, Maurice. *Paul Lafargue, Le Droit à la Paresse*. Présentation nouvelle. Petite Collection Maspero 50, Paris, 1969.

FAYOLLE, Roger. *Paul Lafargue, critique littéraire et propagandiste du matérialisme historique*. *Philologica Pragensia*, 1976/3—4, pp. 117—127 et 161—171.

FEJTŐ, Ferenc. *Paul Lafargue, az irodalmár* (= P. L. littérateur), *Népszava* (quotidien socialdémocrate hongrois), 30 janvier 1937.

FRÉVILLE, Jean. *Avant-propos et Introduction* pour les *Critiques littéraires* de Lafargue, v. ci-dessus.

GIRAULT, Jacques. *Introduction* des *Textes choisis* de Lafargue, v. ci-dessus.

HOFFENSCHER, Beniamine Tszzarevitch, *Iz istorii marksistkoi kritiki Paul Lafargue i borba za realizm* (= De l'histoire de la critique marxiste — P. L. et la lutte pour le réalisme), Éd. Sovietski Pissatel, Moscou, 1967 (édition posthume, Hoffenschefer étant mort en 1966).

JEMNITZ, János *Paul Lafargue*. Étude servant d'introduction pour P. L.: *Válogatott írások* (= Textes choisis), Kossuth Könyvkiadó, Budapest, 1971. J. JEMNITZ accorde plusieurs pages à l'analyse de la *Légende*,

c'est à son étude que je dois la connaissance de l'article de F. FEJTÓ auquel elle renvoie en note, p. 27—28.

- STOLZ, Georges. *Paul Lafargue, théoricien, militant du Socialisme*. Éditions "Nouveau Prométhée", Paris, s. d. (1936)
- VARLET, Jean. *Paul Lafargue, théoricien du marxisme*. Textes choisis, annotés et préfacés par J. V. Éditions Sociales Internationales, Paris, 1933. (D'après M. DOMMANGET, J. Varlet est le pseudonyme de J. DURET, *Le Droit à la Paresse*, p. 8.)
- WILLIARD, Claude. *Paul Lafargue, critique littéraire. Le Mouvement social*, avril-juin 1967, p. 102—110.

### III. Ouvrages, études, articles où il est question de Lafargue aussi

- ALBOUY, Pierre. *Victor Hugo, essai de critique marxiste. I: V. H. et la critique bourgeoise*, Nouvelle Critique, juin 1951, p. 146—160; *II: La mythologie hugolienne*, ibid., juillet-août 1951, p. 109—128.  
*La vie posthume de Victor Hugo*, dans le t. XVI de l'éd. Jean Massin: *V. H. Oeuvres complètes*, Le Club Français du Livre, Paris 1970, p. I—XL.
- ARAGON, Louis. *Les cloches de Bâle*, Denoël, Paris, s. d. (1955)
- BOTTIGELLI, Émile. *Introduction pour la Correspondance Engels—Lafargue* (v. ci-dessus), p. VII—LXV.
- COGNIOT, Georges. *Le cent-cinquantième anniversaire de Victor Hugo*. Cahiers du Communisme, févr. 1952, p. 161—180.
- DOMMANGET, Maurice. *Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du Second Empire*. Cahiers des Annales 14, Armand Colin, Paris, 1960.
- DROZ, Jacques. *Histoire générale du socialisme*. Publ. sous la dir. de J. D. Presses Universitaires de France, Paris, T. I: *Des origines à 1875* (1972); T. II: *De 1875 à 1918* (1974).
- FAYOLLE, Roger. *Idéalisme et matérialisme en critique*, dans *Histoire littéraire de la France*, t. V. *De 1848 à 1913*, Éditions sociales. Paris 1977. p. 496—506.
- FRÉVILLE, Jean. *Karl Marx, Fr. Engels, Sur la littérature et l'art*, Éditions sociales, Paris, 1954.
- REBÉRIOUX, Madeleine. *Critique littéraire et socialisme au tournant du siècle*. Le Mouvement social, avril—juin 1967, p. 3—28.
- WILLIARD, Claude. *Les Guesdistes. Le mouvement socialiste en France (1893—1905)*, Éditions sociales, Paris, 1965.

### IV. Divers

- ALBERT, Pierre. *La presse française de 1871 à 1940*, dans *Histoire générale de la presse française*, t. 3, publ. sous la dir. de Claude BELLANGER et

- autres, Presses Universitaires de France, Paris, 1972.
- ARAGON, Louis. *Pour un réalisme socialiste*, Dencël, Paris, 1935.
- BIRÉ, Edmond. *Victor Hugo avant 1830*. Gervais, Paris, 1883.
- EUROPE, numéro spécial de février-mars 1952, consacré à Victor Hugo.
- GUILLEMIN, Henri *Victor Hugo par lui-même* Seuil, Paris, 1951.
- JAURÈS, Jean. *L'art et le socialisme*, dans *Oeuvres de J. J., Études socialistes II. 1897—1901*. Éd. Max Bonnafous, Rieder, Paris, 1933, p. 141—157.
- LUKÁCS, György. *Marx és Engels irodalomelmélete* (= La théorie littéraire de Marx et Engels), Éd. Szikra, Budapest, 1949.
- MALON, Benoît. *Histoire du Socialisme* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ou efforts des réformateurs et des révoltés à travers les âges. Derveaux, Paris. T. I: *Histoire du socialisme jusqu'à la Révolution française* (1882); T. II: *Histoire du socialisme en France depuis la Révolution française jusqu'en 1878* (1883).
- MOREAU, Pierre. *La critique littéraire en France*, A. Colin, Paris, 1967.
- RENARD, Jules. *Correspondance, 1864—1910*, Flammarion, Paris, s. d. (1954)
- ROLLAND, Romain. *Le Vieux Orphée*, dans *Europe*, févr.-mars 1952.

## Table des matières

Situation de Lafargue .....	3
Un projet abandonné .....	6
A l'assaut des préjugés bourgeois .....	12
Mai 1885, moment critique de la lutte des classes .....	16
La rédaction du texte de la <b>LÉGENDE</b> .....	20
Hugo dans la <b>REVUE SOCIALISTE</b> .....	25
La "ligne" antihugolienne .....	31
Critique marxiste et héritage culturel dans les années 30.....	37
Le cent cinquantième de Hugo et la critique de la <b>LÉGENDE</b> .....	41
La <b>LÉGENDE</b> telle quelle .....	47
Notice sur le texte de la <b>LÉGENDE</b> .....	53
<i>La légende de Victor Hugo</i> .....	55
Bibliographie .....	86

